UNIVERSITÉ DU BURUNDI
GRENIER DU SAVOIR DU BURUNDI
Dépôt institutionnel officiel
https://repository.ub.edu.bi

L'Afrique indépendante à travers la titrologie romanesque (1970-1980)

Nijimbere, Béatrice; Sous la direction de : Dr. Luc RUKINGAMA

1998
UB, Faculté des lettres et sciences humaines
https://repository.ub.edu.bi/handle/123456789/1092

Document téléchargé depuis le **Grenier du Savoir du Burundi** — https://repository.ub.edu.bi

R.
206.
N 1 J.
A

UNIVERSITE DU BURUNDI
FACULTE DES LETTRES ET SCIENCES HUMAINES
DEPARTEMENT DE LANGUE ET LITTERATURE FRANCAISES

L'AFRIQUE INDEPENDANTE A TRAVERS LA TITROLOGIE ROMANESQUE (1970-1980)

Par

Béatrice NIJIMBERE

Sous la direction de :
Dr. Luc RUKINGAMA

Mémoire présenté publiquement en vue de l'obtention du Grade de Licencié en Langue et Littérature Françaises.

Bujumbura, Octobre 1998

D E D I C A C E

A la mémoire de mes chers père et mère, qui nous ont quittés trop tôt

A ma soeur Peggy et à toute ma famille

Au très regretté BANGEREZAKO Léonidas et à toute sa famille pour tout

A mon cher Freddy

Je dédie ce mémoire.

AVANT - PROPOS

Puisque le moment est venu de mettre une touche finale à notre travail, qu'il nous soit permis d'adresser nos vifs remerciements à toutes les personnes sans lesquelles nos efforts auraient été vains.

Nous pensons en particulier au professeur Luc RUKINGAMA pour sa disponibilité et ses conseils tout au long de la préparation de ce travail.

Notre gratitude va ensuite à l'endroit de la famille BANGEREZAKO Léonidas qui est notre famille.

Nous remercions également tous ceux qui ont contribué de près ou de loin à l'aboutissement de ce travail. Qu'ils trouvent ici l'expression de notre reconnaissance.

INTRODUCTION GENERALE

Dans la critique actuelle de la littérature négro-africaine, les années 1960 date d'accession de la majorité des pays africains à la souveraineté nationale marquent à la fois la fin d'un processus et le début d'un autre.

Il suffit de passer en revue les mouvements ou idéologies qui ont conduit les peuples asservis, puis colonisés à l'indépendance pour constater que celle-ci n'a pas été généreusement donnée par le colonisateur.

Cette date mémorable constitue le début d'un nouveau processus dans la mesure où les données historiques changent. En effet, l'indépendance inaugure une période de " *félicité*" qui s'ouvre pour tous les Africains libérés. Comme toujours, l'écrivain n'est pas insensible à ces changements.

Malheureusement, la liesse qui accompagne l'indépendance sera de courte durée parce que les nouveaux dirigeants oublient rapidement les promesses faites à la population pendant la campagne électorale qui a préparé l'indépendance dans la plupart des Etats. Même ici, l'écrivain tient son rôle : dénoncer les nouveaux pouvoirs et leurs mauvaises pratiques. Ainsi, est née la littérature dite de désenchantement dans laquelle sont exprimés les déceptions inspirées par les maîtres d'alors qui ne se distinguent des anciens que par la couleur de la peau et les abus qui leur sont reprochés. Une critique très acerbe à l'encontre des nouvelles institutions se remarque particulièrement à partir des années 70. En effet, les écrivains et une grande partie de la population très déçus commencent à se détacher du pouvoir pour mieux le critiquer et le combattre.

Ainsi, avons-nous choisi d'étudier les différents visages de l'Afrique indépendante francophone pendant la décennie 1970-1980 à travers les titres de tous les romans disponibles sur cette période.

Mais, que le lecteur ne s'étonne pas de voir dans notre corpus deux romans qui datent de 1968. Leur intégration nous paraît tout à fait fondée. En effet, ***Les Soleils des Indépendances*** (1) et ***Le Devoir de violence*** (2) ouvrent la voie en Afrique francophone : ils sont les premiers romanciers reconnus par la critique à dresser un réquisitoire sévère et une satire acerbe à l'encontre des moeurs politiques de l'Afrique indépendante.

Pourquoi avoir choisi d'étudier l'image de la société africaine indépendante à travers les titres ?

Tout d'abord parce que le discours intitulant présente un intérêt particulier pour l'auteur et le lecteur de par sa position stratégique : il apparaît dès la page de couverture. De ce fait, nous pensons que l'auteur accorde une grande importance au titre qui, du reste, joue un grand rôle pour la lecture, la réception et la fortune du livre. Il constitue donc un des "*stimuli*" pour que le lecteur soit attiré, puis motivé avant même de comprendre, car :

> *" A moins d'être particulièrement cultivé ou curieux, et de se faire une certaine idée de l'esthétique littéraire, nul ne choisit seul le roman qu'il va lire" (3).*

C'est pourquoi l'auteur choisit minutieusement le titre de son livre et que le lecteur y est sensible.

Ensuite, le titre nous intéresse pour ses diverses fonctions et partant, les différents types de rapports qu'il entretient avec le contenu de l'oeuvre, Nous mènerons donc une étude qui présente un intérêt double : le titre et le contenu.

Après avoir inventorié les textes pertinents dans le temps et dans l'espace que nous avons délimités, nous nous sommes d'abord proposé de définir les fonctions et le contenu des discours intitulants.

---

(1) KOUROUMA (Ahmadou), ***Les Soleils des Indépendances***, Les Presses de l'Université de Montréal, 1968, Seuil, 1970, 170 p.

(2) OULOGUEM (Yambo), ***Le Devoir de violence***, Paris, Seuil, 1968, 208 p.

(3) ZERAFFA (Michel), ***Roman et Société***, Paris, PUF, 1976, p. 167.

Par la suite, la mise en évidence des liens qui existent le plus souvent entre le titre et le contenu des oeuvres nous a permis de souligner l'importance du contexte socio-historique dans lequel les oeuvres à l'étude ont vu le jour. La démarche sociologique que nous avons empruntée est renforcée par la dimension historique des textes. Ce qu'il faudrait ajouter, c'est que les thèmes que nous avons privilégiés se révèlent être les plus caractéristiques de la période envisagée.

Ainsi, après un premier chapitre réservé aux définitions et aux fonctions du titre en général, le deuxième sera centré effectivement sur l'étude et la classification des titres des trente romans de base. Nous tâcherons en même temps de montrer en quoi ces titres reflètent l'Afrique indépendante.

Dans les trois derniers chapitres__pratiques__il sera question des thèmes importants tels qu'ils se reflètent à travers les titres sur lesquels porte notre étude. Les trois chapitres correspondent chacun à un visage de l'Afrique indépendante.

Ainsi, le troisième chapitre analysera les causes et les manifestations de l'espoir en tant que premier moment qui a marqué cette nouvelle ère.

Dans le quatrième, chapitre, nous nous pencherons sur le deuxième thème important qui a caractérisé l'Afrique nouvellement indépendante : le désenchantement qui a vite suivi l'euphorie collective, ses raisons d'être et ses formes.

Enfin, le cinquième chapitre sera consacré à la révolte__troisième moment important__, à ses causes, à son aboutissement ainsi qu'aux perspectives d'avenir pour une indépendance véritablement nationale.

CHAP. I. DEFINITIONS ET FONCTIONS DU TITRE

Le livre en tant que texte n'est jamais isolé dans sa présentation matérielle. Il est toujours accompagné d'un ensemble hybride de signes soit pour le présenter, l'introduire, l'encadrer, l'isoler, l'interrompre, le clôturer... Cet ensemble constitue ce que Gérard GENETTE appelle *"paratexte"*. Il le définit comme *"ce par quoi un texte se fait livre et se propose comme tel à ses lecteurs, et plus généralement au public"* (4).

Le paratexte comprend donc les titres, les sous-titres, les intertitres, les préfaces, les postfaces, les avertissements, les dédicaces, les notes infrapaginales... bref, tout ce qui, sans faire partie du texte proprement dit n'en constitue pas moins ses éclaircissements.

Parmi ces éléments paratextuels, certains peuvent s'affranchir de leur fonction d'accompagnement et être étudiés indépendamment du texte. Il n'en est pas de même du titre ou discours intitulant. C'est en fonction de son caractère obligatoire que nous nous intéresserons particulièrement au titre et aux intertitres ou titres internes. En plus, le titre est un élément paratextuel situé à un endroit tellement stratégique que la conscience de l'écrivain risque de s'y être investie.

Par ailleurs, avant d'aborder la lecture proprement dite de l'oeuvre, le lecteur se met en contact avec le titre. C'est à ce moment que se produit le conditionnement, que le lecteur décide de lire le livre ou de ne pas le lire. Charles GRIVEL parle plutôt de la "puissance du titre" (5) car il est un des *"stimuli"* nécessaires pour que le lecteur, avant même de comprendre, soit attiré et motivé ou désintéressé. C'est pourquoi le choix et la formulation du titre exigent une longue réflexion de la part de l'auteur ou de toute personne habilitée en cas de certaines oeuvres posthumes ou de l'éditeur car l'embarras de choix peut aller jusqu'à la publication.

---

(4) GENETTE (Gérard), ***Seuils***, Paris, Editions du Seuil, 1987 (Coll. Poétique), p. 7.

(5) GRIVEL (Charles), ***Production de l'intérêt romanesque,*** The Hague, Paris, Mouton, 1973, 428 p.

Mais qu'est-ce que le titre ?

I. 1.Définitions

Le titre fait l'objet de plusieurs définitions selon les auteurs. Léo HOEK le définit comme un *"ensemble de signes linguistiques [...] qui peuvent figurer en tête d'un texte pour le désigner, pour en indiquer le contenu global ou pour allécher le public visé"* (6)

Charles GRIVEL, quant à lui, en donne les définitions suivantes : *"première phrase imprimée", " texte à propos d'un texte", "partie du texte dénotant le texte grâce à l'écart ménagé entre eux deux, sans pourtant cesser d'y être intégralement inclus"* (7).

Si nous nous en tenons à ces quelques définitions, force est de constater que le titre ne peut pas se prêter à une définition unique. Il apparaît clairement que Léo HOEK, Charles GRIVEL et bien d'autres d'ailleurs cherchent à définir le titre en fonction des relations qu'il entretient avec le texte proprement dit et de sa position par rapport à celui-ci. Il en découle aussi que les deux sont en relation d'interdépendance ou de complémentarité : l'un annonce, l'autre explique, développe un énoncé programmé et reproduit parfois le titre à certains endroits stratégiques comme la fin du livre.

En ce qui nous concerne, nous pouvons définir le titre comme ce texte généralement court du moins pour les titres actuels__dans le temps, les longs titres étaient à la mode__placé en tête d'un autre texte plus long quel que soit le rapport que les deux textes entretiennent. Le *"petit texte"* peut tenir lieu du *"long texte"* dans certaines circonstances.

Il faut souligner également que cette difficulté de définir le titre de façon très précise est due au fait que tout titre s'inscrit dans l'ensemble d'autres titres de son époque. C'est ce que Léon SOMVILLE appelle *"intertextualité"* en rappelant Julia KRISTEVA :

---

(6) HOEK (Léo H.), ***La marque du titre. Dispositifs sémiotiques d'une pratique textuelle***, La Haye, Paris, New-York, Mouton, 1981, p. 17.

(7) GRIVEL (Charles), ***op. cit.***, p. 166.

> " *Tout texte se construit comme mosaïque de citations, tout texte est absorption et transformation d'un autre texte. A la place d'intersubjectivité s'installe celle d'intertextualité, et le langage poétique se lit, au moins, comme double*" (8).

Il nous semble que cette notion d'intertextualité s'applique aussi aux titres d'abord parce que ce sont des textes, ensuite parce qu'en ce qui nous concerne les titres que nous allons étudier portent sur des romans, en particulier ceux de l'Afrique indépendante de 1970 à 1980. Les préoccupations des romanciers de cette période sont presque les mêmes. En effet, les jeunes Etats indépendants possèdent à peu près les mêmes atouts et se heurtent à des obstacles semblables pour assurer leur avenir.

Nous l'avons vu, la définition du titre est loin de soulever l'unanimité. Les quelques définitions relevées paraissent finalement n'être que des approches de définitions. Mais ce qui intéresse les critiques littéraires, c'est moins la définition que la signification ou la fonction du titre dans son rapport avec le texte proprement dit, c'est-à-dire le livre.

Par ailleurs, la citation suivante l'affirme clairement :

> " *(...) le titre vise à sa complétude, affiche son ipséité, s'érige en microtexte autosuffisant, générateur de son propre code et relevant beaucoup plus de l'intertexte des titres et de la commande sociale que du récit qu'il intitule* " (9).

Ici apparaît une autre notion importante, celle de la réception, du public lecteur ou non lecteur. Dans le choix du titre, l'auteur tient compte également du public récepteur car celui-ci assure le "*succès*" ou la "*fortune*" de ses oeuvres.

Comme nous l'avons dit du texte, le titre s'inscrit lui aussi dans un réseau d'autres titres avec lesquels il entretient des relations. Il est le produit de l'écrivain certes en tant qu'être individuel mais surtout en tant qu'être social répondant aux besoins de sa société.

---

(8) DELCROIX (M.) & HALLYN (F.), ***Introduction aux études littéraires. Méthodes du texte.*** Paris, Louvain-La-Neuve, Duculot, 1990, p.103

(9) Idem, p.104

I.2. Fonctions

Les théoriciens semblent s'entendre sur les fonctions du titre bien qu'ils en donnent des dénominations différentes. De plus, ils sont tous d'accord sur la triple fonction du titre. Gérard GENETTE distingue " *la fonction de désignation ou d'identification*", la " *fonction descriptive*" et la "*fonction connotative*". Dans la définition que HOEK donne du titre, il rejoint GRIVEL. Le premier dit que le titre peut désigner le texte, en indiquer le contenu global ou allécher le public visé. Quant au deuxième, le titre sert à identifier l'ouvrage (fonction appellative), à en désigner le contenu (fonction référentielle) ou à le mettre en valeur (fonction publicitaire).

En parlant de fonction appellative, GRIVEL veut signifier que le titre constitue un signe différentiel permettant d'identifier une oeuvre dans son individualité, de la distinguer de toutes les autres. Le titre remplit la fonction référentielle parce qu'il livre un certain nombre d'indications sur le contenu. A cet effet, il renseigne le lecteur sur le propos qu'il lit, entreprend de lire ou peut désirer entreprendre de lire. Au simple contact avec le titre, le lecteur peut décider de l'opportunité de la lecture sans avoir à l'entamer.
Il se fait une idée de ce que peut vouloir dire un titre. Cependant, celui-ci ne raconte pas le texte. Il explicite et affiche une intention de lecture. Ce rapport entre le titre et le contenu peut être en clair ou en code surtout dans le "*nouveau roman*" où les écrivains veulent à tout prix créer une distorsion entre le titre et le texte.

Le titre constitue enfin une incitation à la lecture. Il met en valeur l'ouvrage, en vante les qualités tout en en soulignant l'intérêt. Il fait lire ou acheter. C'est pourquoi, dans ces conditions, le titre doit obéir aux lois générales de la concurrence et de la surenchère pour garantir la qualité à un grand nombre d'acheteurs ou de lecteurs. C'est la fonction publicitaire ou de séduction.

Il convient néanmoins de remarquer que les trois fonctions ne sont pas nécessairement toutes présentes à la fois. GENETTE considère toutefois la première, c'est-à-dire la fonction d'identification comme la seule obligatoire car le titre est une "*étiquette*" du livre qui le différencie de tous les autres, un simple numéro de code.

Pour ce qui est des deux autres, elles sont facultatives et supplémentaires car la fonction de désignation peut être remplie par un titre sémantiquement *"vide"*, qui ne donne aucune indication sur le contenu__ au moins avant d'avoir entamé la lecture__ et qui est moins *"alléchant"* ou attractif.

De plus, les trois fonctions ne sont pas à placer dans un ordre d 'interdépendance parce que la deuxième peut être absente. Dans ce cas, le titre est une *"étiquette"* et une "annonce *"annonce publicitaire"* sans plus.

Dire que la relation entre le titre et le contenu global est variable de la désignation de faits la plus directe jusqu'aux relations symboliques les plus incertaines, c'est reconnaître que le titre n'est jamais insignifiant même s'il est apparemment vide de sens.

Des difficultés peuvent naître dans l'identification et surtout dans la singularisation de ces fonctions car un titre se compose de signes qui, en plus de leurs acceptions habituelles, en acquièrent d'autres selon le contexte ou l'environnement socio-culturel. GRIVEL le dit mieux :

> " *Le mot (du titre) comprend, d'une part, les sens régulièrement enregistrés par le dictionnaire (de l'époque), d'autre part, un certain nombre de séries associatives, fonctionnant, par connotations successives, comme élargissement de ses sens fondamentaux. Cet élargissement du sens n'est pas recensé dans le dictionnaire et guide implicitement la lecture" (*[10]*).*

C'est dire que le texte se prête à une lecture plurielle ce qui pose souvent le problème d'ambiguïté sur le message véhiculé par le texte. Mais c'est cette pluralité de lectures d'un texte qui lui confère son caractère littéraire. Cette ambiguïté peut parfois demeurer jusqu'à la fin de la lecture si elle ne s'estompe pas en cours de lecture.

---

(10) GRIVEL (Charles), ***op. cit.***, p. 175.

Bref, le titre joue le rôle de montrer et cacher en même temps car un bon titre doit dire *"assez pour exciter la curiosité, et assez peu pour ne pas la saturer"* ([11]). Sinon, il suffirait à lui seul pour la compréhension du texte qui n'aurait plus de raison d'être.

Dans tous les cas, le titre met le lecteur sur la voie de découverte d'un secret caché dans le texte proprement dit et c'est là le caractère essentiel du titre. C'est ce manque à savoir qui incitera à la lecture de l'ouvrage pour le combler.

Le travail du lecteur reste donc essentiel mais aussi la culture personnelle qu'il projette sur le texte. Il lui revient de confronter le titre et le texte pour éviter des anachronismes et pour en fin de compte déceler la part de l'un et l'autre et le rôle ou la fonction du titre eu égard au texte.

Quoi qu'il en soit, le texte est très important car avant le texte il y a le titre, après le texte il demeure le titre. Celui-ci est donc d'une suprématie incontestable.

Jusqu'ici, nous n'avons parlé de titres que de façon générale et d'une manière théorique. Notre propos, rappelons-le, concerne les titres du roman négro-africain d'expression française sur la période allant de 1970 à 1980. Ces titres montrent d'une manière ou d'une autre les différents visages de l'Afrique indépendante.

La majorité des Etats africains accèdent à l'indépendance autour des années soixante. Dans la lutte pour la libération, la littérature militante a joué son rôle. NKASHAMA le précise bien en parlant de cette littérature :

> *"Toute écriture, à travers la tension narrative qui la sous-entend, suppose un manque, objet du désir. Une fois le désir comblé, le manque supprimé, où cette écriture allait-elle puiser sa dynamique ?"* ([12]).

Pour répondre à cette question, il faut avoir à l'esprit que combler ce manque, c'est-à-dire accéder à la souveraineté nationale n'est pas l'objectif final de la littérature africaine car, précise-t-il encore *"les oeuvres (...) portent les marques des situations propres à chaque pays"* ([13]).

---

(11) GENETTE (Gérard), ***op.cit.***, p. 87.

(12) NGANDU NKASHAMA (Pius), ***Littératures africaines. De 1930 à nos jours***, Paris, Editions Silex, 1984, p. 230.

(13) Ibidem.

Ainsi, la révolte contre le colonisateur dans le roman des années cinquante fait place à la révolte et au désenchantement contre les représentants de l'ordre post-colonial. En effet, dans la plupart des jeunes Etats indépendants, les pouvoirs sont bâtis sur la violence, le terrorisme, les divisions claniques, tribales, régionales ou autres ce qui ne fait qu'accentuer la haine et le mécontentement des autres groupes qui se sentent écartés du pouvoir. C'est probablement la raison pour laquelle les changements de pouvoir dans ces premières années de l'indépendance ont été fréquents et souvent violents. C'est aussi pourquoi le pouvoir a eu à affronter plusieurs oppositions même armées.

Schématiquement, la littérature africaine de cette période, le roman d'expression française en particulier fait d'abord état des espoirs d'un peuple enfin libéré et promis à un bel avenir.

Malheureusement, comme nous le verrons plus loin, ces espoirs n'ont pas duré longtemps d'une part parce que l'indépendance ne signifiait pas la même chose pour tous, d'autre part parce qu'il fallait agir vite pour assurer l'avenir à la jeune Afrique ce qui exigeait à tous de consentir beaucoup d'efforts alors qu'ils s'attendaient à une liberté illimitée.

Face à cette situation, les romanciers étalent au grand jour la désillusion populaire à l'égard de l'indépendance et critiquent les régimes post-coloniaux.

Par ailleurs, avant de partir, le colonisateur a tout fait pour que le pouvoir soit remis à des hommes qui continueront à assurer ses intérêts et à lui obéir. Il est resté présent même en son absence. Les romanciers dénoncent également les abus des nouveaux dirigeants qui ne cherchent qu'à assouvir leurs intérêts personnels au détriment de l'intérêt supérieur de la nation. Dans ces conditions, c'est le peuple qui souffre. Certains vont même jusqu'à regretter le départ du colonisateur blanc parce qu'il leur semble que la colonisation par les Noirs est plus dure que la précédente. Des titres comme ***Une aube si fragile*** de SIGNATE, ***Le Cercle des Tropiques*** de FANTOURE, ***Les Soleils des Indépendances*** de KOUROUMA, ***Perpétue et l'habitude du malheur*** de BETI, pour ne citer que ceux-là, traduisent cette situation.

Il se pose également le problème de l'identité non seulement pour l'individu mais aussi pour toute la collectivité. Ce problème est d'autant plus épineux que la dépravation des moeurs et la dégradation des valeurs caractérisent les détenteurs du pouvoir et sont érigées en modèles.

L'autre aspect sous lequel apparaît ce problème, c'est le conflit des cultures favorisé par le déséquilibre où se trouvent les jeunes nations qui se cherchent encore. Les uns, surtout "les anciens " sont tellement ancrés dans la tradition qu'il est difficile de leur faire comprendre la nécessité du progrès opposé par principe à la tradition. Pour d'autres, surtout "les jeunes", il n'est pas question de leur parler de la tradition qu'ils condamnent en bloc comme étant des pratiques rétrogrades, dépassées et barbares.

Heureusement, un effort de synthèse et de conciliation des deux tendances apparaît dans les romans d'après les indépendances. Ainsi, dans ***Le Cri des anciens*** de CISS, certaines valeurs traditionnelles sont proposées comme modèles. L'auteur y suggère la nécessité ou la possibilité du maintien ou de la réhabilitation de certaines d'entre elles pour féconder le présent en vue d'un bon avenir.

Par ailleurs, c'est au prix des concessions du genre que " les angoisses du monde" pourront être effacées car les vieux et les jeunes sont tous appelés à bâtir un même avenir qui est beaucoup redevable au passé.

La tentative d'améliorer la situation ou son amélioration effective est le fruit d'une certaine révolte longtemps contenue: les conditions de vie deviennent de plus en plus insupportables. Par conséquent, les masses exploitées renversent en dernier effort toutes les forces d'oppression qu'elles soient physiques ou morales.

Ainsi, l'Afrique indépendante affiche au moins une autre image qui semble prometteuse pour son avenir.

CHAP. II. : TITRES ET INTERTITRES

Avant d'aborder la lecture proprement dite d'une oeuvre écrite, le lecteur entre d'abord en contact avec le titre qui l'a, d'une manière ou d'une autre, guidé dans le choix du livre.

Du fait qu'il fait partie du livre tout en étant en dehors de celui-ci, le discours intitulant acquiert autant d'importance que le contenu annoncé. Aussi est-ce pour cette raison que nous commencerons par l'étude des titres.

En outre, si nous parlons de titres, nous laissons entendre également les intertitres dans la mesure où ils sont pour les différentes sections intérieures du livre ce que le titre général est pour toute l'oeuvre. Dans les deux cas, ces types de titres fournissent des renseignements sur la matière à lire.

II.1. Les titres

En regardant de près les titres des romans qui constituent notre corpus, des rapprochements peuvent être opérés entre eux. Ainsi dans un premier temps, nous allons essayer de regrouper les titres suivant les rapports qu'ils entretiennent avec le contenu. Selon ce critère, trois catégories de titres se dégagent.

Premièrement, il existe des titres thématiques. Ce sont ceux qui désignent soit sans détour et sans figure, le thème ou l'objet central de l'oeuvre, soit qui le font par métonymie ou synecdoque, soit qui sont d'ordre symbolique ou encore qui fonctionnent par antiphrase ou par ironie.

Deuxièmement, nous avons des titres énigmatiques, c'est-à-dire qui ne donnent aucune indication sur le contenu du livre et qui laissent parfois un sentiment d'ambiguïté même après la lecture. Le lecteur ne sait pas expliquer clairement et sans équivoque le titre en corrélation avec le contenu.

Néanmoins, le caractère énigmatique peut s'effacer au fil ou à la fin de la lecture. Il revient au lecteur de savoir intégrer toutes les significations du texte car il y a toujours un sens implicite qu'il faudra identifier minutieusement.

Enfin, la troisième catégorie comprend les titres dits de séduction, c'est-à-dire qui constituent un attrait pour le lecteur. Ils incitent celui-ci à aborder et continuer la lecture.

Cependant, un titre peut répondre à plus d'un de ces trois critères parce qu'il ne répond pas à un seul besoin ni pour l'auteur, ni pour le lecteur. Mais, en ce qui nous concerne, aucun titre ne sera classé dans deux catégories différentes.

III.1.1. Titres thématiques

Sur les trente romans de base, vingt-deux titres renvoient de l'une ou l'autre manière au thème central de l'oeuvre.

Les Soleils des Indépendances

Pour un lecteur pressé, ce titre renverrait à " *l'éclat*" des indépendances africaines ou à ce qu'elles ont apporté de mieux par rapport à la période précédente.

Or, si nous considérons le héros du roman, ce titre est loin d'être réaliste. Il connote tous les maux associés aux indépendances qui ne signifient pas la même chose pour tous. Autrement dit, ces "*Soleils*" ont brillé différemment dans la société malinké. Le miracle s'est produit pour certains et s'est refusé à d'autres tel Fama qui, en guise de récompense à sa lutte contre la colonisation, n'a eu que la carte d'identité et celle du parti unique.

A un autre niveau, le titre peut renvoyer à la période ou à l'ère des indépendances qui a fait suite aux " *Soleils de la politique*".

Quoi qu'il en soit, les indépendances ont déçu plus d'un parmi ceux qui ont honnêtement combattu le colonialisme. Ils continuent à mener une vie misérable comparable à celle du narrateur des "***Complaintes d'un forçat***"([14]).

---

(14) MANGA MADO (Henri-Richard), ***Complaintes d'un forçat***, Yaoundé (Cameroun), Editions CLE, 1970, 124 p.

Ce roman constitue un condensé des conditions de vie dans les camps des travaux forcés et des souvenirs du narrateur qui y a vécu sous la colonisation française.

Cette oeuvre est donc une mise en accusation de cette institution qui arrachait des hommes à leurs familles, les coupait de leurs traditions. Cela explique probablement la désintégration sociale qui s'observe même après la colonisation.

Au-delà de la joie procurée par l'indépendance du pays, la vie de forçat revient au narrateur comme un cauchemar si bien qu'à travers le roman, il s'agit des complaintes.

Avec une telle vie derrière lui, "*les mots d'indépendance (...) étaient comme vides de sens*" ([15]). La période coloniale est aussi évoquée dans ***L'Etrange destin de Wangrin*** ([16]) qui met un accent particulier sur la tradition africaine.

Tout au long de ce roman, le lecteur suit Wangrin sur les traces du destin. Celui-ci est d'autant plus étrange que le récit des événements est dit authentique.

Wangrin surmonte toutes les difficultés, déjoue les pièges les plus redoutables jusqu'au jour où, trahi et ruiné par ses associés, il connaît une chute brusque. Son déçlin est prévisible dès lors qu'il écrase le python sacré de son village natal et perd son "*borofin*", pierre qui symbolise son alliance avec Gongoloma-Sooké, son dieu protecteur. En plus, il entend et voit chanter "*la tourterelle au cou cerclé de noir*" ce qui devait lui être fatal.

Ici, le héros échappe à la dichotomie Noirs-Blancs. Il évolue sans heurts dans le milieu des administrateurs blancs qu'il sert comme interprète et dans la société indigène qu'il côtoie et dont il respecte les valeurs culturelles.

Dans ce sens, Wangrin peut être un modèle même dans la société africaine indépendante où le problème d'intégration sociale se pose à cause des mutations qui s'y opèrent.

---

(15) MANGA MADO (Henri-Richard), ***op.cit.***, p. 118

(16) BA (Amadou Hampaté), ***L'Etrange Destin de Wangrin ou les Roueries d'un interprète africain,*** Paris, Union Générale d'Editions, 1973, 440 p. (Collection 10/18).

Par ailleurs, la fidélité aux valeurs traditionnelles constitue un socle assez solide pour l'édification d'une société plus juste, comme celle préconisée par Baly, héros de ***Saint Monsieur Baly*** ([17]).

Retraité de l'enseignement, il veut créer une école de village pour y dispenser un enseignement approprié aux besoins des Africains et presque gratuit. Cette révolution est d'autant plus significative qu'elle est menée par un Africain modeste. Son entreprise est, dans un premier temps, de petite envergure ; mais, elle sera de grande portée : récupérer ceux qui sont rejetés par la société.

En fondant son école du savoir et du savoir-faire, Baly se sent investi d'une mission extra-terrestre, celle d'être utile aux autres surtout les plus démunis. De ce fait, il peut être comparé à Jésus-Christ.

En somme, les actes posés par Baly de son vivant sont caractéristiques du parcours terrestre des saints. C'est pourquoi, à sa mort, il est considéré comme un saint. Par le comportement de son héros, SASSINE s'attaque à l'individualisme outrancier qui se développe dans la société moderne si bien que les moins favorisés deviennent plus démunis.

Malheureusement, l'entreprise de Baly__personne modeste__est contrecarrée par le système d'exploitation et d'oppression en vigueur dans la société post-coloniale. En effet, la bourgeoisie néo-coloniale au pouvoir continue la politique de spoliation comme dans ***Xala*** ([18]).

Ce titre est thématique : la vie d'El Hadji, le héros et de toute la communauté tourne autour du "*Xala*"([19]), défi physique d'abord, ensuite moral et psychologique lancé à ce personnage. Ce mauvais sort lui est jeté par un mendiant qu'il a jadis exproprié de ses biens en complicité avec les puissants de l'époque.

---

(17) SASSINE (Williams), ***Saint Monsieur Baly***, Présence Africaine, 1973, 223 p.

(18) OUSMANE (Sembène), ***Xala***, Paris, Présence Africaine, 1973, 171 p.

(19) Xala : mot Wolof signifiant "***impuissance***"

En réalité, l'auteur critique les responsables actuels coupables d'injustice flagrante comme cette opération illégale de spoliation sous des apparences légales. Il dénonce aussi leur cupidité, leur recherche d'intérêts personnels. C'est à juste titre qu'Antoine REGIS affirme ce qui suit :

> " ***Xala*** *fonctionne comme une parabole de dépouillement : la colonisation et la bourgeoisie néo-coloniale ont spolié le peuple (...)"*[20].

A travers ce roman, l'auteur brosse le tableau économique de l'Afrique post-coloniale encore assombri par les mauvaises conditions de vie du peuple accablé par les pseudo-lois car :

> *"(...) ne sais-tu pas que dans ce pays, le détenu est plus heureux que l'ouvrier et le paysan ? Pas d'impôts à payer, en plus tu es nourri, logé et soigné"* [21].

Mal individuel, le xala fait tache d'huile et touche toute la société. Heureusement, pourrait-on dire, El Hadji représente tous ceux qui abusent de leur pouvoir et qui, tôt ou tard, en font les frais.

Par ailleurs, cette, "*impuissance*" se manifeste sous une autre forme chez Pierre Landu__ héros de ***Entre les eaux*** [22]__qui est incapable de concilier sa double personnalité de prêtre et de révolutionnaire.

Ce titre recèle une ambiguïté apparente due à la métaphore qu'il contient. Mais, l'interprétation du titre ne doit pas s'arrêter à son sens premier, c'est-à-dire à un lac, un fleuve ou une mer.

En réalité, il désigne la situation de Pierre Landu en tant que prêtre qui veut mener une révolution. Comme quelqu'un qui nage dans l'eau n'est ni sur l'une ni sur l'autre des deux rives, le héros ne peut pas se ranger. Il veut servir deux maîtres incompatibles : Dieu et la révolution.

---

(20) KOM (Ambroise), ***Dictionnaire des oeuvres littéraires négro-africaines de langue française***, Sherbrooke (Canada), Editions Naaman, 1983, p. 647.

(21) OUSMANE (S.), ***op.cit.***, p. 169.

(22) MUDIMBE (V.Y.), ***Entre les eaux. Dieu, un prêtre, la révolution*** ,Paris, Présence Africaine, 1973, 184 p. (Collection Ecrits)

A travers le parcours individuel de Pierre Landu, l'auteur nous éclaire sur les problèmes que connaît la société africaine en mutation depuis les indépendances. Le choc des cultures resurgit. C'est pourquoi le héros *"nage entre les eaux"* jusqu'à la fin du roman.

Malgré toute sa bonne volonté de servir le pays, Pierre Landu se heurte à l'incompréhension de tous le corps ecclésiastique et le camp des révolutionnaires qui le considèrent comme un traître.

Aussi est-ce à ce manque de compréhension que sont confrontés l'héroïne de ***Perpétue*** (23) et ceux qui espéraient soutien de la part du pouvoir.

Bien que l'auteur ne lui accorde pas directement la parole, c'est autour de Perpétue que s'articule l'action dans ce roman. En effet, il montre les malheurs auxquels elle s'est heurtée depuis que sa mère l'a contrainte d'abandonner ses études et d'épouser Edouard, un homme sans foi ni loi qui évolue dans le sillage du dictateur *Baba Toura* (24).

En fait, ***Perpétue*** sert de cadre à la peinture de la société contemporaine marquée par le parti unique, l'injustice et l'exploitation. En particulier, l'auteur dénonce les mauvaises conditions de vie de la femme, tous les obstacles politiques et familiaux à son épanouissement.

Par ailleurs, le sous-titre ***"Et l'habitude du malheur"*** s'explique par le fait que Perpétue se meut dans un univers de malheurs. En effet, elle subit la dictature de Baba Toura où ne peut être sauf que celui qui a la carte du parti unique et où tous vivent dans une insécurité permanente.

En plus, son sort est déplorable : elle ne participe pas aux décisions qui règlent et déterminent sa vie parce qu'elle évolue dans une société où *"toute tentative de libération était considérée comme un scandale, une trahison"*(25).

---

(23) BETI (Mongo), ***Perpétue et l'habitude du malheur***, Paris, Editions Buchet/Chastel, 1974, 303 p.

(24) Président de la République dans les trois romans de Mongo BETI

(25) FALL (A.S.), ***La grève des Battù ou les déchets humains***, Dakar-Abidjan-Lomé, NEA, 1979, p. 63.

Les problèmes de la société sont aussi traités dans ***Le Revenant*** ([26]) à travers le personnage de Bakar Diop qui est considéré comme un *"revenant"*. Voyant que sa famille l'a abandonné en prison alors que c'est elle qui l'y a conduit, Bakar fait passer un communiqué annonçant sa mort. Au moment où la famille se départage les cadeaux de sympathie recueillis à l'occasion de la levée de deuil, il fait irruption dans la maison et ramasse tout l'argent qui a été collecté.

La société sénégalaise telle qu'elle est décrite attache une grande importance aux apparences. Il va sans dire que ce sont les caisses de l'Etat qui servent à compenser l'insuffisance des moyens financiers de la plupart des gens.

L'auteur se penche également sur la condition de la femme avec sa participation active dans la société. Au moment où certaines femmes s'en réjouissent__telle Yama, soeur de Diop__d'autres, comme leur mère, souffrent en silence. Ces souffrances sont essentiellement dues à la dépravation des moeurs qui caractérise, chez cet auteur, l'univers urbain.

C'est cette tendance que dénonce l'auteur et que toute la société doit combattre. De même, celle-ci doit répondre à l'invitation de SASSINE dans ***Wirriyamu*** ([27]) : lutter contre toute forme de néo-colonialisme.

Dès les premières pages de la *"Première journée"*__ le roman est divisé en journées__, le narrateur livre toutes les indications nécessaires concernant le titre :

> *"Tout Wirriyamu et des kilomètres à la ronde furent déclarés zone minière"*([28]).

Ce village est dépourvu d'hommes valides, certains ayant été tués dans les mines de diamant, d'autres ayant pris le chemin de l'exil et d'autres encore celui du maquis. Il représente beaucoup d'autres villages qui ont subi l'exploitation et l'expropriation. Il symbolise surtout ceux qui ne sont pas totalement tombés sous le poids de la colonisation.

---

(26) FALL (A.S.), ***Le Revenant***, Dakar, NEA, 1976, 125 p.

(27) SASSINE (W.), ***Wirriyamu***, Paris, Présence Africaine, 1976, 207 p.

(28) Idem, p.19

La force des colonialistes sera anéantie par les guérilleros. En plus, ceux-ci sont conscients que leur lutte ne s'arrête pas avec le départ des Portugais car :

> *"On ne se débarrasse pas de cinq cents ans de présence comme s'il s'agissait d'un fagot de bois (...). C'est après le départ des troupes portugaises que commencera véritablement notre combat pour la décolonisation"*(29).

Cela nous fait penser que Wirriyamu retrouvera sa gloire et par conséquent, toute l'Afrique car c'est un village purement fictif. Ses défenseurs se mettront à son service pour l'indépendance véritable. C'est pour cette raison que le roman se clôture sur une lueur d'espoir : l'échec des hommes du commandant d'Arriaga. Tous les Africains sont donc appelés à conjuguer leurs efforts pour l'intérêt supérieur de la Nation.

Malheureusement, la plupart des Gouvernements issus des indépendances développent une forme de solidarité négative : celle basée sur les tribus ou les régions comme dans ***Le Bel Immonde*** (30).

> *"Qui est immonde ? Le fort et la belle ou l'ordre aveugle ? "* (31).

Cette question du préfacier Jacques HOWLETT est pertinente. A cette interrogation, le lecteur répondrait qu'il s'agit du couple formé par le Ministre et Ya, une prostituée. Celle-ci appartient à une des ethnies opposées au pouvoir en place que sert le Ministre. Leur liaison le rend donc de plus en plus suspect aux yeux de ses collègues.

Ya, quant à elle, est mise par les *"siens"* dans l'obligation de profiter de sa position auprès du Ministre pour leur fournir tous les renseignements nécessaires. De ce fait, ce couple est soumis aux contraintes et aux préjugés de la société sans pouvoir y échapper.

---

(29) SASSINE (W.), ***Wirriyamu***, p.190

(30) MUDIMBE (V.Y.), ***Le Bel Immonde***, Paris, Présence Africaine, 1976, 171 p.

(31) Idem, p.9

Par ailleurs, ce couple est immonde parce que, affirme Bernard MOURALIS :

> *" L'un et l'autre tentent de vivre une aventure qui va à l'encontre des lois de la société qui, de ce fait, ne peut les considérer que comme des êtres impurs et avec lesquels il faut se garder de tout contact" (32).*

Enfin, l'immonde est aussi cet ordre social absurde qui entretient sciemment des barrières entre les gens de tribus différentes. Cela a pour conséquence une politique basée sur les tribus : ne peuvent avoir les mêmes convictions que les personnes de même origine.

A travers ces divisions tribales et les rébellions qui s'ensuivent, c'est le problème du pouvoir qui est posé dans les nouveaux Etats indépendants où les débuts s'avèrent difficiles comme le montre ***Une aube si fragile*** *(33).*

L'aube dont il est question, c'est l'indépendance toute fraîche. Mais,

> *"Notre désespoir est sans limite lorsque, à la place des fruits succulents qu'elle [l'indépendance] nous promettait, elle nous livre des ronces. Et vous voudriez que nous assistons, spectateurs blasés, à la mort de cette aube si fragile dont la lumière bleue reflète tous nos espoirs ? " (34).*

Ces propos traduisent une vision très pessimiste de l'Afrique indépendante. En particulier, dans le dernier chapitre, KOTOKO__le héros__dresse un réquisitoire contre les nouveaux dirigeants qui ont mal géré l'indépendance, ce qui porte préjudice à l'avenir.

---

(32) KOM (A), ***op.cit.***, p.68.

(33) SIGNATE (Ibrahima), ***Une aube si fragile***, Dakar-Abidjan, NEA,1977,198 p.

(34) Idem, p. 185.

L'indépendance de la République de Songa est comparable à une aube fragile puisqu'on ne tarde pas à déchanter surtout la jeunesse qui avait nourri des rêves d'espoir. C'est pourquoi KOTOKO, à son retour de l'Europe, refuse de collaborer avec les autorités en place et fonde un *"Mouvement clandestin d'Opposition"*. Malheureusement, il sera arrêté et condamné à mort.

D'autres tentatives sont faites pour la relève du pays. Mais, certaines échouent parce qu'elles sont mal conçues ou mises en application comme dans ***Gros plan*** (35). En effet, dans sa volonté d'assurer le développement économique du pays, le Gouvernement nigérien décide de mettre les petites entreprises entre les mains des nationaux.

Malheureusement, dans cette recherche systématique d'entrepreneurs nationaux, de gros problèmes surgissent : la majorité d'entre eux n'ont aucune formation ou ne savent rien de la gestion des entreprises. D'autres veulent profiter de cette situation pour satisfaire leurs intérêts personnels.

Pire encore, les critères de recrutement ne sont pas objectifs : fidélité envers le parti au pouvoir, corruption, favoritisme... si bien que certains candidats sont refusés alors qu'ils ont la compétence requise ou l'expérience.

C'est à toutes ces mauvaises pratiques que s'oppose Tahirou, un des défavorisés du système. L'auteur profite de cette occasion pour passer en revue certains des maux dont souffre l'Afrique indépendante, victime des grandes décisions prises à la légère alors qu'elles peuvent porter gravement atteinte à son avenir.

Le même objectif est poursuivi par DEM à travers l'héroïne de son roman, ***Masseni*** (36). Par le truchement du thème de la femme, il donne l'image d'une société qui est aux prises avec des traditions trop contraignantes.

---

(35) OUMAROU (Idé), ***Gros plan***, Dakar-Abidjan, NEA,1977,156 p.

(36) DEM (Tidiane), ***Masseni***, Abidjan-Dakar, NEA, 1977, 215 p.

L'intrigue principale de ce roman tourne autour de Masseni, une enfant longtemps désirée. Elle fait son apparition à la cent-quinzième page après que ses parents ont consulté plus d'un devin ou marabout au risque même d'y laisser leur fortune. C'est de cela que vient son nom qui signifie *"plus précieuse que mère (Ma) et or (seni)"* ([37]). Pour cela, elle sera choyée par sa mère, parée de bijoux de qualité et chantée par les griots de la région.

Malheureusement, ce bonheur est terni par son enlèvement par un représentant du Commandant de Cercle qui voulait l'épouser par force. Délivrée par le chef du Canton, elle devient sa trente-et-unième épouse et sa nouvelle favorite ce qui fait naître des jalousies chez les autres surtout celle qui vient d'être chassée de sa position. Tout cela contribue à faire de Masseni le personnage central qui, du reste, retient toute l'attention de l'auteur au détriment des autres personnages.

A travers les difficultés de Masseni et de ses co-épouses, l'auteur s'en prend à la polygamie en tant que génératrice de conflits au sein de la famille. En plus, ce mariage est basé sur des considérations autres que l'amour et c'est la femme qui en est plus victime.

Cette oeuvre traite donc des problèmes sociaux en général, et de ceux de la femme africaine en particulier confrontée à diverses contraintes. C'est un sujet toujours actuel parce que ces problèmes existent toujours.

Le thème de la femme est également traité dans ***Kotawali*** ([38]) qui montre la part active de la femme sur le plan politique. Dans ce roman, il est question de Kabendi, une maquisarde connue sous le nom de Kotawali ([39]). Elle occupe une place importante en tant que Commandant en chef des maquisards dont l'action constitue la pièce maîtresse de l'oeuvre. Ils sont appuyés par la population qui est lasse de l'oppression au Kazalunda.

---

(37) DEM (Tidiane), ***op. cit.***, p.111.

(38) MENGA (Guy), ***Kotawali***, Dakar-Abidjan, NEA, 1977, 271 p.

(39) En Sango (langue nationale de la République Centrafricaine), Kota : grand ; wali : femme.

Grâce à ce soutien populaire, les rebelles remporteront la victoire qu'ils envisagent dans une perspective nationale dès lors qu'ils comptent faire mieux que ceux qu'ils combattent. Ici, les guérillas traduisent la phase ultime du mécontentement, de la résignation et de la révolte populaires.

Les problèmes auxquels l'Afrique indépendante est confrontée constituent aussi le thème des ***Malheurs d'Amangoua*** ([40]). Ces malheurs commencent lorsqu'Amangoua termine ses études et qu'il s'attend à être nommé à un grand poste. En vrai *"Abreba"*, c'est-à-dire intellectuel, il est plein d'illusions. Il passe ses journées en compagnie d'autres évolués qui rivalisent par le nombre de femmes ou filles conquises. Au moment de fonder son foyer, il est dans l'impossibilité de choisir.

Il épouse d'abord Makon qui ne tarde pas à divorcer à cause des infidélités du mari. Le deuxième mariage__avec Bomo__ne dure pas non plus parce que Bouzouma va tout faire pour détruire ce foyer à peine naissant. Cette dernière sollicite l'aide d'un féticheur qui abuse de Bomo venue en consultation pour son mari tombé malade le soir même du mariage. Enceinte du féticheur, Bomo est chassée et mourra de chagrin.

Après avoir découvert la vérité, Amangoua se résout à rompre les relations avec les femmes et s'engage dans le *"mouvement de développement"* qu'il doit diriger après l'emprisonnement de son président. Bouzouma s'est de plus en plus attachée à Amangoua. Croyant qu'il ne va pas l'épouser, elle s'empoisonne. Elle n'aura la vie sauve que grâce au contre-poison qu'Amangoua trouve dans le *"coffret contenant tous les antidotes"* que lui a offert son père.

Les infortunes d'Amangoua et des autres de son genre sont essentiellement dues au fait qu'ils n'écoutent pas les conseils qu'on leur donne. Ils font preuve d'un manque de responsabilité surtout quand Amangoua affirme :

> *" Ce que nous n'avons pu faire, nos enfants le feront."* ([41]).

---

(40) KANIE (Anoma), ***Les Malheurs d'Amangoua***, Abidjan-Dakar, NEA, 1978, 303 p.

(41) Idem, p. 301.

C'est oublier que le combat pour le développement incombe à tous surtout à un moment où les Africains doivent donner des assises solides à leur indépendance comme le montre à suffisance ***Chalys d'Harlem*** (42).

Comme Masseni, Chalys occupe une place importante dans ce roman qui parle de la vie des Noirs en Amérique. Même s'il vit en Amérique, le *"Patriarche d'Harlem"* reste aussi le " *Pater Africa*".

Cette double notoriété est parfaitement assumée car, pour ses compatriotes sénégalais, il est toujours Amadou Leye. Il concilie ses deux " *nationalités*" sans dommages ni pour l'une, ni pour l'autre comme le montre son nom : Chalys Leye__fusion de Chalys d'Harlem et d'Amadou Leye.

Par ailleurs, il est l'homme de l'avenir. En effet, la plupart des Africains qui ont vécu à l'étranger ont du mal à réintégrer leur milieu natal. Or, avant de repartir pour New-York, Chalys Leye est plus que décidé à revenir souvent et à se mettre au service de son pays. Il affirme, à cet effet :

> " *Nous ferons renaître Teung-Guetch-Rufisque de ses cendres. Ngalka (l'ancêtre) nous le demande*" (43).

A travers la renaissance de ce village, c'est celle de toute l'Afrique qui est sous-entendue. En effet, cette dernière peut encore compter sur ses enfants où qu'ils se trouvent pour sa reconstruction. Ainsi, Chalys Leye incarne tout le contraire d'Amangoua qui avait voulu s'épanouir tout en étant coupé de ses racines. C'est malheureusement la conviction des jeunes citadins de la capitale palmérienne dans ***Rêves portatifs*** (44) où l'auteur établit le procès-vebal de la confrontation entre le vécu africain et les fantasmes inspirés par le cinéma. Les gens ne vivent plus par eux-mêmes. Ils essaient d'imiter les stars du cinéma :

---

(42) DIAKHATE (Lamine), ***Chalys d'Harlem,*** Dakar-Abidjan, NEA, 1978, 232 p.

(43) Idem, p. 231.

(44) BEMBA (Sylvain), ***Rêves portatifs***, Dakar-Abidjan-Lomé, NEA,1979, 206 p.

"Depuis l'avènement de M.Eddie Constantine sur les écrans de l'Eldorado, les femmes se font coiffer et s'habillent comme Dominique Wilms, font onduler leur postérieur comme Brigitte Bardot. Les hommes (...) se font raser la moustache pour mieux ressembler à Lemmy Caution" (45).

Au lieu de la réalité, c'est l'écran qui est la référence. C'est pourquoi les Palmériens se meuvent dans un univers onirique sans pouvoir y échapper complètement. En effet, ils sont prisonniers de leurs origines géographiques : les originaires des Hauts Plateaux et ceux de la Plaine forment deux blocs antagonistes.

Il est clair que ces divisions retardent l'acquisition de l'indépendance véritablement nationale. Comme partout ailleurs, les voix de l'opposition se font entendre pour renverser le pouvoir tyrannique par un coup d'Etat qui débouche sur la mise sur pied d'un Gouvernement provisoire de salut public.

C'est avec une persévérance du même genre que les populations d'Ekoumdoum parviennent à chasser l'usurpateur du pouvoir et son protecteur Van den Rietter dans ***La ruine presque cocasse d'un polichinelle*** (46) dont le titre renvoie à ce dernier. En effet, il a prêté main forte à ceux qui voulaient maintenir la cité d'Ekoumdoum dans l'oppression et l'esclavage.

A la veille de son départ, alors qu'il célèbre la messe de minuit de Noël, les fidèles, rangés du côté des *rubénistes* (47), prennent leur revanche. Dès lors, il est chassé de la cité, voire de toute l'Afrique. La ruine est aussi cocasse du fait que Van den Rietter meurt pour avoir consommé une boîte de conserve avariée.

Ainsi, Van den Rietter tombe brusquement de son piédestal et sans s'y attendre. Le nom de polichinelle lui vient de son double visage : il incarne Dieu en même temps que l'oppression, deux fonctions incompatibles. Il laisse la place à un messie noir, Abéna dont Mor-Kinda et ses amis annoncent l' " *évangile*".

---

(45) BEMBA (S.), ***op.cit.***, p. 68.

(46) BETI (Mongo), ***La ruine presque cocasse d'un polchinelle (Remember Ruben 2)***, Paris, Editions des Peuples Noirs, 1979, 320 p.

(47) Partisans de Ruben

Conscient de sa mission de libération du peuple, Abéna ne se fait pas d'illusions quant à la durée que prendra le combat. Déjà à la fin de ***Remember Ruben***, il fait la constatation suivante:

> " *L'Afrique est dans les chaînes pour ainsi dire depuis l'éternité (...). Notre combat sera long, très long. Tout ce que vous voyez en ce moment dans Kola-Kola et dans toute la colonie n'est qu'un prélude puéril" (48).*

De ce fait, il est permis d'espérer dans l'avenir parce qu'il y a beaucoup de forces vives mobilisées pour la bonne cause, accrues par les femmes jusque-là tenues à l'écart des grandes actions. Désormais, elles sont déterminées à combattre pour une société plus juste. Une lutte sera aussi menée en faveur du droit de la femme à participer dans les décisions qui la concernent. L'objectif poursuivi ici ressemble à celui de ***Perpétue***.

Le combat de la femme pour la dignité de tout le peuple peut être rapproché à celui des mendiants contre la dégradation des moeurs caractéristique de la nouvelle bourgeoisie au pouvoir dans ***La Grève des Battù*** *(49)*. Ce titre résume l'oeuvre qui donne, à son tour, les causes et les conséquences de cette grève ainsi que le sort des différents protagonistes.

Chargé de la salubrité publique, Mour Ndiaye veut procéder au désencombrement humain de la ville. Il chasse tous les mendiants, toujours munis de leurs " *battù*", c'est-à-dire de petites calebasses servant à recueillir l'aumône. En réalité, il postule au poste de Vice-Président qui va être créé. Sur ordonnance de son marabout, Ndiaye doit faire des sacrifices et donner l'aumône aux mendiants pour y accéder. Mais ceux-ci ne fréquentent plus leurs coins habituels. Il va les trouver chez eux pour leur demander d'accepter son aumône en vain.

A ce moment, il réalise combien il est victime d'une situation qu'il a lui-même créée. La suite est amère : il n'est pas nommé Vice-Président de la République. A la fin du roman, il regrette son attitude envers les mendiants :

---

(48) BETI (M.), ***Remember Ruben***, Paris, Union Générale d'Editions, 1974 (Collection 10/18), p.313.

(49) FALL (A.S.), ***La Grève des Battù ou les déchets humains***, Dakar-Abidjan-Lomé, NEA, 1979, 131 p.

" Au fond, ils ne méritent peut-être pas notre mépris (...). De toute façon, on ne le méprise que si l'on n'a pas besoin d'eux (...). Il faudra leur faire retrouver leur qualité de citoyens à part entière (...)" (50).

En somme, ce roman analyse, à travers le thème de la mendicité, la duplicité d'une société prise entre les exigences d'un modèle de développement imposé de l'extérieur et les contraintes de son héritage culturel.
C'est en faveur de ces valeurs culturelles que se prononce l'auteur de ***L'Ecart*** (51) à travers le parcours d'Ahmed Nara. En effet, celui-ci vit *"l'écart"* en tant qu'intellectuel et en souffre.

Par là, l'auteur montre que ce sont sinon tous, du moins un grand nombre d'intellectuels africains qui sont dans cette situation. Comme résultat, il leur est difficile de mener la révolution dans leurs pays où la situation empire au jour le jour.

L'autre objectif de MUDIMBE est de souligner la divergence des points de vue quant au développement de l'Afrique. Pour certains, la négritude en tant que revalorisation des cultures africaines est le moyen le plus efficace. Pour d'autres, le développement technique est aussi important que le développement culturel. Cela prouve qu'avec ces tergiversations, l'essor de l'Afrique risque d'être lent, voire compromis.

L'intellectuel africain est donc dans une situation angoissante qu'il partage malheureusement avec toute la société à travers ***Les angoisses d'un monde*** (52). Ce titre renvoie aux problèmes de l'Afrique contemporaine surtout sur le plan culturel. Heureusement, le roman se termine sur une note d'espoir marquée par la réconciliation entre les défenseurs de la tradition et les tenants du modernisme. Il ne s'agit pas du conflit de générations comme tel parce que certains vieux comme Domatié se rallient au camp des jeunes menés par Yiriba.

---

(50) FALL (A.S.), ***La Grève des Battù***, p. 124.

(51) MUDIMBE (V.Y.), ***L'Ecart***, Paris, Présence Africaine, 1979, 159 p.

(52) COULOUBALY (Pascal Baba F.), ***Les angoisses d'un monde***, Dakar- Abidjan-Lomé, NEA, 1980, 125 p.

En plus, les jeunes ne refusent pas de subir l'initiation annuelle du "Konmon" ([53]) à laquelle tiennent beaucoup les vieux; mais, ils sont contre les erreurs qui entachent ces opérations faute de propreté ou à cause de la vétusté du matériel ce qui accroît le taux de mortalité. Même si Yiriba et ses compagnons ne sont pas initiés, ils assistent de près aux opérations et acquièrent les qualités qu'on veut leur inculquer.

Ce rite devient aussi pour certains adultes *" l'occasion de se venger méchamment de leurs rancunes contre les jeunes"* ([54]). L'auteur donne raison aux jeunes qui, à la fin du roman, gagnent la cause de tout le village. Même les plus irréductibles suivent le mouvement de masse pour regarder l'avenir d'un même oeil. C'est sur cette belle image symptomatique que se clôture le roman.

Cette fin heureuse consacre la réconciliation des générations, objectif également poursuivi dans ***Le Cri des anciens*** ([55]) où la jeunesse scolarisée mène une vie désordonnée aux yeux des anciens parce qu'elle refuse de suivre leurs conseils. Elle veut délaisser les valeurs culturelles africaines. Tout au long de l'oeuvre, il est question de ce cri lancé par les anciens en direction des jeunes intellectuels.

Dans un premier temps, ce cri passe inaperçu. Mais les jeunes finissent par suivre la sagesse des anciens. C'est donc en faveur du respect des valeurs des *"Séérééŕ"* que ce cri est lancé aux jeunes décidés d'assumer leurs responsabilités face à l'avenir en conciliant le savoir livresque et les savoirs traditionnels car "l'avenir se cultive et sa première loi est de dépendre du passé" ([56]).

De ces vingt-deux romans, il ressort que les rapports entre le titre et le contenu sont soit implicites, soit explicites. Dans certains cas, il est question de la période coloniale ; dans d'autres, il s'agit de la période post-coloniale. Mais dans les deux cas, c'est à l'Afrique indépendante que les romanciers font allusion. Ils évoquent les différents problèmes auxquels elle est confrontée, les obstacles à son développement. Nous rappellerons en passant des titres comme ***Les angoisses d'un monde, Une aube si fragile*** qui traduisent suffisamment cette situation.

---

(53) Fétiche adopté par un clan, une tribu ou un village en milieu bambara.

(54) COULOUBALY (P.B.F.), ***op. cit.***, p. 77.

(55) CISS (Jean Gerem), ***Le cri des anciens***, Dakar-Abidjan-Lomé, NEA, 1980, 217 p.

(56) Idem, p. 204.

Cependant, les défis lancés à l'Afrique ne sont pas insurmontables car il y a des " *hommes de bonne volonté*" qui se mettent à son service pour l'arracher à toutes les forces du mal. Qu'il nous suffise de citer ***La Grève des Battù, Saint Monsieur Baly*** et ***Kotawali*** qui mettent en scène des personnages de condition modeste mais pourvus d'un grand sens du sacrifice.

Une situation semblable à celle décrite dans la première catégorie de titres apparaît dans les titres énigmatiques non moins significatifs. Cela se comprend dès lors que l'Afrique indépendante sert toujours de cadre pour ces romans.

II. 1.2. Titres énigmatiques

Le terme " *énigmatique*" semble inadéquat. En effet, un titre n'est jamais gratuit. Il véhicule toujours un sens même si celui-ci n'est pas facilement décelable. Ces titres évoquent aussi, mais beaucoup plus implicitement, l'Afrique indépendante dans sa vie quotidienne.

Le Devoir de violence

Pourquoi la violence ? S'agit-il du devoir de la faire ou de la subir ?

C'est à ces questions que l'auteur répond par la description de ce cycle de violences qui ont caractérisé l'Afrique traditionnelle. Pour un lecteur pressé, la lecture du roman arrêterait à ce niveau l'interprétation du titre. C'est dans cette mesure que le titre est énigmatique,

En faisant apparaître que la pratique de la violence semble le seul moyen d'accéder au pouvoir dans le royaume du Nakem, l'auteur vise un autre but. Il veut trouver une explication cohérente et plausible à l'échec relatif des indépendances en resituant le présent dans le prolongement d'un passé peu radieux. Puisque le pouvoir se maintient par la force comme au Nakem, c'est par cette même violence qu'il est détruit et qu'il est remplacé par un autre qui connaîtra le même sort. D'où le cycle de violences.

Mais est-ce à dire que l'Afrique ne sortira jamais de l'engrenage de la violence ? Ce cri n'est-il pas trop pessimiste? Quoi qu'il en soit, l'auteur a raison de vouloir trouver l'origine de la violence car pour mieux guérir de ses maux, l'Afrique doit d'abord les identifier.

Malheureusement, pour la plupart des nouveaux dirigeants, être au pouvoir et s'y maintenir à tout prix, tel est apparemment leur unique objectif peu importe les sacrifices imposés au peuple comme nous le montre FANTOURE dans ***Le Cercle des Tropiques*** (57).

Au sens géographique des termes, ce titre désigne la zone enfermée à l'intérieur du double cercle des tropiques du Cancer et du Capricorne. Cette zone comprend presque tous les pays d'Afrique noire et même certains pays du continent américain. Mais la République des Marigots du Sud ne figure nulle part.

De ce fait, l'aventure de cette République peut être celle de n'importe quel autre pays. Cela veut dire aussi que les pays d'Afrique nouvellement indépendants se heurtent presque tous aux mêmes obstacles dans leur accession à la liberté et à la dignité véritables.

Cependant, au-delà des considérations d'ordre géographique, le titre traduit la chaîne des souffrances des peuples soumis aux dictatures féroces issues des indépendances. C'est dans ce *"cercle infernal"* que se meuvent les personnages sans possibilité de s'épanouir ou de se frayer une voie de sortie. En cela, ce cercle rappelle le cercle de violences au Nakem.

Les problèmes du pouvoir apparaissent également dans ***Princesse Mandapu*** (58), titre plus énigmatique que les deux précédents. En effet, nulle part dans le roman le titre de princesse n'est attribué ni à la petite Mandapu, ni à Mandapu, la première femme de son père. Le fait que ce nom soit porté par deux personnes vient compliquer la compréhension du titre.

Même si nous considérons la signification de ce nom, c'est-à-dire "*le prix de cette affaire*", une question est posée : de quelle affaire s'agit-il ? La réponse donnée à travers le roman n'est pas satisfaisante : ce serait le commerce mystérieux qui unit Boy__père de la fillette__à Mokta, un Arabe qu'il a brutalisé. Mais Mandapu meurt brûlée "*au troisième degré*" quand un marmite d'eau bouillante se renverse sur elle. Jusqu'à la fin du roman, l'affaire n'est pas encore dévoilée.

---

(57) FANTOURE (Mohamed-Alioum), ***Le Cercle des Tropiques***, Paris, Présence Africaine, 1972, 254 p.

(58) BAMBOTE (Maikombé, ex-Pierre), ***Princesse Mandapu***, Paris, Présence Africaine, 1972, 187 p.

Cependant, à travers les quelques allusions au départ des colonisateurs, la période post-coloniale est implicitement évoquée. En tant qu'ancien boy, Boy a un poste important qu'il veut garder. Mais il abuse de ses pouvoirs pour opprimer les autres à commencer par ses femmes.

De ce fait, il peut être la caricature d'un chef d'Etat africain qui met à profit ses privilèges et pouvoirs pour opprimer ses sujets mais qui, tôt ou tard, en paie les frais. Aussi, est-il dans cette mesure l'image de Baré Koulé ou de Saïf dans les deux premiers romans de cette catégorie.

L'échec du pouvoir de tels chefs peut également être dû au fait que leur politique ne tient pas compte des réalités locales parce qu'elle est en grande partie dictée de l'extérieur comme c'est le cas dans ***La souche calcinée*** (59).

La souche, c'est ce qui reste d'un arbre après être coupé, l'origine ou la source. Si l'on considère le premier sens, le titre est ambigu. Il peut désigner Lagou qui mène une vie de solitude en Europe. Il est doublement coupé de l'Afrique car, en plus de cette distance géographique, Lagou vit dans une solitude morale.

Comme une souche calcinée ne peut plus donner de nouveaux bourgeons, Lagou connaît plusieurs difficultés si bien qu'il retourne en Afrique sans avoir terminé ses études. De ce fait, il serait permis de conclure que l'épanouissement est difficile pour un Africain coupé de ses origines.

En somme, ce roman est un cri lancé aux nouveaux dirigeants qui ont tendance à vouloir construire l'avenir en faisant fi du présent ou du passé alors qu'il y a des valeurs intrinsèques qui régissent toute société et qui doivent toujours la guider.

Ainsi, si la souche est calcinée, tout le reste tombe par manque de sève et de support. Ceux qui lui servent de support ou qui s'y appuient tombent à leur tour comme le prouve le parcours de Fahati, défenseur ardent du "*Culte Rhinocéros-Tâcheté*" dans ***Le Récit du Cirque de la Vallée des Morts*** (60).

---

(59) OUSSOU-ESSUI (Denis), ***La souche calcinée***, Yaoundé, CLE,1973, 206 p.

(60) FANTOURE (A.), ***Le Récit du Cirque de la Vallée des Morts***, Paris, Editions Buchet/Chastel,1975, 153 p.

Titre d'abord incomplet, il se complète sur la page intérieure du titre tout en restant énigmatique. S'agit-il d'un récit fait sur le cirque ou qui se déroule dans le cirque ? Les réponses à ces questions sont d'autant plus difficiles que les techniques de narration font de cette oeuvre un roman-théâtre-cinéma. Il y a même de la poésie.

Le caractère ambigu du titre se dissipe un peu quand le lecteur apprend que la "*Vallée des Morts*" se trouve au pied du Mont Dounouya. Le récit conduit vers cette vallée où sont précipités tous les morts victimes des injustices de "*Ce-pays*", coupables de "*se découvrir une conscience*". Bien plus, elle engloutit aussi bien les victimes que leurs bourreaux tel Fahati.

Pour un lecteur attentif, il ne saurait ne pas remarquer les noms et les situations hautement significatifs de l'Afrique post-coloniale. Il y a d'une part Rhinocéros-Tâcheté et tous ceux qui adhèrent à son culte. Il est ainsi rapproché à Baré Koulé avec son messie-koïsme. Il y a d'autre part le peuple, ceux qui sont "*coupables de rien contre le culte Rhinocéros-Tâcheté*".

Malgré ce semblant d'ambiguïté, le roman fait un procès des responsables africains en plein exercice de leur pouvoir. En effet, ils veulent :

> " *n'avoir satisfaction que dans la soumission et la misère des enfants de Ce-pays, (...) assassiner à jamais l'humain qui est en eux*" ([61]).

Rhinocéros-Tâcheté poursuit sans doute l'oeuvre entamée par Baré Koulé aux Marigots du Sud comparables à "*Ce-pays*".

Malheureusement, la note est très dramatique et le peuple très indifférent faute de moyen de défense. Mais, comme les premières victimes du culte ont été exécutées par Fahati et que celui-ci figure parmi les premiers bourreaux à mourir non sans avoir souffert d'une crise de conscience, cela peut nous pousser à être confiants dans l'avenir même si cette confiance doit être faite avec certaines réserves si nous avons "*Retournez à votre indifférence*" ([62]) comme fin du roman.

---

(61) FANTOURE (A.), ***Le Récit du Cirque***, p.18.

(62) Idem, p. 153

Cet éveil à la conscience est poursuivi par LOPES dans ***La Nouvelle romance*** ([63]) qui contribue à tirer la femme africaine de son effacement habituel de la scène publique.

Dans un premier temps, le titre laisse le lecteur un peu perplexe car au lieu de développer un amour, il est question de la désintégration totale d'un couple, celui de Bienvenu N'Kama et sa femme Wali. L'auteur met au centre de son oeuvre la femme africaine moderne. A travers le parcours politique de N'Kama et la vie conjugale troublée de Wali, LOPES pointe du doigt les problèmes de la société contemporaine.

Dans un pays où l'autorité tient de l'origine tribale ou régionale ou de toute considération autre que la compétence, il est évident que son développement soit entravé.

En plus, au lieu de sanctionner ceux qui ne se montrent pas à la hauteur de leurs fonctions ou qui abusent de leurs pouvoirs, on les nomme à des postes plus importants. Comment justifier la nomination de N'kama, indiscipliné et peu responsable à un poste diplomatique si ce n'est que par le népotisme.

Wali, quant à elle,est sans cesse obligée d'abandonner des projets en cours de conception ou de réalisation pour suivre son mari souvent en mutation. Heureusement qu'elle a déjà pris conscience des problèmes de sa société, de la condition de la femme en particulier. Ainsi, grâce à son amie, Awa, elle allie travail et études. Elle compte aboutir à la transformation de la société et à la libération de la femme.

Thiane, dans ***Le Fort Maudit*** ([64]) incarne l'accomplissement parfait de cette nouvelle image donnée à la femme africaine moderne. Le " *Fort Maudit*", c'est peut-être cette forteresse du royaume du Baol où les habitants mènent une vie paisible jusqu'au moment où le roi Fariba du Baol décide d'annexer les royaumes voisins. Ses troupes tuent, ravagent les villages et ramènent des prisonniers de guerre qui vont servir d'esclaves dans cette forteresse inexpugnable et y subir des souffrances physiques et morales.

---

(63) LOPES (Henri), ***La Nouvelle romance***, Yaoundé (Cameroun), Editions CLE, 1976, 194 p.

(64) DIALLO (Nafissatou Niang), ***Le Fort Maudit***, Paris, Hatier, 1980, 125 p., (Collection Monde Noir Poche).

Les rois des régions limitrophes s'allient contre Fariba qui a passé outre la convention de non-violation des frontières mais sans succès. Il sera finalement tué au moyen d'une plante mortelle par Thiane dont il a fait décimer toute la famille. Cette jeune fille incarne donc le salut de tout le royaume. On sait désormais pourquoi l'auteur a insisté sur sa généalogie et ne l'a pas laissé mourir suite aux attaques de Fariba.

Ici, DIALLO rejoint OUOLOGUEM. Elle montre que les Africains ont une grande part de responsabilité dans leurs malheurs car les rivalités entre royaumes datent de longtemps. Mais ce qu'elle ajoute, c'est que la puissance de Fariba finit par être anéantie contrairement à celle de Saïf ce qui tempère le pessimisme du ***Devoir de violence.***

Comme on vient de le voir, les titres énigmatiques évoquent aussi, à leur manière, l'Afrique indépendante. Seulement, on doit faire preuve de clairvoyance pour déceler ces rapprochements. Il faut également remarquer que ce sont presque les mêmes problèmes: le pouvoir, le poids de l'héritage traditionnel ou colonial, la misère du peuple, la condition de la femme... Cela est d'autant plus normal que les oeuvres littéraires ne sauraient être séparées de leur support politique, économique, social et culturel. Nous pensons en particulier à un titre comme ***Le Cercle des Tropiques*** qui désigne un cercle infernal où est enfermé le peuple des Marigots du Sud.

Une troisième catégorie comprend les titres dits de séduction qui, au-delà de la publicité et de l'aspect esthétique, véhiculent un message tout aussi important.

II.1.3. Titres de séduction

Il s'agit uniquement de ***Remember Ruben*** de Mongo BETI.

Ruben est le chef historique et spirituel de ceux qui oeuvrent pour la libération du peuple opprimé par ses prétendus libérateurs. A la veille de l'indépendance, les choses ne sont pas au mieux parce que la montée en force d'un front de rébellion compromet cet événement avant même qu'il n'ait été proclamé. En plus, le pouvoir est mis entre les mains d'Africains incompétents "dressés" par les Blancs pour qu'ils leur soient dociles dans le futur.

Titre d'abord alléchant par l'usage de l'anglais, il ne renseigne sur le contenu qu'en cours de lecture. Pourquoi ce titre ? Doit-on se souvenir de Ruben parce qu'il est le guide spirituel des rubénistes et qu'il est, en plus de cela, déjà mort ? Peu importe la réponse car elle ne gêne en rien la compréhension du roman qui parle de Ruben tout en le laissant à l'arrière-plan. Cela contribue à renforcer son caractère héroïque.

Par ailleurs, ce titre recèle une valeur d'exhortation : l'emploi de l'impératif. L'auteur invite donc les nouveaux dirigeants à adopter Ruben comme modèle dans la décolonisation effective de l'Afrique.

De ce qui précède, il est apparu clairement que les titres que nous avons étudiés répondent à la classification proposée : titres thématiques, titres énigmatiques et titres de séduction.

La typologie des titres telle que nous l'avons proposée répond à un certain nombre de critères. D'autres sont donc possibles si on change les critères de classification. C'est ainsi par exemple que nous avons les titres intérieurs ou intertitres.

II.2. Les intertitres

Les intertitres ou titres intérieurs sont les titres de parties ou de chapitres. En d'autres termes, ce sont les titres des sections de l'oeuvre. Mais, ce critère n'est pas pertinent car un titre peut devenir intertitre quand il paraît par exemple en volume.

Contrairement au titre qui s'adresse à l'ensemble du public, les intertitres ne sont accessibles qu'aux lecteurs et surtout à ceux qui abordent la lecture ou feuillettent le livre ou en consultent la table des matières dans certains cas. Par conséquent, les destinataires sont en nombre restreint car certains intertitres supposent que le lecteur ait déjà lu ce qui précède. Ainsi le titre " *Les Soleils sonnant l'harmattan et Fama, avec des nuits hérissées de punaises et de Mariam...*" du quatrième chapitre de la deuxième partie des ***Soleils des Indépendances*** implique une connaissance antérieure de ces personnages. D'autres ne contiennent pas d'éléments obligeant le lecteur à retourner en arrière mais là aussi, il est supposé avoir lu les pages précédentes.

Il convient également de remarquer que, par opposition au titre général indispensable pour l'existence sociale et le commerce du livre, les intertitres ne sont pas obligatoires. C'est pour cette raison qu'ils apparaissent sous des formes variées et même plus simplifiées.

Autrement dit, il existe des "*intertitres apparents*", c'est-à-dire qui se présentent sous forme de phrases. Parfois, celles-ci sont précédées par des indications comme "$n^{ième}$" partie, chapitre... ou par un chiffre. Ensuite, un chiffre non accompagné peut servir d'intertitre. Enfin, il y a des cas d'absence d'intertitres. Dans ces conditions, c'est la gestion du papier qui montre la fin ou le début d'une section.

Néanmoins, on peut trouver dans un même livre ces trois types d'intertitres ou deux d'entre eux. Dans ces cas, la présentation verbale est généralement réservée à la "*Partie*" et/ou au "*Chapitre*".

Il arrive aussi que l'intertitre donne des indications sur la structure de l'oeuvre ou d'une de ses parties : prologue, épilogue (exemple : dans ***La ruine presque cocasse d'un polichinelle***), avertissement (exemple : dans ***L'Ecart***), préface (exemple : dans ***Le Bel Immonde***), avant propos et introduction (exemple : dans ***Masseni***)...

Quelle que soit la forme de l'intertitre, celui-ci invite le lecteur à faire un arrêt ou un retour en arrière pour se rendre compte des liens qui unissent la (les) section(s) précédente(s) à celle qui suit.

II. 2.1. Intertitres apparents

Sur les trente romans lus, quatorze présentent des titres aux différentes sections. Comme ils présentent une forme semblable à celle des titres généraux, les rapports que ces titres entretiennent avec ce qui suit peuvent être comparés à ceux relevés dans le cas des titres généraux.

Ainsi, certains titres de chapitres ou de parties renvoient sans détour au contenu de ceux-ci. Un titre comme "*Dernier avertissement : la tourterelle au cou cerclé de noir*"(65) se justifie par le fait que dans les pages qui suivent, Wangrin voit effectivement cette tourterelle et les sept cris qu'elle roucoule constituent un dernier avertissement__les autres s'étant déjà produits : un danger plane sur lui.

---

(65) Titre du chapitre 33 de ***L'Etrange destin de Wangrin***.

Cependant, un titre de section peut ne pas avoir de rapports directs avec son contenu. Ainsi le titre " *L'aurore*" de la quatrième partie du ***Devoir de violence*** est en contradiction avec ce qui y est développé. Il contient de l'ironie car il n'y a rien d'auroral puisque Raymond Kassoumi, qui devrait incarner le modèle révolutionnaire semble gagné à la cause de Saïf ce qui fait que "*la soumission de la négraille instruite était accomplie*" ([66]).

Il existe un autre type d'intertitres qui ne renvoient au contenu que d'une certaine manière. C'est le cas de ceux du ***Récit du Cirque...*** construits sur le modèle : " *n*^{ième} *chapelet. Récit du Cirque, Film/Théâtre*" suivi d'un titre en rapport avec ce qui suit. Comme nous l'avons déjà souligné, ces indications scéniques sont dues au fait que l'auteur insiste sur le visuel.

Il convient également de remarquer les divergences dans les subdivisions. En effet, certaines sont très sommaires. Ainsi ***Le Cercle des Tropiques*** se divise en deux parties montrant successivement les transformations qui se sont opérées aux Marigots du Sud durant les dernières années de la colonisation et les premières années de son indépendance.

Par contre, d'autres accusent des divisions très détaillées, c'est-à-dire en parties, chapitres et parfois en sous-chapitres. C'est le cas de ***Rêves portatifs***, de ***La ruine presque cocasse d'un polichinelle...***

Quelle que soit la subdivision adoptée, les intertitres marquent les grandes étapes du récit et permettent d'accrocher l'attention du lecteur qui suit sans difficulté l'histoire.

Les intertitres peuvent également se présenter sous une forme réduite.

II.2.3. Intertitres elliptiques

Ce sont ceux-là qui sont uniquement marqués par des chiffres. Quatorze romans sont classés dans cette catégorie. Dans ce cas, l'auteur estime que le lecteur peut suivre le récit sans contrainte de sa part.

---

(66) OUOLOGUEM (Y.), ***op.cit.***, p. 191.

Nous pouvons dire qu'à partir de 1970 les romanciers réservent une place de plus en plus importante au lecteur dans les pages de leurs oeuvres. C'est ce qu'affirme DABLA en disant que les titres des romans de la décennie 1970-1980 " *se refusent clairement à s'offrir comme des portes ouvertes au seuil de la lecture*" ([67]).

Ainsi, le lecteur est appelé à être actif, à recréer à partir de ce que l'auteur a déjà créé. Cela est d'autant plus normal qu'une oeuvre littéraire doit se prêter à une "*lecture plurielle*".

Enfin, une troisième catégorie d'intertitres s'avère plus "*libérale*" pour le lecteur que les deux précédentes.

II.2.3. Absence d'intertitres

Dans ce groupe, nous avons les romans qui possèdent des subdivisions non marquées, c'est-à-dire où il n'y a pas d'indications de sections sauf, dans certains cas, des astérisques en fin de section. Ces romans sont au nombre de deux: ***Xala*** et ***Perpétue et l'habitude du malheur***.

Pour les deux, c'est la gestion de la page qui montre qu'il y a changement de section. Le plus souvent, une nouvelle section commence au milieu de la page après une autre, blanche.

En conclusion, que les intertitres soient marqués ou non, le lecteur suit aisément le déroulement des faits. En effet, à part ces marques intertitulaires, des indications temporelles ou typographiques sont présentes dans le texte. Comme pour le cas des titres généraux, le lecteur découvrira à travers ces indications les différentes allusions faites à l'Afrique indépendante.

Ces intertitres où autres indications vont nous aider dans l'approche de notre sujet car ce qui nous intéresse, c'est aussi le contenu étant donné qu'on ne peut pas étudier le titre d'une oeuvre sans parler de son contenu. C'est là l'hypothèse de notre travail : les titres des romans de la décennie 1970-1980 reflètent l'image de l'Afrique indépendante.

---

(67)DABLA (Séwanou), ***Nouvelles écritures africaines. Romanciers de la seconde génération***, Paris, L'Harmattan, 1986, p.66

CHAP. III. L'ESPOIR

L'indépendance apparaît comme l'aboutissement et le résultat d'une lutte qui n'a que trop duré depuis le mouvement de la négritude jusqu'aux luttes nationalistes en passant par diverses autres armes de combat. L'espoir se faisait donc sentir bien avant parce que *"l'indépendance était inéluctable depuis plusieurs années"*(68).

Puisque l'indépendance constitue un moment important pour les Africains, elle ne peut qu'être accueillie dans une liesse sans limite. En tant que couronnement de tant d'efforts et idéal du combat, elle est acquise dans un climat globalement favorable. En plus, elle est une fierté pour les nouveaux Etats indépendants qui sont désormais reconnus sur l'échiquier international comme pays à part entière.

III. 1. De nouveaux horizons pour l'Afrique

Ces *"nouveaux horizons"* sont marqués par le cadre d'avènement des indépendances d'autant plus que celles-ci impriment à l'histoire de l'Afrique un nouveau tournant porteur d'espoir. Le peuple africain se débarrasse, en effet, de son oppresseur et devient libre dans la gestion de toutes les affaires du continent.

Il revient donc aux nationaux de gérer cette liberté, de la mettre au service de tous et en particulier d'opérer un choix parmi les diverses possibilités qui s'offrent aux jeunes nations à travers l'indépendance.

Sur les trente romans de base, ceux qui situent leurs actions après les indépendances reviennent sur celles-ci en tant qu'événement-repère. C'est le cas du roman de l'Ivoirien Ahmadou KOUROUMA dont le titre montre les *"espérances que va faire naître dans les coeurs la perspective des indépendances africaines"*(69). C'est aussi le cas du ***Cercle des Tropiques***, de ***Kotawali***, de ***Perpétue*** pour ne citer que les trois.

---

(68) FANTOURE (A.), ***Le Cercle des Tropiques***, p.126

(69) MAKOUTA M'BOUKOU (J.P.), ***Introduction à l'étude du roman négro-africain de langue française***, Dakar-Abidjan-Lomé, NEA, 2ème édition, 1980, p.229

Un autre trait commun à la majorité des ouvrages, c'est que les indépendances sont proclamées et acquises dans un climat d'euphorie collective.

Ainsi, même si les habitants des *"Marigots du Sud"* vont goûter aux fruits amers de l'indépendance, celle-ci est célébrée dans une ambiance de fête. Cela est d'autant plus vrai qu'elle est précédée par des élections "libres" qui sont sanctionnées par la victoire incontestable de Baré Koulé et de son "Parti Social de l'Espoir". Cette victoire coïncide avec la proclamation de l'indépendance:

> *"nos coeurs se consumaient d'espoir au moment où l'indépendance allait être déclarée"*(70).

L'appellation même du parti est lourde de signification quant à ses objectifs : il incarne l'espoir, d'où le crédit dont il devrait bénéficier auprès du peuple.

Il en est ainsi des autres titres car les auteurs nous y présentent les principaux personnages et leurs comportements en fonction du moment particulier que vit toute la population à savoir l'indépendance bien que ce soit souvent sous un mauvais jour. En effet, les malheurs qui s'abattent un à un sur Perpétue sont entraînés et même aggravés par la mauvaise gestion du pays par Baba Toura__Président de la République depuis l'indépendance__et ses agents à travers cette *"machine infernale"* qu'est le parti unique.

Mais, dans l'ensemble, l'indépendance est acquise sous un ciel dépourvu de nuages. Ainsi, durant tout le long et beau discours qu'il prononce pour la circonstance, Baré Koulé, qui est Baba Toura dans les trois romans de Mongo BETI, le Président chez A.KOUROUMA et A.S.FALL,..., Saïf Ben Isaac El Heit__dans une certaine mesure __chez Y.OUOLOGUEM pour ne citer que ceux-là est "applaudi à tout rompre". Tout le décor qui accompagne les cérémonies inspire une joie immense aux Africains de voir enfin quelqu'un en qui ils se reconnaissent prendre en main l'avenir du pays. En effet,

---

(70) FANTOURE (A.), ***Le Cercle des Tropiques***, p.127.

" *Après le ministre Toubab, Baré Koulé fit un long discours. Cela plut à la foule. Il fut applaudi à tout rompre. Défiant la tradition, le nouveau chef nous invita à répéter après lui : Nous sommes libres, indépendants ! Vive notre République des Marigots du Sud ! " Comme cela se doit nous criions à gorge déployée*" (71).

La même ambiance règne dans ***Les Soleils des indépendances*** où *"comme une nuée de sauterelles les indépendances tombèrent sur l'Afrique à la suite des soleils de la politique"*(72), c'est-à-dire la période des luttes nationalistes à la veille des indépendances. Bien qu'elles n'aient pas été profitables pour tous, il est évident que les indépendances ont été recherchées avec ardeur par tous même s'il y en a qui, tel Fama, n'ont eu aucun morceau du "*gâteau*".

En outre, le système du parti unique semble, dans un premier temps, témoigner de la part des nouveaux dirigeants de la volonté d'unifier le peuple autour d'un même idéal : le progrès dans l'unité. Ainsi, la cohésion sociale entre les différentes composantes de la population promet d'être promue. Président du Parti Social de l'Espoir et chef de l'Etat, Baré Koulé n'a plus à démontrer ses bons principes concernant l'avenir du pays. Cette République imaginaire, rappelons-le, représente n'importe quel Etat africain nouvellement indépendant.

Par ailleurs, le rythme auquel se déroulent les événements est un signe que la période qui commence entraînera des changements rapides. Ainsi, les élections présidentielles aux Marigots du Sud ont lieu le mardi, les résultats du scrutin sont annoncés le soir même.Le lendemain, l'indépendance est proclamée comme si les nouvelles autorités ont hâte de se mettre au travail et d'assumer leurs nouvelles responsabilités. Cette rapidité des mutations est aussi suggérée par la citation précédente. Cette affirmation est d'autant plus plausible que les choses vont rentrer dans l'ordre comme avant :

" *Maintenant c'était l'indépendance. Les choses devraient rentrer dans l'ordre établi par les anciens*" (73).

---

(71) FANTOURE (A.), ***Le Cercle des tropiques***, p. 127.

(72) KOUROUMA (A.), ***op.cit***, p.22.

(73) LOPES (H.), ***op.cit***, p.17

L'espoir est également incarné par certains milieux comme la ville même si elle revêt la forme de l'illusion. En effet, la ville suppose l'emploi, une belle vie, l'épanouissement individuel et social. Puisque tous les pouvoirs de décision reviennent aux nationaux, la ville__toujours associée à l'aisance__ne peut qu'offrir des conditions favorables de travail et de vie. C'est pourquoi cette "*terre promise*" draine un flux de villageois qui penseront rarement à retourner à la campagne quand bien même la vie en ville s'avère intenable. Bohi Di fait partie de ces hommes toujours optimistes même dans des situations désespérées :

> " *A la fin de la première semaine sur la terre promise, j'étais toujours chômeur (...). Je passais les premiers mois à courir après un semblant de nourriture et à explorer les bas-fonds de Porte Océane. Mes rêves s'effritaient et pourtant j'espérais*" (74).

Néanmoins, d'autres y vont pour se procurer l'argent nécessaire, qui pour se marier, qui pour aider sa famille parce que le pouvoir de l'argent s'affirme de plus en plus.

Les lendemains des indépendances qui, comme nous le verrons plus loin, déchantent vite connaissent aussi quelques signes d'espoir. Ce sont notamment ceux-là qui, par le truchement d'organisations, de clubs ou de partis défendent les intérêts du peuple.

Ils agissent ainsi dans la ligne directrice des leaders nationalistes qui ont été tués ou écartés du pouvoir par les nouveaux maîtres au service du néo-colonialisme.

Par ailleurs, la fameuse dichotomie culture africaine-culture occidentale semble trouver une solution. En effet, les deux cultures ne sont plus conçues dans un rapport hiérarchique mais de complémentarité. Une synthèse s'avère donc possible et même nécessaire. C'est en tout cas ce que nous montrent la plupart des titres entre autres ***Les angoisses d'un monde, Le Cri des anciens, Xala*** ...

Si les jeunes dans ***Le Cri des anciens*** sont acquis aux idées défendues par leur chef, Fulgence, c'est qu'ils ont finalement compris que tradition et modernité doivent aller de pair mais pas dans une relation de concurrence. Le principe est tel qu'il faut allier savoir livresque et savoirs traditionnels.

---

(74) FANTOURE A.), ***Le Cercle des Tropiques***, p.52.

Il ne saurait donc plus être question de conflit de cultures comme par le passé. A juste titre parce que le choix est libre et n'est plus placé sous l'angle de la colonisation.

Un signe important à souligner en particulier est celui de l'engagement de la femme africaine moderne dans la transformation de la société actuelle et surtout dans l'amélioration de la condition de la femme. C'est le cas de Wali et surtout Awa chez H-LOPES, Salla Niang chez A.S.FALL, Rama chez S.OUSMANE... Bref, toutes les femmes présentées dans l'un ou l'autre roman sont des figures révolutionnaires. Citons à titre illustratif ***La Nouvelle romance, La Grève des Battù, Kotawali*** : un nouvel horizon s'ouvre pour chacun des personnages féminins et pour toute la société.

Cela nous amène à entrer en profondeur dans l'analyse des fondements de cet espoir.

III. 2. Fondements de l'espoir

A l'époque des luttes pour les indépendances, les mouvements nationalistes fondent les espoirs du peuple qui partage les mêmes intérêts. C'est dans cet esprit de solidarité et d'unité entre tous les membres de la communauté que la plupart des pays africains accèdent à l'indépendance. Tout semble donc destiner les futures républiques à un meilleur avenir.

A cela s'ajoute le fait que les nouveaux dirigeants et leurs institutions sont présentés sous leurs meilleurs aspects, ce qui augmente les raisons d'espérer. L'espoir dont il est question ici est celui qui est né peu avant l'indépendance et qui continue dans les premières années de l'indépendance.

III.2.1. Patriotisme et nationalisme

Les années 1950 marquent l'agonie de l'ère coloniale et la montée du nationalisme des peuples colonisés. Un seul et même objectif anime aussi bien les leaders politiques que les masses populaires : arracher l'indépendance des griffes du colonisateur.

Aussi est-ce pour cette raison que les intérêts de tous les membres de la communauté convergent. Cet esprit d'un peuple uni et solidaire combattant pour son avenir sinon efface, du moins masque et fait taire pour un moment les dissensions internes, les revendications ethniques, régionales ou autres.

Ainsi, l'avenir s'annonce meilleur car avec le parti national qui est le parti de la masse et son leader, l'éveil d'une conscience nationale devient effectif. C'est sur cette note d'espoir que Immanuel WALLERSTEIN conclut son "*essai*" :

> " *L'Afrique a de la grandeur dans son passé comme elle en a dans son présent. L'avenir probablement lui en réserve encore*".([75]).

Encore une fois, nous remarquons l'indissociabilité du passé et du futur en passant par le présent. De ce fait, un titre comme ***Remember Ruben*** trouve sa justification : ancien leader nationaliste, Ruben doit toujours être considéré comme un héros.

La majorité des Africains partagent cette opinion à la veille de l'indépendance tel Fama qui a combattu pendant les "*Soleils de la politique*" dans l'espoir de voir tous les rêves se réaliser.

C'est également pendant cette période que la cohésion sociale des peuples semble mieux réussir non pas parce que les leaders ont trouvé des solutions aux problèmes particuliers mais parce que tous ont besoin de se libérer du joug colonial. C'est justement cela qui fait qu'il y a espoir vis-à-vis de l'indépendance.

Même si les problèmes vont réapparaître après l'accession aux indépendances, il faut reconnaître que ce "silence" pour reprendre la terminologie de WALLERSTEIN a été porteur d'espoir. C'est là une preuve que les Africains peuvent transcender leurs différences et faire taire les conflits ou les divergences particulières qui les opposent en vue d'aspirer à un idéal national. Cet atout devrait être exploité par les futurs dirigeants contre le néo-colonialisme.

Par ailleurs, près d'un demi-siècle de domination et d'asservissement, c'est trop pour que les peuples colonisés hésitent à sauter sur une telle occasion. Devant une telle opportunité, ils ne peuvent pas continuer à nourrir des haines idéologiques, tribales, régionales,... Il s'agit d'un ennemi commun qu'il faut combattre. C'est l'honneur et la dignité de la nation qu'il faut reconquérir. Comme "*l'union fait la force*", il est indispensable de leur part de conjuguer les efforts en vue de célébrer dans l'unité la victoire sur l'ennemi.

---

(75) WALLERSTEIN (I.), ***L'Afrique et l'indépendance***, Paris, Présence Africaine, 1966, p.202.

Donc, cette mobilisation politique est tellement fondée que personne ne peut refuser d'adhérer, au moins temporairement, à ce mythe de la solidarité et de la fraternité entre toutes les composantes du pays. C'est pourquoi :

> " *toutes les souffrances endurées sous le régime des colonisateurs étaient rangées parmi les mauvais souvenirs. C'était l'euphorie des libertés retrouvées" (*[76]*).*

L'esprit patriotique est aussi incarné, chez Mongo BETI, par Ruben, leader révolutionnaire dans la lutte pour l'indépendance. Aussi, est-ce pour cette raison que les populations restent "*intimement attachées au souvenir de Ruben*"([77]) malgré les persécutions orchestrées à leur égard par le régime de terreur de Baba Toura. Il est relayé par Abéna dont le retour symbolise " *le crépuscule du passé et l'aurore de l'avenir*"([78]).

C'est dire combien le leader nationaliste africain a joué un rôle particulièrement important si bien que son nom reste gravé dans la mémoire du peuple même après la mort qui est le lot commun des leaders à part ceux qui choisissent l'exil. Baba Toura fera ensuite exécuter ou emprisonner tous les rubénistes, voulant par là enterrer leur idéologie. Il échoue en quelque sorte car certains vont lui résister et même lutter contre lui et son parti. C'est dans ce sens que Zeyang rassure Essola :

> " *Nous vengerons Ruben, nous vengerons Perpétue. Il y a plein de gens animés des mêmes intentions que moi dans la ville d'Oyolo sinon dans Zombotown (...) (*[79]*).*

Par ailleurs, la mort de ces leaders est ressentie par tout le peuple comme un manque que rien ne pourra combler surtout que le plus souvent ce sont leurs adversaires ou mieux leurs ennemis qui prennent en main la gestion du pays avec comme objectif d'exploiter la population qui ne bénéficiera pas des efforts fournis. Ils reprennent, pour d'autres visées, les stratégies de galvanisation des masses adoptées par l'ancien véritable leader national.

---

(76) OUSSON-ESSUI (D.), ***op. cit.***, p. 188.

(77) BETI (M.), ***Perpétue***, p.12.

(78) BETI (M.), ***La Ruine presque cocasse d'un polichinelle***, p. 254.

(79) BETI (M.), ***Perpétue***, p. 83.

Dans leurs discours pendant la campagne électorale, ils promettent monts et merveilles qui, prétendent-ils, vont se réaliser avec l'accession à l'indépendance à condition que la population ait confiance en eux.

En effet, il n'y aura plus d'impôts, de taxes, d'obligations de quelque nature que ce soit, bref, le citoyen sera exempt de devoirs et il n'y aura plus de contrôle. Quelle belle promesse pour des opprimés affamés de liberté !

Le résultat ne se fait pas attendre : la première réaction, c'est d'adhérer à ces idéaux. Ici s'affirme par conséquent la force de la parole chère aux Africains. Ceux-ci comprendront plus tard que c'était sans compter avec le néo-colonialisme qui commençait à naître à travers les luttes nationalistes et qui allait être servi par les nouveaux dirigeants à la solde du colon.

C'est ce sentiment nationaliste qui fonde les espoirs de Kotoko dans le roman d'Ibrahima SIGNATE qui est joyeux de retourner en Afrique après les changements dus à l'indépendance.

En outre, le même espoir anime les amis de Lagou qui vont poursuivre leurs études à Paris ou à Londres. Ils croient à l'indépendance :

> " *Yes, one day we shall be free. Do you understand, Lagou ?* " (80).

Avec la liberté recouvrée, la plupart des amis de Lagou qui n'ont pas eu de difficultés au cours de leurs études sont nommés à des postes importants. Ici, l'indépendance répond à leurs attentes.

Les espoirs liés au patriotisme et au nationalisme engendrent une autre forme d'espoir. Celle-ci consiste à ne pas voir ou vouloir voir la réalité en face même si elle est amère. Ceux qui, comme Bohi Di, se font des illusions croient sans cesse à des lendemains meilleurs sans que rien ne les présage. C'est surtout la ville qui est le symbole de l'illusion. Pourtant, ceux qui s'y sont jetés ne comptent pas la quitter ce qui leur est souvent fatal. C'est le constat de Roger CHEMAIN :

---

(80) OUSSOU-ESSUI (D.), ***op. cit.***, p. 105.

> " *L'urbanisation draine vers les villes de flux d'hommes d'ethnies et de coutumes variées(...). Attirés par l'espoir d'une vie nouvelle ou poussés par la nécessité, ils sont alors jetés dans ce cycle de changements rapides, parfois dramatiques pour l'individu"*([81]).

La ville exerce d'abord un attrait irrésistible sur les villageois. Ce n'est que plus tard lorsque la balance penchera du côté de la désillusion que ces "*déplacés*" penseront rarement à regagner le village. C'est le cas de Fama qui préfère aller mourir à Togobala que vivre ses moments de gloire en ville. En effet, comme nous le verrons plus loin, la ville garde son cachet colonial : lieu où le chômage et la misère sont le lot commun, lieu de l'individualisme... La ville tente aussi les jeunes scolarisés parce qu'elle est le symbole de la modernité et qu'elle devient de plus en plus accessible aux nationaux grâce à l'indépendance de laquelle on attend tout ce dont on avait manqué.

III.2.2. Indépendance : mythe ou réalité ?

Suivant les luttes nationalistes qui elles-mêmes succèdent à la longue période coloniale, l'indépendance marque incontestablement une étape importante pour l'Afrique dans la marche vers un avenir plus éclairé. Cela à juste titre parce que l'Africain est libéré de son ancien oppresseur et la situation est telle que ce sont les Africains, ses frères, qui vont gérer la nouvelle destinée du pays. A cette seule idée, les populations africaines exultent de joie car :

> " *Avec le départ des colons, on crut un moment qu'une ère nouvelle s'ouvrait pour l'Afrique qui allait voir l'amélioration du sort du peuple africain" (*[82]).

Cette attitude se comprend dès lors que le titre ***Remember Ruben*** est suivi par ***La ruine presque cocasse d'un polichinelle (Remember Ruben 2)*** qui consacre la victoire des forces nationalistes sur les défenseurs de l'ordre colonial.

---

(81) CHEMAIN (Roger), ***La ville dans le roman africain***, Paris, L'Harmattan-ACCT, 1981,pp 14-15.

(82) MIDIOHOUAN (Guy Ossito), ***L'idéologie dans la littérature négro-africaine d'expression française***, Paris, L'Harmattan, 1986, p. 207.

C'est en raison de tous les espoirs nourris à l'égard de l'indépendance et surtout la conviction qu'ils se réaliseront que le peuple s'attend à de grands changements. C'est comme un miracle qui se produit en Afrique et " *avec le miracle de l'indépendance, rien ne parut plus inaccessible*"(83).
Effectivement, le réalisable et l'irréalisable coexistent en tant que signes accompagnateurs du miracle.

L'indépendance dépasse donc, pour la majorité de la population, surtout les masses paysannes, son cadre historique et politique pour embrasser un cadre purement épique et imaginaire. C'est dans cette mesure qu'elle est l'image d'une divinité qui comblera les Africains de ses bienfaits. Elle constitue une garantie de liberté et de bien-être.
Ce "*Lipanda*"(84) qui naît s'annonce comme "*l'égalisateur des chances de tous les Palmériens, le niveleur de leurs rêves, le distributeur public de la liberté...*"(85).

Autrement dit, tous les habitants seront mis au même pied d'égalité étant donné qu'ils étaient dans la même situation d'opprimés. Bien plus, le partage des richesses laissées par le colonisateur est parfaitement réalisable. De ce fait, l'indépendance apparaît comme le résultat de la "*grande fraternité*" des Noirs qui ont conjugué leurs efforts en vue d'obtenir le départ du colonisateur.

Ainsi, l'unité et la solidarité de toutes les couches sociales semblent se consolider. C'est cette solidarité qui se fait sentir pendant les premières années des indépendances et qui, comme nous l'avons déjà mentionné, masque les rivalités internes mais aussi les abus auxquels s'adonnent certains dirigeants dès leur prise de pouvoir. Cette unité est renforcée par le pouvoir du parti unique qui devient le parti de la masse et son leader, un rassembleur. Cette situation dure un peu du fait que *"l'euphorie qui a suivi cet événement historique grise encore beaucoup de coeurs"(86).* Les revendications particularistes de la veille sont oubliées ou tues pour un moment. En effet, comment être insensible devant des devises telles que " *Un Peuple - Un But - Une Foi* " (87).

---

(83) Mongo BETI, ***Perpétue***, p. 95.

(84) Ce mot signifie "***indépendance***"

(85) BEMBA (S.), ***op. cit.***, p. 124.

(86) MENGA (G.), ***op, cit,*** p. 119.

(87) DIAKHATE (L.), ***op. cit.***, p. 171

Par ailleurs, puisqu'elle signifie le départ du Blanc, l'indépendance veut dire aussi__dans la conscience de beaucoup d'Africains__la suppression de toutes les exigences envers l'autorité. Pour eux, plus question de travaux forcés, d'impôts, de contrôle de la part des autorités,... ce qui risque d'être comme le nihilisme absolu du mouvement dadaïste dans les années 1920 ([88]). En d'autres termes, une liberté dont la limite tend vers l'infini leur serait octroyée. L'indépendance apportera beaucoup de merveilles sans que la population ait apparement fourni le moindre effort. Tels sont les arguments avancés par certains leaders à la veille de l'indépendance pendant la campagne électorale.

C'est à un vrai miracle que s'attendent les habitants des "*Marigots du Sud*". Cela a pour conséquence que les esprits sont enveloppés dans une vision qui enlève à l'indépendance sa dimension réelle et réaliste pour la vêtir d'une dimension purement mythique. Ce qui est regrettable, c'est que même parmi les nouvelles autorités, il y en a qui disent ou font tout au nom de l'indépendance sans trop savoir de quoi il s'agit :

> " *Si Dieu le veut, si c'est sa volonté, "Indépendance" nous apportera un certain bonheur... enfin, je ne sais pas moi*" ([89]).

L'incertitude face à la réalisation effective des attentes est confirmée par un juge d'instruction blanc qui, en même temps, semble donner la réponse à la question posée au titre quand il affirme ceci :

> " *L'indépendance ne sera qu'un mythe, vous m'entendez, un mythe ! Que vous le vouliez ou non, nous resterons ici*" ([90]).

---

(88) Nous pensons en particulier aux déclarations faites entre 1920 et 1923 où les dadaïstes déclarent : " *Plus de peintres, plus de littérateurs (...)plus de républicains, plus de royalistes (...), plus de bourgeois (...), plus d'armées (...), plus rien, plus rien, rien, rien, rien, rien*".

(89) FANTOURE (A.), ***Le Cercle des Tropiques***, P. 113.

(90) Idem, p. 86.

Cette incertitude atteint le stade de l'ignorance lorsque certains assimilent l'indépendance à une personne :

" *Nous ne savons pas qui est Indépendance*"(91).

A son tour, cette ignorance risque de perdurer dès lors que les nouveaux dirigeants ont décidé d'en faire la règle d'or et cela à tous les niveaux de l'administration. Ils mettent sur pied *"un système de noyautage pour que les yeux des gens ne se désillent pas sur ce qui se passe"* (92).

C'est donc en raison du caractère miraculeux attribué à l'indépendance que Bohi Di__donc la plupart des Africains__refuse de se rendre à l'évidence. Comme lui, ils oublient par là que :

> " *la mariée était trop belle, trop pulpeuse, trop voluptueuse pour calmer les sens et donner un bonheur serein au peuple "*(93).

Ils restent dans l'attente de ce miracle et des signes qui l'accompagnent pour solenniser cet événement historique et marquer le changement. La manifestation de cette " *nouvelle divinité*" comme l'appellent les habitants des Marigots du Sud aurait été rehaussée par les changements des signes naturels comme le soleil qui changerait de couleur ou qui se lèverait à l'Ouest... !

Par ailleurs, malgré certaines nuances, l'indépendance apparaît également dans les autres romans comme le summum de l'espoir. Ainsi, elle s'annonce comme "l'aurore" qui se substitue à plusieurs siècles de ténèbres représentés par le pouvoir tyrannique des Saïfs. En cela, Raymond Spartacus Kassoumi est la figure emblématique de l'espoir pour tout le royaume du Nakem en tant qu'autorité issue des élections "*libres*" à la veille de l'indépendance. Même si Saïf entend perpétuer sa politique à travers son ancien esclave, Kassoumi est décidé à le combattre. Ses sentiments sont tels qu'il songe *"avec mélancolie à la légende des Saïfs, où l'avenir (...) semble se chercher dans la nuit des temps (...)"* (94).

---

(91) FANTOURE (A.). ***Le Cercle des Tropiques***, p. 112.

(92) CISS (J.G.), ***op. cit.***, pp 185- 186.

(93) FANTOURE (A,), ***Le Cercle des Tropiques***, p. 114.

(94) OUOLOGUEM (Y.), ***op.cit.***, p. 191.

En d'autres termes, le passé du Nakem n'a rien à apporter à son avenir. Cela explique aussi le fait que Kassoumi devient le numéro un dans le Nakem indépendant alors qu'il était fils d'esclave. D'où le combat révolutionnaire qu'il veut engager. L'aurore s'annonce donc luisante ce qui pousse les compagnons de Bohi Di à vouloir préparer leur avenir en mettant sur pied un projet pastoral :

> " *Si nous nous associons ? (...). Nous rassemblerons nos avoirs, achèterons quelques vaches, un taureau reproducteur, des moutons... hein, avec l'indépendance peut-être que nous nous en sortirons" (95).*

La souveraineté nationale devient donc une belle occasion où chacun peut se faire une place au soleil. Malheureusement, par un excès de zèle ou de confiance, les anciens colonisés confondent la liberté et le laisser-aller. Cela se traduit comme une opposition pour les nouveaux dirigeants qui veulent asseoir les nouvelles institutions sur l'ordre. Il y a dès lors un grand risque de briser les idéaux d'unité et de solidarité nés à l'époque des mouvements de mobilisation, renforcés par l'indépendance. Grâce à cette solidarité,

> " *Dans les rues, il ne semblait y avoir ni pauvres, ni riches, ni travailleurs, ni chômeurs, ni affamés (...). Ceux qui n'avaient rien de décent à se mettre avaient trouvé ce jour-là de bonnes âmes pour leur prêter des vêtements. Un miracle de la prospérité avait jailli de l'inconnu"(96).*

N'est-ce pas là un miracle qui se réalise : des gens qui ne s'adressaient plus la parole à cause des divergences de toutes sortes sont comme attirés les uns vers les autres par une force invisible. Le destin les réunit cette fois dans des circonstances heureuses. Tout cela est à mettre à l'actif de l'indépendance avec laquelle tout est désormais possible ou en tout cas envisageable.

---

(95) FANTOURE (A.), ***Le Cercle des Tropiques***, p.56.

(96) Idem, p. 125.

Le discours de Mor-Kinda ne s'éloigne pas de cet idéal quand il s'adresse aux habitants d'Ekoumdoum, région de l'arrière-pays qui est encore aux prises avec le colonisateur :

> " *(...) nous inaugurerons cette ère nouvelle, cette aube de notre liberté retrouvée en procédant à une distribution juste et équitable des femmes (...) C'est cet évangile que le Commandant Abéna m'a chargé de vous annoncer*" (97).

C'est un évangile d'autant plus nécessaire que le vieux Zoabekwé épouse par force qui il veut ce qui fait qu'il y a beaucoup de femmes à la cour vivant dans des conditions précaires. Cela crée aussi le mécontentement des villageois mais sans rien y changer. C'est pour cette raison qu'une nouvelle loi tenant compte de la liberté de choix du conjoint est instituée: *"Un homme, une femme"*(98).

Cette nouvelle loi est acclamée par la foule qui se résignait devant les décisions de leur chef. Les femmes ou jeunes filles qui se refusaient à ce mariage comme Ngwane Eligui la Jeune étaient condamnées à la prison où elles et leurs complices__parents ou amants__subissaient les tortures les plus atroces. Désormais, l'homme et la femme auront les mêmes droits dans le choix du conjoint.

Comme Abéna est le libérateur attendu à Ekoumdoum, Lagou et ses amis qui poursuivent leurs études en Europe sont "*nos sauveurs de demain. C'est grâce à eux que nous connaîtrons un avenir meilleur...*" (99).
Il est évident que cet avenir meilleur est placé sous le signe de l'indépendance. C'est cette conjoncture__la souveraineté et sa gestion par les fils du pays__qui accroît l'espérance des indigènes. Toutes les chances sont désormais du côté africain et la victoire s'avère d'emblée irréfragable.

---

(97) BETI (M.), ***La ruine presque cocasse d'un polichinelle***, p. 293.

(98) Idem, p. 294.

(99) OUSSOU-ESSUI (D.), ***op.cit,***. p.79.

Encore une fois, à ce niveau la réalité effleure le mythe avec le risque de se confondre avec lui. C'est pourquoi certains esprits clairvoyants discernent les nuances et restent conscients de la réalité. Ils en appellent ainsi à la conscience de tous :

> *" Détrompe-toi si tu penses que les choses se passeront aussi facilement que tu le crois"*([100]).

Cependant, il convient de souligner ici qu'il ne s'agit pas d'une note de pessimisme ou de désespoir face au constat. C'est plutôt par souci de vouloir revêtir l'indépendance de sa véritable forme. Autrement dit, l'indépendance est proclamée et acquise dans un contexte qui n'est pas dénué d'embûches. Aussi, ne peut-elle pas résoudre immédiatement tous les problèmes à la fois. De plus, elle ne signifie par leur disparition. Les difficultés subsistent, seulement, un nouveau cadre s'offre pour leur résolution. Le titre ***Une aube si fragile*** traduit mieux cette situation en redonnant à ce moment particulier sa dimension réelle.

C'est pourquoi l'indépendance doit être prise pour ce qu'elle est : un événement historique avec tout ce que cela suppose comme assises réelles. Certes, elle constitue un pas important dans la marche de l'Afrique vers l'avenir mais elle n'est pas une fin en soi.

C'est plutôt le moment décisif pour les Africains de se mettre à l'oeuvre afin de rendre l'indépendance fructueuse. Sinon, elle n'aura été qu'un simple mirage et l'avenir sera compromis car " *l'avenir n'est point chose dont on hérite. On le mérite pour l'avoir forgé*" ([101]).

En d'autres termes, aucun miracle ne se produira si les Africains restent les bras croisés. L'indépendance sera ce qu'ils en feront et l'avenir en découlera.

Ils ont donc intérêt à être réalistes pour voir et analyser les problèmes en face au lieu de s'accrocher à une vision idéalisante, voire divinisante de l'indépendance dont ils attendent tout sans rien donner. Comme tout idéal exige des sacrifices, des efforts doivent être consentis pour l'indépendance véritable dans tous les domaines ce qui suppose du temps et de la patience en plus des moyens.

---

(100) OUSSOU-ESSUI (D.), ***op.cit.***, 194.

(101) DIAKHATE (L.), ***op.cit.***, p.230.

Malheureusement, selon Lagou, cela fait défaut aux Noirs parce que" *nous voulons aller trop loin sans prendre le temps de passer par toutes les étapes*" (102). Avoir tout et tout de suite, tel est, apparemment, le mot d'ordre.

Le résultat en est qu'il y a beaucoup de risques de ne rien avoir étant donné que " *la mariée*" est trop sollicitée pour répondre à toutes les attentes. D'où l'impression de l'échec des indépendances africaines même dans les premières années. L'attente risque d'être sinon vaine, du moins désagréablement surprenante si nous savons que tous les leaders ne visent pas les mêmes objectifs que la grande majorité de la population. Celle-ci est utilisée par ceux-là pour parvenir au pouvoir avec des intentions inavouables.

Pendant les mouvements de mobilisation, c'est cette vision idéaliste qui était adoptée et présentée au peuple. Inutile de rappeler ici l'effet produit par ces promesses doucereuses qui cachaient une grande envie d'accéder au pouvoir pour remplacer en tout et pour tout le colon blanc.

C'est surtout après l'accession à l'indépendance que les divergences des centres d'intérêts de la veille éclatent. La population constate que les mutations espérées ne se matérialisent pas et que leurs nouveaux dirigeants s'éloignent de plus en plus d'elle. Une certaine angoisse commence à gagner les esprits devant une telle indifférence.

Cependant, même si leur part est importante dans la mythification des indépendances, il serait inexact d'attribuer toutes les défaillances dans l'Afrique souveraine aux seuls dirigeants qui n'ont pas été, il est vrai, honnêtes pendant les luttes de libération. Ainsi, nous rejoignons le point de vue de P.Claver SINZINKAYO :

> " *Le lendemain des indépendances réserva bien des surprises et des déceptions qui n'ont pas seulement pour origine les promesses non réalisées mais aussi et principalement la mauvaise interprétation de l'indépendance*" (103).

---

(102) OUSSOU-ESSUI (D.), ***op.cit.***, p. 156.

(103) SINZINKAYO ***(P.Claver), Quelques aspects de la littérature de désenchantement à travers le roman négro-africaine d'expression française***, Mémoire, Bujumbura, FLSH, 1979, p. 8.

Il aurait fallu pour les uns et les autres plus d'honnêteté dans les ambitions et une vision correcte et réaliste de l'indépendance.

Mais, le caractère mythique de l'indépendance trouve son prolongement dans les statuts particuliers attribués aux nouveaux dirigeants.

III.2.3. Le culte de la personnalité du chef de l'Etat

A l'instar du Gouverneur ou du Commandant de cercle dans le roman colonial, le Président de la République, dans les romans post-coloniaux est présenté sous les meilleurs aspects et avec tous les honneurs dus. Il est investi de tous les pouvoirs.

En effet, il est à la fois le Président de la République, du parti unique et de sa milice, le Commandant suprême de l'armée, le magistrat suprême, le Président bien aimé, le Rédempteur, le Sauveur ou le Libérateur du peuple, le Père de la nation, le Messie-Koï... Tous les pouvoirs de décision lui reviennent de droit et de fait. Ainsi, en tant que père ou mère de la nation, il assure la protection de tous ses citoyens, ou mieux ses enfants et gare à celui qui s'éloigne de sa main protectrice. Il est égaré et risque de se perdre. Toutes ces prétendues responsabilités font de lui quelqu'un qui est doué de qualités surhumaines. C'est pourquoi " *Baré Koulé est salué comme un dieu par ses compatriotes*" (104).

Un tel personnage peut-il inspirer d'autres sentiments que la confiance et l'espoir chez tous ? Ses hommes de main l'ont compris et ils présentent leur "*maître*"sous son meilleur aspect en lui collant des exploits héroïques.

Sa vie est en quelque sorte romancée, sa biographie devient fictive. S'il agit méchamment, c'est que comme pour tout parent, ses enfants l'y contraignent. La portée des exactions auxquelles il s'adonne est atténuée grâce à cette stratégie.

Dans les romans de la décennie 1970-1980, les parcours politiques des chefs d'Etats sont souvent des plus sombres. Mais, pour les besoins de la cause, ils sont revus et harmonisés pour masquer les abus commis avant d'accéder à leurs nouvelles responsabilités.

---

(104) FANTOURE (A.), ***Le Cercle des Tropiques***, p. 126

Cela a pour conséquence de diviniser le pouvoir et partant son détenteur. Il est le messie, le sauveur et le libérateur tant attendu. Plus encore, il est, comme Albert Bossembélé " le Sauveur que Dieu avait envoyé pour la rédemption de la race"([105]).

Autour du nouveau chef d'Etat, un mythe est construit, comparable au mythe christique presque à tous les points de vue. A cet effet, il est, non seulement celui dont on attendait la venue mais aussi et surtout l'unique rédempteur. C'est pourquoi il entend se maintenir au pouvoir comme s'il était né pour gouverner. Comme nous l'avons souligné plus haut, sa vie antérieure est retapée pour montrer qu'il était depuis longtemps chargé d'une mission extraordinaire, celle de prendre en main le destin de tout un peuple, de l'éclairer de sa "*profonde sagesse*".

L'espoir est d'autant plus fondé que la voie vers l'avenir est dépourvue d'embûches étant donné que celui qui était attendu depuis longtemps arrive enfin avec la ferme volonté de conduire son peuple vers un futur plus radieux.

Devant de tels discours, le peuple ne peut qu'acclamer celui de qui il attend tout de par sa générosité, sa clémence, sa bonté... sans pareil. Les masses populaires ont appris que sans lui, elles sont perdues à jamais. Leur avenir se trouve entre ses mains. C'est pour cela qu'elles accordent une grande confiance à cet homme providentiel qui rassemble toutes les qualités, celles-là qui manquaient justement au colonisateur.

Ainsi, c'est à un véritable culte de la personnalité qu'on assiste. Par-là, nous entendons tout ce qui est mis en oeuvre par les acolytes du nouvel homme fort pour obtenir de la population une véritable vénération à son égard. Des origines toujours extraordinaires sont conférées aux chefs d'Etats. C'est le cas du Président Rhinocéros-Tâcheté. A cet effet, son système est appelé "*Culte Rhinocéros-Tâcheté*" et ceux qui agissent sous son commandement sont les adeptes de ce culte.

---

(105) LOPES (H.), ***op. cit,***. p. 45.

Au-delà de la légende, c'est un système qui a pris forme dans un autre pays indépendant imaginé par l'auteur du ***Cercle des Tropiques*** :

> *" Devenu divinité, le Rhinocéros-Tâcheté ne fait plus partie de la gent animale. Devenu adulte, il n'a plus tardé à être apprivoisé par un nouveau système, celui de Ce-pays"*(106).

Il va sans dire que ces biographies sont montées de toutes pièces pour tirer les nouveaux dirigeants du "*néant*" pour la simple raison__ignorée du peuple__qu'ils sont comme Baré Koulé qui, avec son culte du messie-koïsme, a été *"fabriqué par ses maîtres blancs pour garantir leurs intérêts après l'indépendance"*(107).

Il n'est pas dit qu'il était le promoteur de la "*folie des marchés*" qui consistait à semer la panique en répandant des serpents dans le marché et en incendiant les maisons pour provoquer le départ des Blancs.

Malheureusement, cela était mis sur le compte du principal mouvement rassembleur dirigé par Monchon en vue de l'écarter des futures responsabilités. C'est aussi Baré Koulé qui dirigeait en clandestinité le Parti Social de l'Espoir et y faisait adhérer des gens par force. Celui qui refusait était oublié le jour de son accession au pouvoir où on ne parlait que de sa sagesse, de son intelligence, de sa lutte contre les colonisateurs pour l'indépendance des Marigots du Sud. Comme par miracle, il était devenu le sauveur, *"le porteur auréolé du flambeau de la liberté"* (108). La foule avait oublié la mesquinerie de ses méthodes d'ascension politique. En fait, c'est que " *son mythe avait (déjà) pris forme*" (109).

Il en est de même de l'analphabète Baba Toura qui accède à la présidence de l'Assemblée coloniale consultative avant d'être le Président de la jeune République indépendante. Incapable de rédiger lui-même le discours qu'il allait prononcer le jour de la proclamation de l'indépendance, il est aussi réputé pour son alcoolisme. Il répond aussi au portrait suivant :

---

(106) FANTOURE (A.), ***Le Récit du Cirque...,*** p. 76.

(107) FANTOURE (A.), ***Le Cercle des Tropiques***, p. 91.

(108) Idem, p. 126.

(109) Ibidem.

" *Sa totale dépendance vis-à-vis de l'administration coloniale dont il était la créature insignifiante mais merveilleusement docile* " (110).

Une fois au pouvoir, on ne fait plus cas de ces faits. Il devient le héros, celui qui a sauvé le pays alors qu'il était au bord du gouffre. Il a désormais le titre de *"Excellence Grandissime et Très Magnanime Monsieur le Président Très Affectionné"* (111), termes qui le rendent en réalité ridicule au lieu de le valoriser.

La vie antérieure de ces nouveaux maîtres n'est jamais connue du peuple ce qui contribue à augmenter la crédibilité des "*biographies*" qui sont collées à ces hommes au passé toujours obscur. De surcroît, les véritables héros sont écartés ou contraints à l'exil et les animateurs du culte leur prêtent sciemment de mauvaises intentions.

Contre toute attente, si toute la population ne se désengage pas de la politique de l'ancien leader écarté, certains se laissent duper ou se voient obligés d'épouser la politique du vainqueur. Ainsi, tout concourt à accroître, bon gré malgré, le crédit de la population pour le nouvel homme fort et pour toutes les institutions qui lui sont dévouées.

La croyance populaire à ce culte nous paraît justifiée par le fait qu'un homme de la mêlée ne peut pas gérer l'indépendance qui est elle-même mythifiée. En plus, c'est quelqu'un qui s'impose par la force et qui de ce fait même menace de mort tous ceux qui refusent d'être membres de son culte, mot qui, à lui seul, a une dimension mythique. Elle est encore plus justifiée dans la mesure où " *des légendes sur l'indépendance prenaient corps* " *déjà* (112).

Si nous en croyons l'un des narrateurs du ***Récit du Cirque...***, dans Ce-pays, le culte ne se heurte pas à des difficultés pour prendre forme et obtenir l'adhésion populaire car :

---

(110) BETI (M.), ***Remember Ruben***, p. 205.

(111) BETI (M.), ***Perpétue***, p. 142.

(112) FANTOURE (A.), ***Le Récit du Cirque...***, p. 128.

> "*(...) dans Ce-pays, les habitants ont un besoin inné d'être bercés par quelque chose. Ils ont un certain besoin de croire. Il leur faut un symbole maléfique ou bienfaisant, peu importe. (...) Sur un autre plan, le mythe du Rhinocéros-Tâcheté est également le résultat d'une de mes expériences d'approche d'une des milliers de solutions possibles d'aliénation des hommes ...*" (113).

En d'autres termes, nous pouvons considérer ce culte de la personnalité comme un moyen d'aliénation des Africains qui se laissent séduire par des discours mielleux.

Il est donc évident qu'une autre force, plus importante, nourrit ce culte : le néo-colonialisme. Avant de céder le pouvoir, les Blancs ont dû s'assurer que leurs intérêts seront garantis une fois que la direction du pays sera remise entre les mains des nationaux. Pour cela, ils ont " *fabriqué*" et promu des hommes sans foi ni loi, prêts à perpétuer le colonialisme dans l'indépendance. Ils ont mis en oeuvre tous les moyens dont ils disposaient en suffisance étant les seuls maîtres pour la victoire d'un Baré Koulé ou d'un Baba Toura tirés en plusieurs exemplaires. Pour y parvenir, tous les moyens sont bons, dont le mensonge qui constitue le fondement du culte dont il est question.

Ce qui est dit des romans situant leurs actions après l'indépendance est aussi vrai pour ceux les situant à l'époque coloniale ou pré-coloniale. Là aussi, les chefs usent de la force pour s'imposer et se faire obéir. La force et les armes apparaissent comme les moyens privilégiés mais, comme nous le verrons plus loin, cela leur coûtera cher tôt ou tard.

C'est le cas de Fariba, roi du Baol qui, au faîte de la gloire du royaume, décide d'annexer les royaumes voisins dont le Cayor non sans faire des victimes et des prisonniers. Il sera tué par la princesse du Cayor, la petite Thiane pour venger sa famille.

---

(113) FANTOURE (A.), ***Le Récit du Cirque***... p. 72.

Finalement, deux armes semblent profiter aux ambitieux du pouvoir avec des intentions inavouables : la force et le culte du mensonge. Ce sont ces deux objectifs qui sont poursuivis dans ***Le Cercle des Tropiques*** et ***Le Récit du Cirque de la Vallée des Morts*** où les noms des Présidents donnent naissance à de véritables systèmes politiques : le messie-koïsme et le culte Rhinocéros-Tâcheté.

Malheureusement, ces beaux discours prononcés depuis la période du combat de libération ne concordent pas avec les actes. L'espoir ou plutôt l'illusion qu'ils avaient fait naître dans les coeurs s'estompe. La population se rend à l'évidence et constate que la déception et le désespoir gagnent de plus en plus du terrain. Elle réalise qu'elle a travaillé à sa propre perte.

CHAP. IV. EVOCATION DU DESENCHANTEMENT

Beaucoup de critiques s'accordent à reconnaître que les écrivains africains des années 70 dressent le bilan des indépendances. Ce bilan se veut largement négatif presque sur tous les plans : adoption inconditionnelle d'idéologies étrangères à l'Afrique, trahison des élites, affairisme de la classe dirigeante, malhonnêteté des politiciens, etc.

C'est donc une occasion pour les écrivains de s'attaquer aux nouveaux dirigeants qui ont vite versé dans le néo-colonialisme avec tout ce que cela comporte comme conséquences sur la vie nationale. Ces critiques apparaissent dans ***Les Soleils des Indépendances*** où ces soleils n'ont pas lui ou ont lui pour certains, dans ***Le Cercle des Tropiques*** et dans ***Kotawali*** où les nouveaux dirigeants continuent la politique du colon. Elles sont dominées par un ton de désenchantement.

Pourquoi cette expression du désenchantement une décennie à peine après l'accession à la souveraineté ? L'Afrique aurait-elle fait un faux départ ? Se serait-elle heurtée à un accident de parcours ? Ce sont là les unes des questions auxquelles nous allons essayer de répondre dans ce chapitre. Mais d'emblée, il faut souligner qu'il ne s'agira pas de réponses tranchées car les problèmes auxquels sont confrontés les jeunes Etats sont complexes.

IV.1. Une "aube fragile"

Avec le morcellement du continent africain en Etats indépendants "*rivaux*", on assiste à l'effondrement d'un mythe, celui de l'unité africaine et du panafricanisme défendu dans les années 50 par les écrivains de la négritude. Le panafricanisme en tant qu'idéologie était présenté comme le plus susceptible de contribuer à la réussite effective des indépendances africaines.

Par ailleurs, malgré l'euphorie populaire le jour de l'indépendance, certains restent sur leur soif. Tel est le cas de Bohi Di atteint d'une certaine angoisse de voir que rien de ce qu'il attendait ne se réalise :

> " *Nous étions indépendants, joyeux, optimistes, mais moi, je restais sur ma faim. J'étais déçu. J'aurais aimé constater, comme par miracle, un changement brusque de la nature, le soleil qui passerait au noir (...), puis d'une blancheur immaculée, nous enverrait ses rayons cléments (...). Il aurait fallu un miracle comme dans les religions pour célébrer l'indépendance des Marigots du Sud, mais les miracles ne prolifèrent que dans nos fantasmes*" (114).

L'usage du conditionnel dans ce passage montre que les faits ne sont pas comme ils devraient être pour Bohi Di. Les rêves depuis longtemps nourris s'envolent pour certains le jour même de la naissance du "*Lipanda*". C'est probablement pour cela que sa croissance connaîtra beaucoup d'entraves.

Cette aube fragile, c'est l'indépendance qui, dès les premiers jours semble confisquée pour servir une cause autre que celle qu'elle devrait servir. C'est tout le propos de ***Une aube si fragile*** qui en dit long comme titre. Ceux qui sont portés au pouvoir et leurs acolytes mettent l'indépendance au profit d'une colonisation perpétuelle. C'est le constat que fait le narrateur du ***Cercle des Tropiques***, autre titre qui désigne les difficultés auxquelles se heurtent les jeunes Etats indépendants :

> " *Notre future indépendance était déjà si violée que plus personne ne se doutait de sa débauche. Les proxénètes de " Mademoiselle Indépendance" bâtissaient en secret leurs maisons closes, la bourse des trafics illicites allait déjà bon train*" (115).

Autant dire que l'indépendance est confisquée avant même d'être proclamée. Le néo-colonialisme qui se définit comme la colonisation du Noir par ses frères de race est soigneusement préparé par le Blanc en complicité avec ses " *créatures*" noires.

En d'autres termes, l'aube fragile fait suite à une nuit encore très fragile où les forces du Mal l'emportent sur celles du Bien qui ne peuvent plus arrêter la machine d'aliénation des âmes déjà mise en marche et actionnée par la toute-puissance du colonisateur.

---

(114) FANTOURE (A.), ***Le Cercle des Tropiques***, pp 127-128.

(115) Idem, p. 114.

Par ailleurs, tous les espoirs de voir les conditions de vie s'améliorer tombent à l'eau. En effet, l'exploitation, la misère et le chômage restent le lot commun de la population. Celle-ci est ruinée par divers impôts et cotisations : pour l'Etat, pour le Parti unique et pour ses représentants régionaux.

Pourtant, Baré Koulé et ses partisans avaient rassuré le peuple :

> " *Indépendance apportera les richesses aux Marigots du Sud (...), donnera une maison à chaque famille, fertilisera les terres, le sol nous fera don de ses trésors cachés*" (116)

Mais rien de tout cela n'a lieu.

C'est qu'en réalité il s'agissait d'une mystification pure et simple pour cacher leurs véritables mobiles. Profitant du crédit accordé aux mythes dans les croyances africaines, ils ont joué sur la sensibilité au détriment de la raison.

A présent, les Africains doivent se rendre à l'évidence et remettre les pieds sur terre. En effet,

> " *La politique n'a ni yeux, ni oreilles, ni coeur ; en politique le vrai et le mensonge portent le même pagne, le juste et l'injuste s'achètent ou se vendent au même prix*" (117).

C'est aussi le constat d'Ahmed Nara :

> " *Allez distinguer l'envers de l'endroit... surtout en politique...*" (118).

Quelle désillusion !

La désillusion est aussi grande avec le départ du Blanc surtout chez les jeunes villageois qui affluent en ville libérée, symbole de nouveaux espoirs. Malheureusement, les déceptions se succèdent car la vie y est très dure. La ville ne changera pas d'étiquette parce que la colonisation reste même si elle prend un autre visage.

---

(116) FANTOURE (A.), ***Le Cercle des Tropiques***, p. 112.

(117) KOUROUMA (A.), ***op. cit.***, p. 164.

(118) MUDIMBE (V.Y.), ***L'Ecart***, p. 146.

Par ailleurs, l'opposition coloniale ville blanche-ville indigène change en une autre qui n'est différente que par l'appellation : quartiers résidentiels pour les riches__quartiers populaires pour les pauvres livrés au chômage... La ville reste le lieu des illusions qui s'estompent à peine embrassées comme Bohi Di le signifie à son compatriote qui rêve de s'épanouir pleinement dans la capitale :

> " *Jeune homme ne te fais pas d'illusions. Porte Océane est une jungle où l'on crève de travail, de chômage, de faim, de saleté, d'humiliation et du Parti*" (119).

Toutes les forces d'oppression se trouvent réunies en ville pour contrecarrer toute tentative de sortie de ce cercle vicieux où les uns risquent de mourir pour avoir trop mangé tandis que d'autres crèvent pour avoir longtemps jeûné.

La ville est également liée à l'aliénation des âmes qui perdent la notion de valeurs comme la mendicité qui, traditionnellement, n'était pas un fléau mais une obligation ou un devoir pour ceux qui donnaient. Un des mendiants regroupés autour de Nguirane Sarr explique ce changement :

> " *La Ville transforme les gens ... Elle les attire et les détruit...*" (120).

En d'autres termes, la ville attire et déshumanise les coeurs.

En outre, que la dichotomie soit radicale comme dans ***Kotawali***__Gozala haut >< Gozala bas__ou camouflée, la ville a toujours une connotation négative et ce en dépit de son importance en tant que généralement siège du pouvoir politique, économique...

---

(119) FANTOURE (A.), ***Le Cercle des Tropiques***, p. 137.

(120) FALL (A.S.), ***La Grève des Battù***, p. 83.

Par ailleurs, les choses ne reviennent pas à l'ordre établi par les anciens comme on l'avait promis pendant les luttes nationalistes. Ainsi, Fama, héros des ***Soleils des Indépendances*** qui espérait retrouver ses fonctions de prince ou du moins gagner quelque chose en contrepartie, est littéralement resté les mains vides. Il en est de même des anciens chefs qui ne sont pas réintégrés dans leurs fonctions. Les seules gratifications qui sont échues à Fama, c'est *"la carte nationale d'identité et celle du parti unique"* (121). L'Afrique ne retrouve donc pas son authenticité. D'où le titre ***Les angoisses d'un monde***. Ce monde, c'est précisément l'Afrique indépendante qui est aux prises avec divers problèmes inhérents aux changements en cours.

En somme autant de signes qui montrent qu'après une attente plus ou moins prolongée de la réalisation des promesses chantées avant l'indépendance, la majorité de la population est amenée à faire ce constat amer : l'indépendance n'est ni une " *déesse de la prospérité*", ni une "nouvelle divinité". L'indépendance ne signifie rien de ce que la population attendait. La présence de l'autorité, pour le peuple, porte déjà préjudice à la liberté retrouvée. Il oublie momentanément l'importance du chef dans toute communauté : conscient de ses responsabilités, ce dernier doit faire preuve de rigueur. Ainsi, les nouveaux dirigeants doivent affermir le pouvoir en essayant de contenir l'enthousiasme des luttes nationalistes.

Affermir le pouvoir et réaliser les promesses faites au peuple tels sont les aspects du problème qui se pose aux nouveaux dirigeants et qui risque de compromettre leur gestion du pouvoir. En effet, comment donner une maison à chaque famille, donner du travail à tout le monde, fertiliser toutes les terres, procurer de la nourriture à tous... et ce dans l'immédiat ?

C'est que les légendes qui avaient pris forme autour des indépendances et de leurs gérants commencent à se défaire tout en dévoilant leurs effets néfastes. Les réalités sont trop amères pour que les citoyens continuent à se laisser bercer par ces mythes. Nous retiendrons, à titre de rappel, les titres tels que ***Le Devoir de violence*** et ***Le Récit du Cirque***... où les hautes autorités exploitent les mythes et les légendes pour voiler la réalité.

---

(121) KOUROUMA, ***op. cit.***, p. 23.

IV. 1.1. Les Noirs au pouvoir

Après le "*départ*" des colons, les jeunes Etats indépendants sont laissés aux soins des nationaux. Ceux-là ont déjà choisi ceux qui doivent gérer les nouvelles institutions. Jusque-là, les procédures sont des plus normales et rassurantes dès lors que les nouveaux dirigeants veulent joindre l'acte à la parole. La mise en garde du Président à l'endroit de ses collaborateurs laisse penser que les choses vont effectivement changer avec le nouveau pouvoir :

> " *Il est difficile d'exiger de nos populations qu'elles se soumettent à la loi si ceux-là mêmes qui la font sont les premiers à la fouler aux pieds*" (122).

Mais, ces nouveaux dirigeants n'ont pas été choisis au hasard. Ce sont le plus souvent des hommes au passé obscur promus à leurs fonctions actuelles parce qu'ils vont garantir les intérêts de l'ancien maître pendant son absence officielle en Afrique.

En d'autres termes, "*de la dictature des colons, l'Afrique passa sans transition à la dictature des colonels*" (123). La même distance que celle qui séparait le pouvoir colonial et les indigènes s'observe désormais entre les nouveaux maîtres et le peuple indépendant dont les conditions de vie ne font pas partie de leurs préoccupations majeures. C'est autour de ce constat amer que se construit ***Entre les eaux*** :

> " *L'Etat...l'Etat c'est quoi ça ? Une idée vague... Les messieurs bien nourris de Charlesville...(...) L'Etat se fout des pauvres, on peut crever...Ils s'en foutent...*"(124).

---

(122) MUDIMBE (V.Y.), ***Le Bel Immonde***, p. 80.

(123) MIDIOHOUAN (G.O.), ***op.cit.***, p. 148.

(124) MUDIMBE (V.Y.), ***Entre les Eaux***, p. 144.

L'ambition du pouvoir fait d'eux des passionnés des gloires. En effet,

> " *les hommes politiques de l'ancienne génération qui sont en ce moment au pouvoir considèrent celui-ci comme une maison de repos. Faits pour conquérir le pouvoir au terme d'une marche plus ou moins longue, ils ne sont pas préparés à le conserver par leurs seuls mérites*" (125).

Cette "*impuissance*" politique se double de celle économique comme nous l'avons vu dans ***Xala*** .

Parvenir au pouvoir, tel est leur objectif. Malheureusement, ils abusent de leur autorité pour opprimer le peuple qui doit pourtant chanter leur bonté, leur sagesse, leur intelligence...Ils veulent démontrer qu'ils savent commander dussent-ils sacrifier tout un peuple quand celui-ci refuse de s'incliner devant leur volonté. Ils ont constamment recours à la violence parce qu'ils ne tolèrent aucune opposition, ni aucun avis différent :

> " *Et s'il se trouve ici quelqu'un pour contester l'esprit de justice du Président, qu'il lève le doigt. Moi je ferai descendre ce doigt avec une claque*"(126).

Ils savent que leurs pratiques se heurtent à la réprobation populaire mais ils font tout pour étouffer la manifestation de la révolte et pour s'imposer. Le langage que tient Rhinocéros-Tâcheté, lorsqu'il parle de ses intentions, contourne les grandes lignes de sa politique :

> " *J'utiliserai toutes les armes possibles et impossibles (...) S'il le faut, je tuerai l'espérance en eux pour mieux les manipuler... S'il le faut et au prix du maintien et de la sauvegarde de mon piédestal, j'arroserai Ce-pays avec le sang de ses enfants...*"(127).

---

(125) SIGNATE (I.), ***op. cit.***, p. 145.

(126) KOUROUMA (A.), ***op.cit.***, p. 175.

(127) FANTOURE (A.), ***Le Récit du Cirque...***, p. 16.

Avec un tel plan, il est difficile de parler de fruits délicieux de l'indépendance. Malheureusement, ce que Rhinocéros-Tâcheté promet de faire aux habitants de *"Ce-pays"*, c'est aussi le projet en cours de réalisation de son homologue des Marigots du Sud. En effet, Baré Koulé affirme dans son "*chant messie-koïque*" ([128]).

> *" Peuple, mon peuple aimé des Marigots du Sud (...)*
> *Je te donnerai la dépendance dans*
> *l'indépendance (...)*
> *L'angoisse et la misère, les camps et la faim*
> *seront tes certitudes (...)*
> *J'érigerai des monuments sur tes cimetières*
> *Je dresserai mes statues sur tes tombes (...)*([129]).

Encore une fois, si elles ne disparaissent pas totalement, les raisons d'espérer se réduisent considérablement. C'est sur ce *"chant messie-koïque"* qui promet au peuple pire que ce qu'il endurait sous l' *" ère toubab"*([130]) que se termine la première partie du ***Cercle des Tropiques***.

Malheureusement, les populations ne sont pas encore prêtes pour réagir elles aussi par la force à l'encontre de l'homme fort et des formations diverses qui pivotent autour de lui entre autres le parti unique et sa milice qui renforcent sa toute-puissance. Convaincu de son invincibilité, le Président de la République est Président à vie. En plus, il défend des intérêts "*éternels*" incarnés par la "*colonisation noire*".

Par conséquent, la déception populaire est tellement grande que la nostalgie de la colonisation par le Blanc se fait sentir. En effet, sous la domination coloniale blanche, le Noir avait quelques droits et il était quitte avec son maître dès lors qu'il avait terminé sa corvée :

> *" C'est pourquoi, à tremper dans la sauce salée à son goût, Fama aurait choisi la colonisation malgré que les français l'aient spolié (...)"* ([131]) car il était libre de faire le négoce. Mais, l'indépendance et le parti unique l'ont cassé.

---

(128) Messie-Koi : nom de règne donné au Président Baré Koulé.

(129) FANTOURE (A.), ***Le Cercle des Tropiques***, p. 121.

(130) Période de la colonisation par le Blanc

(131) KOUROUMA (A.), ***op.cit.***, p. 23

Un paysan du ***Cercle des Tropiques*** ne tient pas un langage différent lorsqu'il déclare :

> *" Si c'est ça l'indépendance, mieux valait supporter les toubabs, car maintenant nous supportons et les toubabs et les chefs indigènes" (132).*

Le pouvoir des Noirs est donc entaché de tares qui le rendent plus cruel que celui du Blanc. Le titre ***Perpétue*** et surtout le sous-titre ***Et l'habitude du malheur*** confirme ce point de vue : les habitants se meuvent dans un univers de malheurs même si le pays est indépendant.

Les Noirs au pouvoir sont également caractérisés par l'incompétence qu'ils cherchent à cacher derrière ce que nous avons appelé le culte de la personnalité pour poursuivre leurs intérêts mesquins. L'incompétence devient flagrante lorsque les nouvelles autorités ont à faire face aux différentes crises internes. En effet, au moment où "*les nouveaux gouvernements entendent montrer qu'ils existent et qu'ils tiennent à être obéis" (133)*, les problèmes de la veille des indépendances qui avaient été oubliés ou tus grâce au patriotisme et au nationalisme resurgissent en force. Les dissensions internes se ravivent et l'unité nationale est compromise.

Le tribalisme, le régionalisme, le népotisme... reviennent à l'honneur comme critères de recrutement ou de nomination à un poste quelconque. Ce genre de solidarité__si elle était bien appliquée__pourrait contribuer à la sauvegarde des valeurs culturelles spécifiques ou constituer une grande force pour des projets de développement.

Malheureusement, ces alliances sont mal exploitées. En effet, les colons ont semé ces germes de division au sein de la population avant de partir. Ces germes continuent à faire des ravages ce qui fait que les nouveaux dirigeants ont du mal à résoudre ces problèmes et à faire valoir l'unité nationale.

---

(132) FANTOURE (A.), ***Le Cercle des Tropiques,*** p. 137.

(133) WALLERSTEIN (I.), ***op.cit.,*** pp. 111-112.

Pire encore, cette solidarité négative s'observe dans les rangs de la jeune administration. C'est tout le propos de ***La Nouvelle romance*** du Congolais Henri LOPES à travers Bienvenu N'Kama qui monte de promotion non pas parce qu'il est compétent mais parce qu'il est de la même région que tel Ministre, de la même tribu que tel Directeur Général ou telle autre haute personnalité de l'Etat qui mettent en pratique ce qu'ils condamnent officiellement :

> " *Ecoute. On a beau dire que nous combattons le tribalisme, c'est une réalité. Il faut en tenir compte. Si tu veux devenir un homme fort, toi aussi, il faut placer les gens de ta tribu...*" (134).

C'est-à-dire qu'il ne s'agit pas d'une pratique qui se réduit à quelques individus mais qui est adoptée par tous. Il faut aider les "*siens*" parce qu'on peut avoir besoin d'eux en cas de retournement de la situation car " *une divinité vénérée aujourd'hui peut se réveiller déchue de ses pouvoirs surnaturels demain*" (135). Les effets ne se font pas trop attendre sur le plan national :

> "*Deux ans après l'indépendance, l'effondrement des institutions et des valeurs morales __ ossature de toute nation__est général (...). Un mot a fait fortune, c'est le cas de le dire: il faut profiter quand il est temps*" (136).

C'est à cause de cette "*Solidarité*" familiale, tribale, régionale ou autre que la prise de conscience du peuple sera lente. En effet, comment s'attaquer à quelqu'un de haut placé quand le narrateur fait un tel constat :

> " *même un cuisinier, par un membre de sa famille, son clan ou sa tribu trouvait toujours moyen d'obtenir une intervention du Président de la République*"(137).

---

(134) LOPES (H.), ***op.cit.***, p. 57.

(135) FANTOURE (A.), ***Le Cercle des Tropiques***, p. 127.

(136) BEMBA (S.), ***op.cit.***, p. 173.

(137) LOPES (S.), ***op.cit.***, p. 33.

Le pouvoir devient donc le patrimoine des gens qui ont toujours des intérêts communs à défendre. Le principe est toujours le même : rendre service à l'autre parce qu'on peut avoir besoin de ses bons offices. La compétence est donc loin de constituer le principal critère dans les recrutements pour n'importe quel poste.

Ainsi, N'Kama est envoyé en poste à l'étranger comme pour le gratifier pour son absentéisme qui avait entraîné son renvoi de la Banque. Il en est de même de l'Ambassadeur avec qui il travaille puisque lui aussi a été nommé à ce poste pour faire oublier une histoire de détournement d'élèves mineurs.

C'est également au nom de ce lien entre les *"mêmes"* gens que Ya, dans ***Le Bel Immonde*** profite de sa position auprès du Ministre__elle est sa maîtresse__ pour obtenir des informations qu'elle livrera ensuite aux gens de sa région qui sont en rébellion contre le pouvoir central.

Toujours pour faire taire toute opposition, les nouveaux dirigeants montent autour d'eux une armée pléthorique à qui le Gouvernement réserve la plus grande part du budget national.

Face à un pouvoir fort appuyé par une armée si forte, les deux travaillant de connivence et au désavantage du peuple , celui-ci ne peut lui opposer aucune résistance.

En somme, les Noirs accèdent au pouvoir dans des conditions particulièrement difficiles où les problèmes de la veille prennent une forme de revendications aiguës. C'est ce qu'affirme Roger CHEMAIN en montrant ce que l'auteur du ***Devoir de violence*** met en évidence :

> *" les conflits de classe dans l'Afrique ancienne en un moment__huit ans après l'accession des pays africains francophones" à la souveraineté__où ces conflits, un moment masqués par l'euphorie de l'indépendance reviennent au premier plan de la scène politique contemporaine"* ([138]). Ils tentent

de conjurer les démons de la division mais y versent eux-mêmes et procèdent mal. Il suffit de passer en revue certains titres comme ***La Nouvelle romance, Le Cercle des Tropiques, Rêves portatifs*** où, après un semblant d'unité, les dissensions internes reviennent à l'honneur entretenues par ceux-là même qui sont au pouvoir.

---

(138) CHEMAIN (R.), ***op.cit.***, p. 70.

Une autre force non moins importante, c'est le néo-colonialisme en tant qu'idéologie du pouvoir en place et qui contribue dans la détérioration des conditions de vie de la population.

Pour Wali, l'indépendance n'est qu'une colonisation réajustée car *"l'Afrique se libère non pas pour moins d'injustice, mais pour qu'une poignée de parvenus participent à l'exploitation de leur peuple"* (139). Ces parvenus sont des gens dévoués à la colonisation et opposés au principe même de l'indépendance.

IV.1.2. Le néo-colonialisme

Etymologiquement, néo-colonialisme veut dire "*nouveau colonialisme*". Ici, c'est le colonialisme dans l'Afrique indépendante. Autant dire que la décolonisation de l'Afrique, dans les limites de la décennie 70-80, n'est pas encore totale. Les titres ***Perpétue, Remember Ruben*** et ***La ruine presque cocasse d'un polichinelle*** reviennent sur Baba Toura en tant que représentant de ce nouvel ordre.

Lorsque le Ministre " *toubab*" parle, dans son discours à l'occasion de l'indépendance des Marigots du Sud, d'un *"avenir teinté d'amitié entre le pays qui fut la Métropole et le nouvel Etat du Cercle des Tropiques"*(140), il y a autre chose derrière ces mots. Pour qui connaît déjà le parcours de Baré Koulé, il ne s'agit pas d'une coopération désintéressée entre les deux pays.

Dès lors, la conférence de Julien dans ***Les malheurs d'Amangoua*** sur *"les moyens de parvenir à l'indépendance économique, culturelle et sociale des peuples soumis au pouvoir des pays étrangers"* (141) trouve sa justification.

Une fois au pouvoir, les Noirs montrent qu'ils ont compris la leçon du maître qui les a littéralement portés au pouvoir pour sauvegarder ses intérêts. Puisque ce sont des *"Présidents à vie"*, il n'y a pas d'échéance limite à la garantie de ces intérêts.

---

(139) LOPES (H.), ***op.cit.***, p. 185.

(140) FANTOURE (A.), ***Le Cercle des Tropiques***, *p. 127.*

(141) KANIE (A.) ***op.cit.***, p. 219.

Ainsi, les pouvoirs en place dès les indépendances ne diffèrent pas de l'administration coloniale parce que l'objectif visé par les nouveaux dirigeants semble être le même que pendant la période précédente. C'est du moins le constat de Bohi Di qui a connu le Messie-Koï au mont Koulouma dans sa lutte pour le pouvoir :

> " *Il n'était plus possible de distinguer un toubab colon d'un indigène colon, les deux s'acharnaient à renforcer ou à se créer une position inattaquable*" (142).

Officiellement absent de la scène politique, l'ancien colon reste présent dans les coulisses. C'est pourquoi l'Afrique devient le théâtre d'affrontement d'idéologies étrangères qui s'avèrent malheureusement inefficaces puisqu'elles ne cadrent pas avec les réalités spécifiques à chaque pays.

Par ailleurs, l'économie des jeunes nations est encore trop fragile pour faire face aux problèmes d'ordre financier qui se posent ou mieux qui continuent à se poser. En plus, les diverses potentialités locales sont exploitées au profit des anciens maîtres sans beaucoup rapporter aux nationaux si ce n'est qu'aux seuls élus du pouvoir. Au lieu des écoles et des hôpitaux, ceux-ci se construisent de somptueuses villas un peu partout dans le monde.

A cet effet, le jeune syndicaliste Paki s'en prend au Gouvernement en dressant en même temps le bilan de six ans d'indépendance du Kazalunda :

> " *Nous savons que l'indépendance que nous avons eue n'est pas celle que nous aurions dû avoir (...) Où sont les monts et merveilles promis à ces populations pendant la campagne électorale ? A quoi servent nos richesses minières et agricoles ? En vérité (...) nous nous appauvrissons de jour en jour alors que nos anciens maîtres (...) continuent à faire des affaires d'or avec ce que produit le Kazalunda*" (143).

(142 FANTOURE (A.), ***Le Cercle des Tropiques***, p. 114.

(143) MENGA (G.), ***op.cit.***, pp. 187-188.

Ce marasme économique est dû au fait que les structures économiques en place sont des structures de dépendance. Cette situation aggrave l'impuissance de l'économie nationale à décoller__autre signification du "*Xala*". La stagnation ou la dégradation de l'appareil économique se manifeste malgré la mise sur pied du *"Groupement d'Hommes d'affaires"* qui veut prendre en main l'économie du pays dans ***Xala.***

Malheureusement, cet état des choses doit encore durer si les nouveaux maîtres continuent à servir le "*nouveau dieu*" du néo-colonialisme ce qui est possible chez Sembène OUSMANE quand El Hadji s'en prend à ce groupement :

> " *Les banques appartiennent à qui ? Les assurances ? Les entreprises ? Le commerce en gros ? (...)*
> *De tout cela et autres choses, nous ne contrôlons rien (...) Le colon est devenu plus fort, plus puissant, caché en nous, en nous ici présents (...) Et nous ? (...) Des affairistes sans fonds" (144).*

Pour masquer toutes ces exactions, la violence est encore une fois l'arme efficace ce qui justifie le point de vue de Bélindao:

> " *l'Afrique des indépendances ressemble à peu de choses près à l'Afrique de la Traite, la différence entre les deux résidant simplement dans le fait qu'au lieu de vendre à des traitants ou sous-traitants étrangers, on vend (pour rien) à la tombe ou à la fosse commune quand ce n'est pas aux bêtes féroces"(145).* La misère et la mort, telles sont les certitudes de la population.

En d'autres termes, le peuple subit un pouvoir qui n'est pas adapté au moment historique particulier qu'est l'indépendance. Ainsi, le socialisme chez KOUROUMA est mis au même pied d'égalité que les autres institutions destinées à ruiner les plus défavorisés du régime. Chez ce même auteur, la trilogie indépendance __ socialisme__parti unique évoque beaucoup de maux dans la conscience collective des Malinké.

---

(144) OUSMANE (S.), ***op.cit.***, p. 139.

(145) MENGA (G.), ***op.cit.***, p. 205.

La présence permanente de l'ancien colonisateur sous quelque forme que ce soit porte préjudice à la souveraineté nationale. En effet, avec la coopération, beaucoup de coopérants sont envoyés en Afrique. Leurs salaires sont tellement élevés que l'aide retourne presque totalement aux donateurs. En plus, ces experts se comportent plus en maîtres qu'en collaborateurs. Le plus souvent, ils n'ont aucune idée des réalités locales et par conséquent des besoins fondamentaux en matière de développement.

Et comme les hautes autorités les laissent faire, ils gèrent l'aide comme ils veulent, choisissent à leur guise leurs domaines d'intervention, souvent l'exploitation des matières premières, des cultures industrielles...

Si l'ancien colon constate que ses intérêts sont menacés par quelques esprits pourvus d'assez de discernement pour ne pas se laisser tromper sur les véritables mobiles, il leur livre la guerre par le biais d'autres pays ou même des institutions de ce pays. Ceux-là sont considérées comme les *"ennemis du pays"* et par conséquent ceux du néo-colonialsme.

Par ailleurs, le nouveau pouvoir sème la terreur non chez les étrangers mais pour les nationaux comme l'affirme le fils de Démétropoulos :

> *" Tout le monde a peur dans ce pays-là, sauf les Français, bien sûr. Eux, ils sont toujours chez eux ici"* (146).

Ce ne serait pas exagérer de dire qu'avec une telle vision l'Afrique n'est pas encore véritablement indépendante. Les Africains doivent continuer la lutte et la renouveler sans cesse parce que l'ancien maître change de stratégie en se cachant derrière des aides qu'il proclame désintéressées ou des interventions prétendues humanitaires.

Il ne s'agit pas ici de rompre toute coopération avec les différentes puissances économiques. Seulement, il faut faire preuve de discernement parce que la plupart des aides sont accompagnées d'autres intérêts défendus par le donateur.

Si la clairvoyance est absente chez beaucoup de cadres, il y en a quand même et surtout au sein de la masse opprimée qui veulent oeuvrer pour le bien-être des Africains. Ceux-là ont déjà compris que l'indépendance, nominale, du reste,

---

(146) BETI (M.), ***Perpétue***, p. 18.

> " *loin d'être un instrument indispensable au plein épanouisssement du peuple, se révèlera au contraire chaque jour davantage comme le carcan au moyen duquel les agents du colonialisme et de l'impérialisme, dissimulés derrière Baba Toura, Kapo d'un genre nouveau, continueront à le tenir prisonnier dans son propre pays. Ce peuple continuera à aller nu et à mourir de faim dans un pays regorgeant de ressources*" (147).

Tel est le contenu du tract distribué à Kola-Kola par les rubénistes au moment où la victoire de Baba Toura, "*gauletier noir de de Gaule*", est désormais irréfragable.

Malheureusement, ces voix seront réduites au silence par la force ou du moins ne changeront pas grand-chose aux faits étant donné que la victoire de ces leaders " *fantoches*" s'accompagne de celle du parti unique, autre forme d'asservissement du peuple. Parler des visages de l'Afrique indépendante revient aussi à parler du parti unique.

IV. 2. Le parti unique et la gestion du pouvoir

Avec les élections qui ont précédé l'indépendance, un seul parti devient vainqueur. Pour parer toute opposition, les nouveaux maîtres dissolvent toutes les autres formations politiques et même syndicales. Ainsi, il y aura une "*symphonie politique*" aux sons concordants. C'est cet objectif qui est poursuivi dans ***Perpétue, Remember Ruben, Le Cercle des Tropiques, Le Récit du Cirque...***,etc.

Au premier abord, c'est une bonne idée que de vouloir canaliser toutes les forces vives de la nation en vue d'une reconstruction nationale rapide. Ainsi, le parti unique constitue un trait d'union et joue le rôle de médiateur entre le pouvoir et le peuple étant donné que le multipartisme de la veille était d'obédience tribale ou régionale.

---

(147) BETI (M.), Remember Ruben, p. 270.

Malheureusement, ici, le parti unique a une connotation négative. Loin d'être rassembleur, c'est un parti néo-colonialiste. En tant qu'entreprise dont les colons sont les principaux actionnaires, cette formation politique à bénéficié de leur appui pour remporter la victoire sur les autres et surtout le véritable parti national condamné à disparaître avec son leader à cause du tripatouillage électoral.

C'est le cas du "*Parti Progressiste Populaire*" et de son leader, Ruben. Le jour même de l'arrestation de Ruben, le Gouverneur colonial promulgue une loi de "*dissolution du Parti Progressiste Populaire, ainsi que toutes les organisations soeurs, filles ou cousines du P.P.P.*" (148).

Le parti unique sera donc exclusivement dévoué aux détenteurs du pouvoir, c'est-à-dire les colons blancs et leurs "*créatures*" noires.

Par ailleurs, le parti unique, avec ses appellations alléchantes comme le " *Parti Social de l'Espoir*" prétend vouloir canaliser toutes les forces nationales mais c'est pour parer toute opposition :

> " *il n'y a qu'un seul parti dans ce pays, on y adhère de gré ou de force, si vous n'êtes pas contents, c'est Kif-Kif*" (149).

Le système du parti unique vise donc à semer la terreur pour que les voix de l'opposition assimilées aux ennemis de la nation s'éteignent ou soient contraintes de faire un retour au bercail. Mais, comme nous le verrons plus loin, ce n'est pas la meilleure solution car les revendications restent même après la mort de l'auteur.

Autrement dit, le parti unique est un bouclier derrière lequel les nouveaux dirigeants cachent leur incompétence, leur incivisme, leur inconscience professionnelle... et où ils se créent des positions inattaquables. Ainsi, puisqu'il est membre du parti, Edouard s'arroge le droit de prostituer sa femme, Perpétue au commissaire pour bénéficier d'un poste important malgré les lacunes qu'il accuse. Ce sont les agents du parti unique qui s'adonnent aux détournements et ventes de médicaments pourtant gratuits, au trafic illégal, à la corruption ... au nom de la "*révolution en marche du messie-koïsme*".

---

(148) BETI (M.), ***Remember Ruben***, p. 247.

(149)FANTOURE(A), ***Le Cercle des Tropiques***, p. 146.

Cela se comprend dès lors que

> *"le Parti fait ce qu'il veut du patrimoine et des habitants de ce pays. Dès le lendemain de l'indépendance, le Messie-Koï a (...), rétabli le travail forcé au nom de la révolution dite du Parti (...) Le pays est hypothéqué au profit des membres du Parti"* (150).

Par membres du parti, il faut entendre ceux qui profitent réellement du pouvoir, les autres__ceux qui y adhèrent par force en particulier__ne servant que de décor. Les intentions inavouées auparavant se matérialisent au vu et au su des masses qui ne peuvent rien changer à la situation, du moins à cette phase. La liberté est cette fois-ci confisquée par le parti dont l'attitude envers le peuple est la même que celle de son Président-fondateur et Président de la République.

Par ailleurs, une attitude favorable à tout ce qui a trait au parti au pouvoir fait l'objet de considération ou de récompense. Ainsi, pour ceux qui pleurent, sincèrement ou par feinte, un des agents du comité central du Parti Social de l'Espoir à sa mort, " *leurs noms furent relevés pour les récompenses"* (151). Par contre, dire par exemple que le parti est injuste est un crime puni par la loi, celle du parti lui-même.

Le parti unique est indissociable de son Président ou des simples agents. En s'adressant à ses adeptes au Mont Koulouma, Baré Koulé le fait dans le cadre du parti qui lui est entièrement dévoué. Déjà à cette époque, il les met en garde contre tout dérapage :

> " *Ceux qui sont présents ici suivront mes ordres ou ils mourront ! "* (152).

Le langage que tient Fahati n'est pas très différent :

> *"(...) je détruirai tous ceux qui peuvent penser, agir contre moi et contre le culte"* (153).

---

(150) FANTOURE, (A.), ***Le Cercle des Tropiques,*** p. 157.

(151) Idem, p. 203.

(152) Idem, p. 70.

(153) FANTOURE (A.), ***Le Récit du Cirque...,*** p. 100.

Au besoin, il détruira tout le peuple si celui-ci tente de se révolter. Le parti unique est donc synonyme de l'institutionnalisation de l'exploitation du peuple. C'est au nom de ce même parti qu'a lieu la violation de domicile aux Marigots du Sud soi-disant pour le recensement des sujets du Messie-Koï. Un cadre du Parti fouille la maison de Bohi Di de fond en comble jusqu'à défaire le lit conjugal pour déjouer des complots imaginaires par la découverte de papiers suspects parce que, estime-t-il :

> " *vous passez votre temps à comploter contre notre Messie-Koï, le Parti ne vous pardonnera aucune trahison. Qui que vous soyez, si vous entreprenez quoi que ce soit contre nous, vous serez désormais fusillés*"(154).

Dans ces conditions, qui n'est pas membre du parti n'est pas citoyen et ne peut donc prétendre à aucun emploi. Par contre, celui qui se trouve en bons termes avec le Président et le Parti est immunisé contre tout risque :

> " *Le secrétaire général et le Directeur, tant qu'ils savent dire les louanges du Président, du chef unique et de son parti, le parti unique, peuvent bien engouffrer tout l'argent du monde sans qu'un seul oeil ose ciller dans toute l'Afrique*" (155).

C'est à l'un des deux postes que s'attendait Fama qui avait bonnement cru qu'il allait être récompensé pour ses efforts.

Cependant, même la conversion au parti n'est pas gratuite. C'est une occasion pour ses cadres de spolier les biens des sujets ou de leur soutirer de l'argent pour les cotisations du parti, les impôts ou les cadeaux donnés obligatoirement aux représentants du Parti. Cette population préfère payer tous ces frais et mourrir de faim que de succomber sous les coups de la milice du Parti.

Malheureusement, la population est toujours victime des multiples complots imaginaires. Ainsi, Fama est condamné à la prison pour n'avoir pas communiqué son rêve prémonitoire qui met en danger les plus hautes institutions. Ce procédé est aussi fréquent aux Marigots du Sud ou au Kazalunda où, comme le fait observer le narrateur, il faut :

---

(154) FANTOURE, (A.), ***Le Cercle des Tropiques,*** p. 185.

(155) KOUROUMA (A.), ***op.cit.***, p. 23.

> *" se débarrasser des gêneurs, des indésirables (...), de ceux qui ne comprennent pas que la vérité des contes est toujours d'actualité, que le loup et l'agneau s'appellent en Afrique le léopard et la biche" (156).*

Comme moyen de domination, le parti unique est appuyé par la milice qui devient un cadre de règlements de comptes. A l'instar de l'indépendance, le parti unique a ruiné tout le monde selon Fama.

Cependant, le parti unique peut être un instrument de la révolution. Il est ainsi le symbole de l'unité nationale avec le héros national. Ce seul cas est illustré par le roman de Sylvain BEMBA où le nouveau Président et le peuple rendent un hommage particulier au héros national.

A la veille de l'indépendance, le pays est composé de deux entités géographiques et politiques distinctes : le Parti Nationaliste dans " *la plaine*" et le parti des indépendantistes dans " *les hauts plateaux*". Ces oppositions s'estompent à quelques jours de la grande fête " *pour former la photo composite de l'homme palmérien tirée à cinq cent mille exemplaires*"(157). Malheureusement, elles réapparaissent peu après.

En somme, que le parti au pouvoir soit progressiste ou néo-colonialiste, les anciennes rivalités resurgissent soutenues par l'ancien maître ou toute autre puissance qui désire établir et défendre ses intérêts dans le pays en question.

Dans l'ensemble, le parti unique est une institution dévouée à l'appareil gouvernemental en particulier au Chef de l'Etat et par conséquent au néo-colonialisme. Nous nous souviendrons ici du parcours politique de ces chefs d'Etats et des conditions dans lesquelles le parti unique a gagné les élections.

Finalement, ce parti a failli à sa mission de ressembler le peuple autour des mêmes idéaux parce qu'il est mis au service des intérêts particuliers. Malgré cela, le peuple doit voter pour la pérennité du Président et de son parti. Ainsi, Baré Koulé est nommé à vie au terme d'un référendum "*libre*" dont le contenu est le suivant :

---

(156) MENGA (G.), *op.cit.*, pp. 205-206.

(157) BEMBA (S.) *op.cit.*, p.9.

" *J'accepte le Messie-Koï à vie et son dauphin. Je renouvelle mon attachement indéfectible (...) et je jure d'élever mes descendants dans l'esprit du destin éternel du Parti Social de l'Espoir et de ses dirigeants*" (158).

Son homologue du ***Récit du Cirque....*** bénéficie d'un soutien indéfectible dans les mêmes conditions :

" *Je crois en l'éternité du culte Rhinocéros-Tâcheté, je crois en vous Vénérable Fahati*" (159).

Devant de telles exactions, la première réaction de masse ou du moins la plus partagée, c'est la résignation devant les faits ou en tout cas une démobilisation presque générale vis-à-vis d'un pouvoir oppresseur qui se veut éternel. Des titres comme ***Perpétue et l'habitude du malheur, Le Devoir de violence, Le Cercle des Tropiques*** expliquent ce désintéressement généralisé": à ce stade, l'oppresseur semble inattaquable.

IV.3. La résignation

Nous avons vu que les rêves nourris et entretenus à l'époque de la mobilisation populaire ne se sont pas réalisés avec les indépendances . Les paysans croupissent dans une misère plus sordide parce qu'ils sont dépouillés de leurs biens, croulant sous le poids des impôts et soumis à la surveillance policière et celle du Parti unique. Le peuple a déjà compris que le mensonge a été érigé en système et que les déclarations et discours "*patriotiques*" des nouveaux maîtres sonnent creux.

Mais, dans un premier temps, il se retire derrière le "*rideau de l'indifférence*"__la formule est de FANTOURE vis-à-vis du pouvoir parce qu'il est dans l'impossibilité de se défendre faute de moyen mais aussi d'organisation. C'est ***Le Récit du Cirque...*** qui traduit mieux le cercle d'indifférence qui enferme les habitants de Ce-pays.

On voit naître progressivement une sorte de détachement de la population comme si le pouvoir ne la concernait pas. L'ultime stade de ce mutisme, c'est ce qui suit :

---

(158) FANTOURE (A.), ***Le Cercle des Tropiques***, p. 194.

(159)FANTOURE (A.), ***Le Récit du Cirque...***, p. 96.

> " *revenus enfin à l'exercice exclusif de leurs activités traditionnelles, les gens ne se gardent pas seulement de la politique comme d'une malédiction, leur sagesse si typiquement bantou allait jusqu'à la bannir de la conversation même (...)* ([160]).

Puisque tout peut être trahison, mieux vaut se garder de dire quoi que ce soit. En effet, il y a tout un réseau d'espions attachés au Parti. Il faut donc éviter de confier ses peines ou craintes même à une parenté. Le silence est devenu la règle d'or, le seul refuge. C'est ce qui explique la méfiance à l'égard de Mariam, épouse de Mellé Houré, opposant de Baré Koulé qui vient d'être enlevé pour ses activités syndicales au sein du Club des Travailleurs :

> " *Les passants, voisins ou inconnus évitaient de la regarder, passaient devant la maison sans la saluer. Eux aussi avaient peur, peur de se compromettre en entretenant des relations de bon voisinage (...). Tout devenait trahison possible envers le Parti"*([161]).

Cette peur collective va jusqu'à inhiber les sentiments les plus naturels. On ne pleure plus les morts__souvent victimes des abus de pouvoir__quelles que soient les relations de parenté car aux yeux du parti, c'est une expression de révolte. En plus,

> " *il ne s'agit plus pour un condamné de mourir en criant la vérité tant étouffée, mais de s'en aller en bénissant le culte pour sauver les proches qui restent"* ([162]).

Cependant, ce silence ne suffit pas pour écarter toute suspicion. Il peut être considéré comme un geste hostile à l'autorité. c'est pourquoi la *"Vallée des Morts"* dans ***Le Récit du Cirque...*** ne cesse d'accueillir de nouvelles victimes. Pire encore, *"tout citoyen de Ce-pays présumé coupable de rien du tout, doit tout avouer au culte Rhinocéros-Tâcheté"* ([163]) pour ne pas être accusé d' *"hérésie"*contre ce culte éternel.

---

(160)BETI (M.), ***Perpétue***, p. 12.

(161) FANTOURE (A.), ***Le Cercle des Tropiques***, p. 162.

(162) FANTOURE (A.), ***Le Récit du Cirque...***, p. 35.

(163) Idem, p. 97.

Finalement, la culpabilité est synonyme non seulement de la vie mais aussi de l'existence puisque les morts peuvent être également coupables car :

> " *dans Ce-pays, même après la mort d'un citoyen, les méfaits du culte continuent à l'aliéner, ici le cadavre du peuple est lui-même coupable par le fait qu'il existe (...)*"(164)

Tout cela montre combien la population est contrainte à subir le pouvoir sans réagir. Pour elle, quelqu'un qui meurt est au moins libéré.

Malheureusement, même si elle essaie de s'écarter de la politique, la population ne continue pas moins d'en être victime. C'est ce qu'atteste le bilan établi par Ahmed Nara :

> " *Pensez : en dix ans d'indépendance, le taux de scolarisation est tombé de trente-sept points, le pouvoir d'achat a baissé de cinq cents points, le nombre de chômeurs a augmenté de deux millions, le taux de mortalité grimpé de vingt-sept pour cent*" (165).

Devant un tel bilan, le peuple ne fait que pleurer sur son sort. Même les tentatives de révolte sont sérieusement réprimées. C'est le cas du Kazalundais Paki qui est tué pour avoir osé interpeller le Gouvernement dans un discours où il accuse les dirigeants de défendre les intérêts d'une compagnie minière qui ne profite pas aux nationaux si ce n'est qu'à eux-mêmes.

Il en est de même du jeune adolescent des Marigots du Sud qui, pour "*chasser le cafard*", s'amuse à recopier et à réciter un poème de Bertold BRECHT. Il sera fusillé sur la place publique parce que l'acte qu'il a accompli est " *un défi que ne devait pardonner le comité central du Parti Social de l'Espoir*" (166).

Ce poème est une satire contre les nouvelles institutions issues des indépendances__par déduction puisque le poème parle d'une situation générale__en particulier Baré Koulé coupable d'avoir appris au peuple à nourrir des rêves et de les anéantir en même temps que ceux qui réclament leur dû.

---

(164) FANTOURE (A.), ***Le Récit du Cirque...***, p.106.

(165) MUDIMBE (V.Y.), ***L'Ecart***, P. 92.

(166) FANTOURE (A.), ***Le Cercle des Tropiques***, p. 182.

Il est donc clair que la résignation s'inscrit dans la logique du désenchantement populaire face à la dégradation voire l'anéantissement qui s'observe sur le plan humain__dégradation physique et morale__et celui des valeurs sociales. Cette dégradation devient malheureusement la norme.

Par conséquent, il faut "*faire comme tout le monde*" si on veut survivre dans cet univers pourri. C'est la décision que prend Bakar DIOP :

> " *Je vais à présent faire comme eux, entrer dans leur pantomime (...) Personne n'est plus soi-même et vouloir garder son intégrité morale, refuser de participer au mensonge social, est un risque sûr de se voir considéré comme un élément marginal*" ([167]).

Toutes les bonnes intentions sont vite étouffées parce qu'on doit suivre l'ordre établi ou plutôt le désordre consacré car de nouvelles normes ont été instituées tenant compte des considérations d'ordre matériel si bien que le mariage par exemple est devenu un commerce. En effet, " *situer l'autre par rapport à son origine, son rang social, sa famille, son travail, telle est la démarche fondamentale avant toute transaction matrimoniale*" ([168]) depuis que l'argent est considéré comme une nouvelle puissance, la seule digne d'égard.

Finalement, la résignation apparaît comme un sentiment d'impuissance devant le travestissement des valeurs. La même attitude s'observe chez la femme africaine à qui on semble refuser tout droit de participer aux affaires importantes même si elles la concernent. Elle subit la double exploitation du pouvoir et de la société. C'est pourquoi sa lutte aura une dimension non seulement individuelle mais aussi collective.

Qu'elle succède au découragement ou à la révolte réprimée, la résignation engendre d'autres comportements corollaires. A part ceux qui en profitent pour préparer une action ultérieure et qui jugent que la meilleure tactique consiste à accepter leurs conditions même si plus tard ils devront revenir sur leurs promesses et ceux qui acceptent de s'adapter par l'adhésion à la médiocrité en vigueur, les autres adoptent des attitudes susceptibles de leur procurer le bonheur.

---

(167) FALL (A.S.), ***Le Revenant,*** p. 106.

(168) Idem, p. 34.

Ainsi, pour ne pas penser à cette vie rendue insupportable par la pauvreté, la stérilité, l'indépendance et le parti unique, Fama s'en remet au Dieu miséricordieux. Ses activités quotidiennes sont désormais dominées par la prière. Il se contente aussi de vivre des rêves d'un passé depuis longtemps révolu et mourra en voulant le revivre. Bohi Di nourrit les mêmes rêves :

> *" Si j'avais à refaire ma vie, avec le peu que j'ai comme instruction, je serais resté dans mon hameau pour aider ma communauté. Là au moins, je n'aurais pas connu les angoisses permanentes des lendemains qui déchantent"* ([169]).

Cette course derrière le passé se solde évidemment par un échec parce que le pouvoir en place n'est pas favorable au rétablissement de l'authenticité africaine incarnée par le passé.

Pour d'autres, l'alcool et le sexe deviennent les principaux refuges. Déçu par les siens, Bakar DIOP se laissera entraîner dans cet univers marqué par un semblant de bonheur et où se donnaient rendez-vous "*les désoeuvrés, les adeptes de la volupté et les amateurs de ripaille*"([170]). A partir de ce moment, il est rongé par un anéantissement sans précédent alors qu'il y voyait un moyen de se divertir et d'oublier la médiocrité environnante.

D'autres encore préfèrent la prison parce que là au moins on a droit au logement et à la nourriture. Nous en trouvons d'autres qui se réfugient dans des pratiques rétrogrades comme le maraboutage et la sorcellerie, les uns pour remédier à leur situation, les autres pour exploiter la crédulité de la population en vue de lui soutirer de l'argent sous prétexte de conjurer les mauvais sorts. Ce sont de nouveau de faux espoirs nourris en regardant la réalité derrière le "*rideau de l'indifférence*".

C'est en particulier en ville__la ville a naguère exercé un attrait irrésistible sur les villageois__où se recrutent beaucoup de faux-fuyants. Avec la misère et le chômage__qui atteignent de plus en plus des proportions importantes__comme lot commun des citadins, c'est la loi du sauve-qui-peut qui s'installe. Chacun se lance dans une course effrénée derrière des plaisirs éphémères : la prostitution, l'alcool, la drogue...

---

(169) FANTOURE (A.), ***Le Cercle des Tropiques***, p. 138.

(170)FALL (A.S.), ***Le Revenant***, P. 77.

Cette soumission totale s'explique car :

> " *le monde des rois et des présidents de toutes sortes qui a fait de la violence le sceptre de son règne, rejette cette violence sur ceux qui veulent s'en défendre*" (171).

Qu'on le veuille ou non, on est toujours victime du pouvoir et de toutes ses tares de façon qu'accepter son sort semble la solution la plus sage. Elle le restera aussi longtemps que la population ne saura pas qu'au Kazalunda " *il fallait hurler avec les loups puis, en douce, faire le contraire de ce qu'on avait affirmé en public*" (172).

Cela veut dire qu'il faut afficher une attitude d'obéissance à l'autorité tout en nourrissant la révolte.

Dans une société où la médiocrité a droit de cité, il se pose un autre problème qui n'est que son corollaire : celui de l'identité. D'***Entre les eaux*** au ***Cri des anciens*** en passant par ***Les angoisses d'un monde***, c'est ce problème qui est traité.

IV.4. Problématique de l'identité

Parallèlement aux changements politiques rapides, l'Afrique indépendante est confrontée à des mutations sociales importantes.

Outre la corruption des valeurs traditionnelles, la confrontation des cultures refait surface avec beaucoup plus d'acuité aussi bien en milieu urbain que rural avec les mêmes effets qu'au temps de la colonisation.

En effet, parmi " *les jeunes gens de maintenant, ils sont rares qui savent tout en allant chez les Blancs, demeurer avec nous par la pensée*" (173).

---

(171) MENGA (G.), ***op.cit.***, p. 191.

(172) Idem, p. 185.

(173) KANIE (A.), ***op.cit.***, p. 59.

IV.4.1. Dépravation des moeurs

Les mutations qui ont accompagné l'indépendance engendrent des changements de mentalité. De plus, la nouvelle classe dirigeante poursuit ses intérêts personnels et ne se préoccupe pas de la population qui ne peut pas s'épanouir parce qu'elle est abandonnée à elle-même.

Avec le pouvoir de plus en plus irréfragable de l'argent, la solidarité traditionnelle est rompue. Chacun court après sa propre survie. C'est ce constat amer que fait un des vieux chez CISS :

> " *Autrefois, tout le monde était parent et se soutenait mutuellement (...) Aujourd'hui, les liens de parenté disparaissent petit à petit, chacun court à ses propres affaires, chacun ne pense qu'à soi*" (174).

Cet individualisme doit cependant être pris dans le contexte économique présent car " *tous sont dans le besoin, nul ne s'ingéniera à combler des lacunes ailleurs, alors que sa maison manque du nécessaire* "(175) Tout le monde est accablé par les mêmes maux : le pouvoir, la misère, le chômage...

C'est pourquoi le parasitisme devient fréquent. Ne pouvant pas trouver du travail en ville, beaucoup de gens vivent aux frais d'un parent ou d'un ami qui a une situation relativement aisée. Ainsi, chez le Ministre, " *ils sont plus de vingt (...) à attendre des billets de banque (...) chaque jour... Des oncles, des tantes, des cousins*" (176).

Mais avec le coût élevé de la vie, le désir de paraître comme il faut et les exigences d'une famille capricieuse, les fonctionnaires de l'Etat puisent dans les deniers publics. C'est le cas de Bakar DIOP qui crée un déficit de douze millions de francs dans la caisse de la poste pour satisfaire les caprices de sa soeur.

---

(174) CISS (J.G.), ***op.cit.***, pp. 115-116

(175) Idem, p. 116.

(176) MUDIMBE (V.Y.), ***Le Bel Immonde***, p. 71.

En d'autres mots, on dépense au-delà de ses moyens. La fin est prévisible : une chute catastrophique. Si El Hadji a construit une villa et acheté une voiture pour chacune de ses trois épouses, c'est parce que la caisse commune de la " *chambre de Commerce et d'Industrie*" était bien garnie.

En dehors du groupe des élus, les autres croupissent dans un cercle infernal de misère sans aucun espoir d'en sortir. Un poste dans l'administration est par conséquent la seule source de revenus et promotrice d'une bonne situation financière. De ce fait, ceux qui y sont admis peuvent réaliser leurs rêves d'embourgeoisement car *"les gens de chez nous, affirme l'Ambassadeur, ne font pas de différence entre l'argent de l'Etat et le leur"* (177).

Malheureusement, tout cet argent est gaspillé dans des dépenses inutiles alors que la population manque d'écoles, d'hôpitaux et que les ouvriers ont des salaires de misère. Il est donc normal que ces mauvaises pratiques, venant d'en haut, fassent tache d'huile dans toute la société. Ce qui aggrave encore la situation, c'est qu'elles sont loin de disparaître.

Dans ces conditions, la question est de savoir où va l'Afrique surtout que rares sont ceux qui semblent échapper à cette machine infernale. On a beau critiquer ces mauvaises habitudes, on ne les adopterait pas moins si l'occasion se présentait. C'est ce que les amis de Timothée essaient de lui démonter quand il s'en prend aux hauts responsables.

C'est également ce que redoute Kotawali pour elle et ses amis une fois hors du maquis et assis à la place de ceux qu'ils combattent. Elle partage cette inquiétude avec une vieille Kazalundaise aux idées révolutionnaires qui craint que la nouvelle situation ne soit identique à la précédente.

Même si les milieux rural et urbain sont aux prises avec la dépravation des moeurs, c'est la ville qui est la plus touchée dans la mesure où elle exerce une fascination sur beaucoup de gens sans répondre à leurs attentes. En plus, la ville est associée au pouvoir entaché de mauvaises pratiques comme la corruption en vigueur chez Baba Toura où " *il faut payer sous la table les soins médicaux officiellement gratuits*" (178).

---

(177) LOPES (H.), ***op.cit.***, p. 162.

(178) BETI (M.), ***Perpétue***, p. 81.

Quoi qu'il en soit, la ville garde une connotation négative car elle manque de chaleur humaine et contribue à déshumaniser l'homme. Bohi Di en a désormais une vision négative. De même, les villageois qui y vont pour chercher du travail en reviennent *"contaminés"*. Jacques CHEVRIER dit de la ville en général, que c'est un " *lieu clos à l'intérieur duquel les prisonniers tournent indéfiniment en rond sans jamais s'évader*" (179).

Chez la Sénégalaise FALL, la ville offre aussi une mauvaise image qu'elle dénonce :

> " *la bourgeoisie citadine [qui], par son amour effréné de l'argent et son arrivisme cynique, en vient à marginaliser et à rejeter dans la délinquance ou la mendicité des hommes et des femmes auxquels on conteste jusqu'au droit de vivre dignement*" (180).

Ainsi, la misère la plus sordide dans les quartiers populaires côtoie l'opulence des quartiers résidentiels qui abritent les puissants du régime.

Le même constat est fait par Bakar Diop en observant Colobane, sa ville :

> " *Terre du défoulement, de la débauche et de la ribauderie, Colobane défiait la morale, les principes, les traditions*" (181).

Si Laan Juuf, dans ***Le Cri des anciens***, décide d'envoyer ses deux petites filles dans une école du village, c'est non seulement parce que la scolarité y est moins onéreuse mais aussi et surtout parce que " *ses enfants y gagneraient beaucoup au point de vue éducation avant de mal tourner dans le milieu urbain*" (182). En plus,

---

(179) CHEVRIER(J.), ***Littérature nègre***, Paris, Armand Colin Editeur, 1984, p. 145.

(180) Idem, p. 153.

(181) FALL (A.S.), ***Le Revenant***, p. 77.

(182) CISS (J.G.), ***op.cit.***, p. 29.

" *la ville détériore (...) les valeurs séculaires de l'Afrique traditionnelle (...) devant les impératifs d'un système socio-économique fondé sur l'argent et le calcul souvent mesquin "*(183)"

Ceux qui le peuvent encore préfèrent retourner au village, "*terre nourricière*" où les valeurs sont plus susceptibles d'être restées intactes même si là aussi l'influence de la ville commence à se faire sentir. En effet, constate Fourougnoniouman:

" *nous assistons à un relâchement de moeurs tel que l'on peut voir des jeunes filles (...) faire toutes choses inimaginables dans notre société d'autrefois"*(184). Nous n'évoquons cette observation que pour montrer que le village n'est plus authentique. Il s'agit d'une confrontation de conceptions différentes du monde.

Nous venons de voir que la corruption des moeurs se manifeste le plus dans les rangs de la classe dirigeante. Cela est dû, d'une part à l'ambition du pouvoir des hauts responsables__pour faire long feu dans la direction des affaires publiques, il faut s'entourer des "*siens*"__d'autre part à l'instabilité qui les guette. Il faut donc profiter de sa position tant que c'est encore possible.

Puisque l'ambition du pouvoir apparaît comme le but principal de la plupart des dirigeants, faut-il voir tout en noir ? Ce serait probablement être pessimiste parce qu'il y a des hommes et des femmes__même au sein de la classe au pouvoir__qui ont vite compris que le pays court à la dérive.
Ceux-là sont prêts à tout sacrifier pour redresser la situation. C'est le cas de Baly qui est conscient que l'instruction est la base du développement et qui a utilisé ses maigres économies pour construire une école du village afin d'accueillir tous les laissés-pour-compte. Mais, dans cette tentative de redressement, l'Afrique se cherche toujours et n'a pas encore trouvé son équilibre. Ainsi, la vision presque pessimiste du ***Cri des anciens*** ou des ***Angoisses d'un monde*** est tempérée par ***Saint Monsieur Baly*** qui propose un modèle de développement.

---

(183) VIGNONDE (Norbert), "*Les mutations de la société post-coloniale à travers le roman africain*", in ***Notre Librairie***, n° 59, Avril-Mai 1981, p.26.

(184) DEM (T.), ***op. cit.***, p. 37

IV.4.2. Conflit des cultures

Pendant la période coloniale, les romanciers parlaient du conflit des cultures comme d'un phénomène inhérent à la colonisation et donc qui disparaîtrait en même temps que celle-ci.

Mais, comme nous l'avons vu, l'indépendance a été confisquée au profit du néo-colonialisme qui institue une autre forme d'aliénation assurée par des nationaux. Les Africains sont donc culturellement subordonnés aux apports étrangers.

Avec l'indépendance, un nouvel ordre qui n'est ni colonial, ni pré-colonial est établi. Officiellement libres, les Africains ne continuent pas moins à être tiraillés entre les valeurs à adopter au moment où leurs dirigeants vivent à l'occidentale. C'est donc un désordre généralisé qui affecte non seulement les jeunes comme jadis mais aussi les adultes qui n'incarnent plus l'authenticité africaine.

Ainsi, le père de Kotoko dans ***Une aube si fragile***, représente les Africains confrontés à la culture occidentale :

> *" De cette confrontation, ils sont sortis écartelés et hésitants, pareils à ces hommes qui, pour aller d'une rive à une autre décident de se jeter dans le fleuve ; mais parvenus à mi-parcours, ils hésitent à abandonner la rive qui leur est familière pour l'autre plus attrayante vue de loin. Ils ne se décident pas non plus à rebrousser chemin. Le risque de noyade est grand" (185).*

Cette situation touche également les intellectuels. Le titre ***Entre les eaux*** en dit long. En tant que prêtre catholique, Pierre Landu se réclame d'une autre identité : il veut gagner le maquis aux côtés d'autres révolutionnaires africains. Mais, il ne peut pas concilier les deux.

Malheureusement, ces échecs-parcours individuels sont aussi ceux de toute la société bouleversée et désaxée comme l'affirme Bakar DIOP :

> *" Le monde d'aujourd'hui est bouleversé (...). Non seulement bouleversé, mais pourri, et c'est pourquoi j'en ai marre (...)" (186).*

---

(185) SIGNATE (I.), ***op.cit.***, p. 94.

(186) FALL (A.S.), ***Le Revenant***, p. 87.

C'est un cri de révolte mal contenue devant l'anéantissement des valeurs morales.

Dans tous les cas, même si Pierre Landu échoue dans sa tentative de concilier la culture occidentale et les valeurs culturelles africaines, la synthèse est la meilleure solution. En effet, certaines pratiques importées peuvent faire leurs preuves en Afrique sans causer de tort aux valeurs locales si elles ne sont pas mal assimilées.

En somme, la société africaine indépendante souffre aussi d'une crise axiologique car les modèles se réduisent et tendent même à disparaître. Dans ce cas, à qui ou par rapport à quoi s'identifier dès lors que les porteurs du flambeau déméritent ? Qu'est-ce qui est préférable :

> *" Etre un homme de coeur ou réussir dans la vie sans tenir compte de la souffrance infligée aux autres hommes ? (...), obéir à sa conscience ou devenir un homme riche et puissant mais environné de la malédiction de tous, comme Baba Toura ? "*(187).

Toutes ces questions traduisent les déchirements inhérents aux différents problèmes de la vie. Mais, c'est au terme de ce conflit que les Africains doivent affronter et non fuir que jaillira l'identité spécifique à l'Afrique qui pourra ainsi s'engager dans l'évolution de l'humanité.

En évoquant ce malaise généralisé, les romanciers veulent certainement inciter la population à ne plus se complaire dans le mutisme et à consentir les efforts nécessaires pour changer leurs situation. C'est donc une révolte contre elle-même d'abord à cause de son désintéressement ensuite contre ses oppresseurs et toutes leurs mauvaises pratiques. Ils contribuent ainsi à matérialiser les velléités de révolte qui s'observent chez la plupart au sein de la masse opprimée.

Sans vouloir reprendre les titres évoquant le désenchantement avec comme objectif de tirer le peuple du mutisme et de la résignation, nous citerons ***Le Récit du Cirque de la Vallée*** des Morts où Afrikou invite la population à la prise de conscience en tirant le *"rideau de l'indifférence"*. Nous citerons également ***Entre les eaux, Une aube si fragile***, etc.

---

(187) BETI (M.), ***Perpétue***, p. 180.

CHAP. V : LA REVOLTE

Nous avons vu que les rêves nourris et entretenus à la veille des indépendances ne sont pas réalisés avec l'acquisition de celles-ci. Réduits au silence ou faute de moyens, les Africains assistent impuissants à leur dégradation physique et morale. D'autres sont obnubilés et se laissent séduire par les discours alléchants des nouveaux dirigeants. D'autres encore prennent la voie des armes.

Mais, comme la situation empire de plus en plus, les habitants prennent conscience de la réalité. De là, ils n'attendent que des mains secourables qui les organiseraient en vue de conquérir l'indépendance__puisqu'elle a été confisquée. Au lieu de conduire le peuple à s'enfermer dans le mutisme et la résignation, les exactions commises par les hommes au pouvoir aiguisent la colère et la révolte populaires malgré le fait que les pouvoirs en place :

> " *confisquent la parole et instaurent un régime de terreur policière pour mater, mater impitoyablement ceux qui ne sont pas dans le rang, ceux qui pensent autrement*" (188).

Cette avant-dernière étape__la révolte__ revêtira donc plusieurs formes comme les revendications pacifiques ou les résistances armées. Souvent, la première forme débouche sur la deuxième pour les raisons évoquées dans la citation précédente. Ainsi, les révoltes apparaissent comme le prolongement de la critique politique dominée par le désenchantement.

Dans tous les cas, la révolte se définit comme un mouvement de masse traduisant le refus de l'autorité politique et le désir de la détruire généralement accompagné de violence. ***La Grève des Battù*** traduit mieux cette attitude : les mendiants se révoltent contre la corruption des moeurs caractéristique de la classe dirigeante.

---

(188) MIDIOHOUAN (G.O.), ***op.cit.***, p. 152.

V.1. La prise de conscience

Le ressaisissement dont le peuple fait preuve vient du fait qu'il a réussi à chasser l'homme blanc. Il espère faire de même à l'endroit des oppresseurs noirs. C'est la conviction de la plupart des sujets de Baba Toura qui, pour eux, connaîtra le sort de ses prédécesseurs :

> *" Baba Toura passera, comme tant d'autres avant lui. Quand les toubabs commandaient directement ici (...), qui aurait cru qu'un jour ils seraient obligés de trouver un paravent dans Baba Toura? Petit Baba Toura passera, comme les toubabs avant lui"* (189).

De ce fait, le peuple ne peut plus se résigner et assister sans réagir aux nombreuses exécutions orchestrées par le pouvoir par le biais du parti unique.

Néanmoins, cette prise de conscience doit être différée, c'est-à-dire qu'il faut distinguer les gens qui ont compris bien avant l'indépendance que celle-ci était vide de sens de ceux qui se sont rendu compte par après qu'ils ont travaillé à leur propre perte. Les premiers manifestent leur volonté de continuer la lutte pour assurer à leurs pays une indépendance véritable. Dans cette entreprise, ils sont aidés par les seconds et tous ceux qui se sentent concernés car, affirme Ya :

> *" Notre mouvement de libération est ouvert aux ressortissants d'autres tribus qui pensent comme nous..."* (190).

Puisqu'il est question de libérer tout un peuple, les divisions internes n'ont plus cours.

De la résignation collective, les Africains passent à la détermination de lutter pour la survie. Ils comprennent que le salut est en dehors du parti unique qu'ils commencent déjà à égratigner.

---

(189) BETI (M.), ***Perpétue***, p. 63.

(190) MUDIMBE (V.Y.), ***Le Bel Immonde***, p. 59.

Ils savent désormais que la dissolution des partis et autres associations opérée à la veille de l'indépendance n'était pas conçue pour l'intérêt national. C'est pourquoi on observe de leur part un détachement vis-à-vis du pouvoir même s'ils continuent à accomplir leurs devoirs de citoyens, c'est-à-dire le payement des cotisations, des impôts, la participation aux élections,...

Dans cette prise de conscience, le peuple opprimé est aidé par une avant-garde révolutionnaire qui tire le *"rideau de l'indifférence"* qui le tenait prisonnier de la résignation. Ainsi encadrées et organisées, les masses populaires résistent à l'oppresseur et brisent leur soumission. C'est ce que s'attache à faire le Club des Travailleurs aux Marigots du Sud quand il défend contre vents et marées les droits élémentaires des masses en cherchant notamment des emplois aux milliers de chômeurs de Porte Océane. Les dirigeants du Club veulent montrer au peuple que le pouvoir se méfie de lui afin qu'il réagisse en luttant pour la conquête de la dignité qu'ils ont déjà engagée.

A ce stade, la majeure partie de la population commence à se poser des questions qui expriment en plus de l'indignation, un début de révolte :

> *" Quels intérêts servent nos dirigeants ? Quel nouveau dieu adorent-ils ? Celui du néo-colonialisme ou celui du profit ? "*([191]).

Ces questions oratoires montrent que certains Kazalundais ont déjà démystifié leurs dirigeants et qu'ils commencent à dire à haute voix ce qu'ils ont toujours pensé sans oser l'exprimer.

Ce sont donc des hommes déjà ou toujours éclairés qui assurent la relève en rassurant le peuple qui a perdu toute velléité de révolte. Ainsi, les trois rubénistes, c'est-à-dire Jo le Jongleur, Mor-Zamba et Evariste *"avaient pu soulever un village de couards contre quatre lions de Baba Soulé* ([192]) *et de Sandrinelli"* ([193]).

C'est de cette façon qu'ils vont gagner toute la population opprimée d'Ekoumdoum à la bonne cause : la lutte pour la liberté et la dignité.

---

(191) G.MENGA, *op. cit.*, p. 189.

(192) Remarquer le fait que le narrateur tourne en dérision le personnage de Baba Toura.

(193) BETI (M.), ***La ruine presque cocasse d'un polichinelle***, p. 68.

C'est également de cette "forteresse d'indifférence" ([194]) qu'Afrikou-l'homme du continent veut tirer tous les citoyens de Ce-pays qui ont perdu tout espoir devant la violence du culte Rhinocéros-Tâcheté et de ses acolytes qui, semble-t-il, gouvernent pour ravitailler la Vallée des Morts en victimes de leurs injustices. Même si l'entreprise d'Afrikou ne réussit pas totalement, dans Ce-pays, il est probable que ses compatriotes suivront ses conseils. Ceci est particulièrement vrai dans la mesure où, en sa qualité d'homme de partout sur le continent africain, il gagnera à sa cause beaucoup de désespérés et d'indifférents d'autres pays qui n'attendaient qu'être mobilisés.

Par ailleurs, la prise de conscience populaire est rendue facile par le fait que chaque individu est un coupable potentiel. La population vit dans une angoisse permanente d'être arrêtée par les agents du Parti. Réagir activement ou s'enfermer dans le mutisme deviennent la même chose. Par conséquent, le peuple préfère réagir ou du moins affiche la volonté de faire quelque chose pour changer la situation. Tous les déshérités et mécontents du régime en place vont profiter de cet état pour reformuler leurs revendications.

Parallèlement, certains s'intègrent dans les institutions étatiques ce qui redonne confiance et foi au peuple dans un possible renouveau. Ainsi, certains membres du Club des Travailleurs notamment Fof, Langue-de-Vipère, Beau-Temps...sont enrôlés dans l'armée. De ce fait, le soutien au peuple est assuré même dans les rangs du pouvoir. Ce sont ceux-là qui vont exploiter leur position dans le système messie-koïque pour précipiter la chute de Baré Koulé et la victoire populaire.

La prise de conscience s'observe également sur les autres niveaux comme celui des croyances. En effet, Pierre Landu montre la responsabilité de l'Eglise catholique liée à la colonisation dans l'Afrique contemporaine.

C'est pourquoi le rejet de son sacerdoce et sa volonté de participer dans la révolution auprès des maquisards se veulent être un moyen d'exprimer son désir de purifier l'Eglise pour lui redonner sa mission première telle qu'elle émane de Dieu.

---

(194) FANTOURE (A.), ***Le Récit du Cirque...***, p. 62.

Cette purification s'avère indispensable puisque, pour lui, *" la foi comme la vie religieuse ne sont plus, hélas, que des moyens au service des intérêts purement humains "*(195).
Même s'il avait adhéré à ce système, il prend conscience de sa situation problématique et décide d'agir désormais contre les forces aliénatrices. Il n'épargne pas non plus les meneurs de la révolution qui commettent des abus au nom de celle-ci.

Par ailleurs, le conflit des cultures tend à disparaître. En effet, les deux générations habituellement antagonistes sont conscientes de la nécessité et de la possibilité du maintien ou de la réhabilitation de certaines valeurs du passé. De même, l'attitude le plus sage est la suivante :

> *" aborder les apports étrangers en prenant ce que nous et nos populations pouvons assimiler pour le rendre utile. Agir autrement serait nous détruire, faute de sagesse"* (196).

En répondant au cri lancé par les anciens, la jeunesse opère le meilleur choix qui lui permet de préparer son avenir et celui de son pays. Ainsi, *"les angoisses d'un monde"* feront place à un horizon plus clair dès lors que jeunes et adultes décident de conjuguer leurs efforts. Cela se comprend dans la mesure où *"le savoir occidental n'empêche pas les traditions de reprendre leurs droits"*(197).

Enfin, la prise de conscience se manifeste par la volonté de la femme africaine moderne, dans les romans de la décennie 70-80 de se tirer de son effacement habituel et d'améliorer ses conditions de vie. Mais elle se heurte à beaucoup d'obstacles entre autres la tradition trop rigide. Au nom de celle-ci, Perpétue est contrainte d'abandonner ses études pour se marier.

Les autres femmes telles Kotawali, Ya, Wali, Awa...se heurtent chacune à des problèmes spécifiques, les uns plus importants que les autres, mais refusent de s'habituer au malheur comme Perpétue. ***Kotawali, Le Bel Immonde, La Nouvelle romance,...*** expriment le combat de la femme africaine, autre aspect de la révolte en tant que visage de l'Afrique indépendante.

---

(195) V.Y. MUDIMBE, ***Entre les eaux***, p. 43.

(196) CISS (J.G.), ***op.cit.***, p. 201.

(197) KANIE (A.), ***op.cit.***, p. 169.

Conscientes que *"les véritables esclaves qui ont intérêt à la grande lessive de l'Afrique, ce sont les femmes"* ([198]), celles-ci mettent tout en oeuvre pour remédier à leur situation: la formation intellectuelle est une des premières étapes sur la voie de l'émancipation de l'homme en général. Les connaissances acquises permettront à la femme d'analyser objectivement les problèmes en vue d'y apporter les solutions appropriées.

Par ailleurs, la femme participe désormais dans la politique de son pays en évoluant dans des associations à caractère politique comme la *" Fédération des Femmes du Parti Démocratique National"* dont Wali est membre.

Les activités politiques de la femme dépassent même le cadre national. En effet, Wali participe dans une conférence tenue par l'*"Union des Femmes Belges"* dont le thème est : LA FEMME A TRAVERS L'HISTOIRE. Il est question de montrer la place, le rôle...de la femme à travers l'histoire et de lui donner la place qui lui convient dans la société. Cela vient appuyer le caractère collectif de la lutte de la femme déterminée à assumer son destin dans un monde bousculé.

L'attitude de la femme marque donc un début de révolte face au désenchantement individuel et collectif. C'est pourquoi elle prend les armes aux côtés des hommes__Kotawali est même le Commandant en chef des rebelles__ou les soutient autrement comme Salimatou qui offre ses services médicaux pour aider les membres du Club des Travailleurs ou les femmes d'Ekoumdoum qui sont convaincues qu'il n'y a *"point de révolution sans la participation des femmes sur un même pied d'égalité avec les hommes"* ([199]).

La femme se révolte aussi contre une tradition trop rigide qui ne lui accorde aucune part de liberté. En effet, dans la société d'autrefois, le femme ne pouvait pas se séparer de son mari même si celui-ci lui rendait la vie insupportable. Elle avait des devoirs et non des droits. En fait, elle revendique sa liberté ou du moins son consentement dans le choix du conjoint dès lors que le mariage est le plus souvent une alliance contractée entre deux clans plutôt qu'entre deux individus.

---

(198) LOPES (H.), ***op.cit.***, p. 186

(199) BETI (M.), ***La ruine presque cocasse d'un polichinelle,*** p. 206.

La femme africaine moderne prône donc une révolution culturelle incarnée entre autres par Rama, la fille aînée d'El Hadji. En effet, Rama est contre la polygamie et est prête à tout faire pour obtenir le divorce de sa mère qui, selon elle, est la principale victime de cette pratique en tant que première femme. Aussi, des jalousies naissent-elles entre les co-épouses qui se jettent les responsabilités des malheurs de l'une ou de l'autre. De surcroît , la préférence__inéluctable__d'une d'entre elles par le mari accroît les mésententes.Rama n'hésite pas à manifester son opposition devant son père :

> " *Je suis contre ce mariage. Un polygame n'est jamais un homme franc*"(200).

Par ailleurs, loin d'être une source de promotion, l'union d'El Hadji avec N'Goné__troisième épouse__est signe de sa chute prochaine. En effet, elle l'aura épousé pour ses richesses et non par amour, raison de plus pour Rama de s'opposer à la polygamie qui est une contrainte instituée dans les pays à croyance musulmane.

Ainsi, toutes les conditions sont réunies en faveur du ressaisissement populaire pour la reprise du combat toujours continu pour sa liberté et ses droits. Dès lors que les nouveaux leaders du peuple ont amené celui-ci à se défaire du mutisme et de la résignation, ils peuvent passer à la phase suivante, c'est-à-dire celle de l'extériorisation de la révolte par un refus ouvert de subir le pouvoir sans réagir. En plus des titres des romans mettant la femme au centre de leurs actions, nous avons ***La Grève des Battù*** qui est consacré à la révolte des êtres faibles, c'est-à-dire les mendiants.

V.2. La résistance contre le pouvoir en place

A ce stade, la révolte devient ouverte et active. Malgré toutes les mesures prises pour contrecarrer toute opposition, les forces révolutionnaires qui avaient été dispersées se rassemblent pour mener la lutte jusqu'au bout. Les masses populaires encadrées et organisées par certaines élites résistent à l'oppresseur et brisent leur soumission. De ce fait, elles refusent l'injustice sociale et l'exploitation menée par les dirigeants noirs.

---

(200) OUSMANE (S.), ***op., cit.***, p. 27.

Ainsi, les populations des Marigots du Sud sont déterminées à ne plus se résigner et assister impuissantes aux exécutions arbitraires orchestrées par les milices du Messie_Koï notamment à l'endroit de certains membres du Club des Travailleurs qui les rassemble. A la mort de Benn Na et à l'enlèvement de Melle Houré, le peuple crie sa révolte et crache sa colère sur les places publiques humiliant ainsi les autorités qui croyaient avoir réduit au silence toutes les voix contraires :

> " *La population de Porte Océane s'était réveillée de son sommeil où depuis un an le messie- koïsme tentait de la maintenir. En bloc, des milliers de personnes criant leur révolte contre le despotisme, la délation et l'exploitation des indigènes par les nouveaux colons s'étaient rendus à la cathédrale pour rendre un dernier hommage à Benn Na (...), l'ancien dirigeant du Club des Travailleurs "*(201).

Ce geste populaire est hautement significatif dès lors que, comme nous l'avons dit plus haut, pleurer un mort ou exprimer sa compassion envers les victimes du régime, c'était s'exposer à la mort.

Les milices de Baré Koulé tentent de disperser les manifestants sans aucun succès. Par contre, ceux-ci continuent à scander devant ces hommes armés : " *A bas les tyrans ! A bas les exploiteurs ! " (202)* malgré les tués qui se comptent de plus en plus au sein de la masse. Ce qui fait que le peuple persiste dans son combat, c'est qu'il est conscient de sa vraie place dans la société et qu'il doit la reconquérir.

En effet, les hommes au pouvoir ne doivent pas oublier que, affirme Paki,

> *"malgré les murailles d'armes qui les protègent, les vrais maîtres du pays c'est nous les travailleurs. Même si les élections devenues ne véritable mascarade les remettent sans cesse sur le trône du pouvoir et en font des dirigeants à vie, le dernier mot nous appartient" (203).*

---

(201) FANTOURE (A.), ***Le Cercle des Tropiques,*** p. 177.

(202) Idem, p. 178.

(203) MENGA (G.), ***op.cit.,*** p. 189.

Malheureusement, dans l'exercice de ses droits, le peuple se heurte à la violence érigée en système par le pouvoir en place qui réagit toujours par la force. Comme toutes les autres voies de sortie semblent vouées à l'échec, les populations utilisent elles aussi la violence contre leurs dirigeants. Elles se transforment en bourreaux contre leurs bourreaux d'hier.

En ce jour particulièrement fatidique pour le messie-koïsme,

> *"la foule se ruait sur tout être qui portait l'uniforme de la milice. Des coups de feu éclataient, excitaient la colère populaire. Bientôt la peur devenait panique, la violence déferla sur Porte Océane comme au temps de la "folie des marchés" (...). La population en furie traquait la milice comme les chasseurs les bêtes. La population de Porte Océane, si longtemps humiliée, sortait soudain ses crocs et ses griffes pour les enfoncer dans les entrailles du messie-koïsme"* (204).

Cependant, ces dirigeants récoltent ce qu'ils ont semé. Ils deviennent victimes d'un système d'oppression qu'ils ont créé et entretenu. C'est tout le contenu du discours de cette voix intérieure de Fahati, un des fondateurs-défenseurs du culte Rhinocéros-Tacheté :

> *"... IL SEMBLERAIT QUE LES INJUSTICES SONT COMME DES CHAROGNES (...), ELLES CREVENT, ASPHYXIENT AUTANT LES VICTIMES QUE LES BOURREAUX EUX-MEMES. LES DICTATEURS, LES TYRANS ET AUTRES ADORATEURS DE LA FORCE DEVRAIENT SAVOIR QUE LE BULLDOZER DE LA PUISSANCE D'UN POUVOIR INJUSTE, A FORCE DE TROP APLANIR LE TERRAIN DE LA DOMINATION ET DE L'ALIENATION DE L'HOMME, FINIRA TOT OU TARD PAR DEVENIR UNE CAPACITE AUTONOME FOLLE QUI ECRASERA SES PROPRES INVENTEURS ET CONDUCTEURS (...)* (205).

Comme les autres passages en gros caractères, celui-ci éclaire le destinataire sur les abus qu'il subit. Cette réaction populaire violente s'observe dans la quasi totalité de nos ouvrages de base car dans "Ce-pays ", la violence a été la première arme pour accéder au pouvoir et pour s'y maintenir.

---

(204) FANTOURE (A.), ***Le Cercle des Tropiques***, pp. 240- 241.

(205) FANTOURE (A.), ***Le Récit du Cirque...***, pp. 123-124.

Par conséquent, elle est reprise par les masses pour exprimer leur refus de l'autorité établie et leur volonté de la détruire. Ainsi, alors qu'une fête nationale à l'occasion du huitième anniversaire de l'indépendance du Kazalunda est organisée, toute la population de Gozala-bas refuse de jouer le tam-tam, de danser et se met en marche vers Sandoville__la capitale__pour libérer Bélindao, un des leurs et sa femme Pemba. Elle participe au grand défilé à la Place de la Gare. Arrivée à la hauteur de la tribune d'honneur, cette horde d'hommes, de femmes et d'enfants en guenilles réclame la libération immédiate des deux prisonniers. Dans un deuxième temps, tous les spectateurs, moins les autorités reprennent le même slogan :

" *Libérez Bélindao !*
Libérez Pemba ! " (206).

Devant une telle furie qu'elles ne pouvaient pas éteindre par la force militaire qui aurait été inefficace, les autorités libèrent immédiatement Bélindao et Pemba. Le peuple vient de marquer un but contre ses dirigeants.

Dans cette résistance contre le pouvoir, le rôle de la femme est particulièrement important. Qu'il nous suffise de citer le nom de Kabendi__alias Kotawali__ qui est le chef des maquisards du Kazalunda. Cette intellectuelle est présentée comme " *un des grands cadres qui avaient gagné le maquis pour soutenir l'action des populations qui s'étaient révoltées*" (207). Elle a tout sacrifié pour la libération du peuple.

Le même rôle est joué par Ya chez V.Y. MUDIMBE mais d'une façon indirecte. Etant donné que les rebelles sont de son clan, Ya profite de sa position auprès du Ministre du Gouvernement central pour livrer des informations nécessaires à ses compatriotes qui bénéficient aussi du soutien des étrangers selon un membre du Gouvernement :

---

(206) MENGA (G.), *op. cit.*, p. 158.

(207) Idem, p. 180.

> " *Nous savons que des Gouvernements étrangers soutiennent officiellement les rebelles (...) Nous avons la certitude que des décisions prises ici, oui, ici, en nos réunions restreintes, passent régulièrement, et avant leur mise en application, aux rebelles. C'est ce qui explique leurs soi-disant succès militaires...*" (208).

C'est que parmi les dirigeants, il y en a qui détruisent le système de l'intérieur pour aider ceux qui ont été écartés du pouvoir et qui veulent le reprendre.

D'autres y entrent avec comme objectif de renverser le pouvoir en place. C'est ce qui explique l'enrôlement massif dans l'armée des membres du Club des Travailleurs. Ils procèdent ensuite à une mise en contradiction des différents responsables si bien que ceux-ci prennent des décisions divergentes pour une même situation.

Ainsi, beaucoup de crimes sont commis sous la couverture de la milice du Parti et de son Président sans que ceux-ci parviennent à contrôler le mouvement. La conséquence est que les différentes institutions se jettent les torts. Ce désordre s'installe à l'avantage du Club puisqu'il peut passer à la dernière étape, celle de renverser Baré Koulé.

Ailleurs, les femmes sont facilement gagnées à la conquête de la liberté, ce qui s'explique par la place que leur réservait la société traditionnelle. Ainsi, dans ***La ruine presque cocasse d'un polichinelle***, Mor-Kinda et Mor-Zamba exploitent leurs qualités de meneurs d'hommes pour toucher les coeurs des opprimés d'Ekoumdoum en l'occurrence les femmes. De ce fait, ils parviennent à chasser l'usurpateur du pouvoir, le vieux Chimpanzé Grabataire dit Zoabekwé avec la collaboration de ses nombreuses épouses. Cette éviction est rendue facile par un double objectif: rétablir l'autorité authentique sur Ekoumdoum_Zoabekwé est étranger du village__et, pour les femmes, prendre la revanche sur leur mari comme l'affirme Eligui La Jeune :

---

(208) MUDIMBE (V.Y.), ***Le Bel Immonde***, pp. 141-142.

> *" Nous avons toutes un vieux compte à régler avec cette brute de Zoabekwé qui nous a tant battues que chacune de nous porte encore une trace de son nerf de boeuf. Eh bien, nous allons lui rendre la monnaie de sa pièce, et personne ne pourra nous en empêcher (209).*

C'est ce désir de prendre la revanche sur la société en général et l'homme en particulier qui anime Awa et surtout Wali qui veulent s'épanouir. En effet, on voit naître des associations d'ordre politiques ou non comme la " Fédération des Femmes du Parti Démocratique National". Victime de l'infidélité de son mari qu'elle doit pourtant suivre suite à ses nombreuses mutations, elle connaît une vie conjugale tourmentée jusqu'au jour où, grâce aux conseils de ses amies Awa et Mme Impanis, elle décide de faire les études et de rompre définitivement avec Bienvenu, son mari. Au terme de ses études, elle compte rentrer au pays :

> *" Non pour démontrer que nous sommes aussi "intelligentes" que les hommes (...) mais pour engager la lutte dussé- je être jetée en prison ou en mourir. Ce sera long, mais l'issue en est assurée" (210).*

Le combat qu'elle va engager sera une transformation globale de la société parce que Wali est convaincue que la condition de la femme ne changera que moyennant une transformation de la société.

Il convient de souligner ici le caractère pacifique et différé de cette révolte puisque même pour ceux qui passent directement à la résistance active, ils sont conscients qu'ils mènent une lutte qui doit être continue. Ils ne se font plus d'illusions sur les assises du pouvoir en place qui est prêt à déployer tous les moyens pour mater toute opposition.

Pour cette forme de révolte__pacifique__le combat moral est le plus privilégié comme dans ***Le Récit du Cirque*** où Afrikou veut seulement détruire l'indifférence dans laquelle s'enferment les spectateurs et

---

(209)BETI (M.), ***La ruine presque cocasse...***, p. 274.

(210) LOPES (H.), ***op.cit.***, p. 186.

> *" les mythes fatalistes pour montrer la vérité des faits et la source des impostures, seules méthodes d'assomption de la réalité pour une action efficace" (211).*

C'est ce combat qui doit être privilégié chez Yambo OUOLOGUEM avant de passer à une révolte ouverte puisqu'il est difficile pour Raymond Kassoumi de se débarrasser de son ancien maître.

Quelles que soient les stratégies adoptées pour exprimer le refus des injustices et de l'exploitation du peuple, la révolte ouverte semble, tôt ou tard, efficace car elle aboutit au renversement des pouvoirs tyranniques ou en tout cas à leur affaiblissement.

Mais elle doit s'accompagner de visées à long terme. Sinon, aux tyrans succèderont d'autres tyrans qui seront à leur tour renversés, et ainsi de suite. Autrement dit :

> *" Tant que l'on n'aura pas trouvé une formule satisfaisante, les différents groupes de pression__ethniques, régionaux ou sociaux__ seront toujours en conflit(...)" (212).*

En d'autres termes, si *"le cri des anciens"* n'est pas entendu et suivi, le *"nouveau"* monde connaîtra toujours des angoisses. Heureusement, l'appel lancé dans ***Le Cri des anciens*** et ***Les angoisses d'un monde*** est entendu.

V. 3. Les nouvelles perspectives

Que les exploiteurs du peuple et les systèmes qui les soutiennent soient renversés, ce n'est certes pas l'étape finale. Mais c'est un pas important vers la reconquête de la liberté et de la dignité. L'essentiel reste donc à faire car les anciens dictateurs sont encore capables de reprendre le pouvoir, C'est le contenu de l'épilogue du premier roman d'Alioum FANTOURE :

---

(211) DABLA (Séwanou), ***op.cit.,*** p. 96.

(212 M'BOKOLO (Elikia), " Afrique en devenir. Au delà des illusions" in ***Notre Librairie,*** n°59, Avril-Mai 1981, p. 58.

> *" Un sentiment depuis longtemps perdu en moi (...) avait refait surface (...), Ce sentiment (...) osait soudain murmurer son nom, il murmurait : Espérance. Et pourtant... Quelques mois plus tard, le docteur Malekê, Mellé Houré qui venait de rentrer d'exil, le colonel Fof, le lieutenant Beau-temps, Salimatou étaient mystérieusement assassinés"* (213).

Mais, c'est cet espoir qui doit continuer à guider ceux qui sont imbus des idéaux de ces victimes et non le découragement face à la nouvelle flambée de violence. Dès lors qu'ils ont constaté que leurs oppresseurs ne sont pas invincibles, ils doivent persévérer dans le combat.

Par ailleurs, contrairement à ces dictateurs déchus, ceux qui aspirent au pouvoir sont animés de bonnes intentions tout au long de leurs parcours. Ces derniers constituent une *"petite famille qui portait encore l'espoir de l'Afrique"* (214).

Ce sont les véritables nationalistes qui veulent oeuvrer pour l'intérêt national. C'est le constat qui ressort des questions qu'ils se posent quant à leurs prochaines responsabilités et à leur crainte de faire comme leurs prédécesseurs :

> *" Serons-nous, mes amis et moi, les renards qui remplaceront les fouines de Sandoville ? Dans un village la fouine est haïe au même titre que le renard car tous les deux accomplissent la même oeuvre de destruction et de désolation dans la basse-cour. Que serons-nous, une fois hors du maquis et assis à la place de ceux que nous combattons ? "* (215).

La même interrogation est exprimée par Bélindao lorsque Kabendi lui fait part de ses déceptions face à l'indépendance et des projets des maquisards de lutter pour la véritable indépendance :

---

(213) FANTOURE (A.), ***Le Cercle des Tropiques***, pp. 252-253.

(214) MENGA (G.), ***op.cit.***, p. 204.

(215) Idem, pp. 271-272.

> " *Dis-moi, Kabendi, que ferez-vous si vous réussissez un jour à vous installer au pouvoir, je veux dire comment nous prouverez-vous que nous sommes vraiment indépendants ?" (216).*

Ces questions sont d'autant plus importantes qu'elles proviennent des mises en garde formulées par le peuple, celui-là même qui aide ces hommes et femmes à se porter au pouvoir. En effet, une vieille femme déclare à Kotawali, au nom des autres villageois :

> " *Nous t'aiderons car nous sommes las de ces gens qui ne veulent plus décoller les fesses du banc où nous les avons assis. Mais retiens ceci, ma fille : nous ne cherchons pas à tuer la fouine pour que le renard prenne sa place" (217).*

Cette comparaison est lourde de signification quant à la façon dont l'avenir est envisagé par le peuple dans sa marche vers la véritable liberté.

Par ailleurs, il y a un grand risque de commettre les mêmes erreurs. L'expérience a jusque-là montré que le pouvoir est comme une machine infernale dans laquelle, quelque bien intentionné qu'on puisse être, il est difficile d'échapper à la corruption des moeurs environnante. C'est ce qu'André et ses amis font comprendre à Timothée dans ***Le Cri des anciens :***

> " *Admettons que tu occupes la place des gens en question, tu ne feras pas autrement (...) Le raisonnement est toujours le même (...) Tu te diras inévitablement : "Moi aussi, je vais aider mes proches ; je vais en profiter, parce que demain, je risque de sauter, me retrouver en slip dans la rue " (218).*

C'est dire combien il est facile de formuler des critiques à l'endroit des autres, de chanter ses bonnes intentions, mais quand vient la mise en pratique, c'est difficile.

---

(216) MENGA (G.), ***op.cit.***, p 99

(217) Idem , p. 270.

(218) CISS (J.G.), ***op., cit.,*** p. 190.

Pour cela,

> " *il faut une vocation extraordinaire pour réaliser un idéal de ce genre, car être au service de tous demande une grandeur d'âme que nous n'avons pas en général*" (219)

A cet effet, le pouvoir ne doit plus être considéré comme une occasion pour s'enrichir à tout prix et pour réaliser ses ambitions personnelles. Ceux qui se voient confiés de telles responsabilités doivent être des hommes intègres et qui sont prêts à sauvegarder leur probité quelles que soient les circonstances. Heureusement, beaucoup d'entre eux en sont conscients car, pour eux, ce qui compte avant tout c'est :

> " *Que le Kazalunda redevînt le pays de la fraternité et de la joie de vivre, que le peuple tirât un profit réel de ses immenses richesses (...)*" (220).

C'est le même objectif que visaient Kotoko et ses amis condamnés à la peine capitale pour leur idéologie de libération populaire. Kotoko déclare avoir placé le prochain changement dans le pays dans une perspective nationale :

> " *Si nous avons voulu un changement en République de Songa, ce n'est point par goût d'être placés aux premières loges, mais c'est pour donner corps à cette grande espérance hautaine et belle qui a nom l'indépendance, afin que pour ce peuple généreux qui attend dehors, le recouvrement de la liberté ne s'accompagne pas de larmes*" (221).

L'intervention de Kotoko continue sur le même ton pour se terminer sur l'expression de l'espoir quant aux actions du genre dans le futur et en d'autres lieux du continent.

---

(219) CISS (J.G.), ***op.cit.***, p. 190.

(220) MENGA (G.), ***op.cit.***, p. 214.

(221) SIGNATE (I.), ***op.cit.***, pp. 185-186.

L'essentiel étant déjà fait, d'autres voix populaires prendront certainement la relève car *"il faut que l'Afrique retrouve son âme et son goût de vivre"*(222). L'espoir est encore plus grand dans la mesure où les habitants du Songa décident d'aller siéger devant la prison jusqu'à la libération de Kotoko et ses compagnons. De ce fait, ceux-ci peuvent chanter la victoire. En plus,

> *"les hommes et les femmes de chez nous savent encore l'honneur et la dignité de leur passé. C'est pourquoi aujourd'hui, ils luttent pour un peu plus de justice (...)* (223).

Dans l'ensemble, la plupart des romans où une opposition ouverte est dirigée contre l'autorité établie se terminent sur une situation qui est à l'avantage des insurgés même s'il faut, dans certains cas émettre des réserves. Ainsi, après avoir obtenu la libération de Bélindao et Pemba, Kotawali et ses amis gagnent la frontière vers l'extérieur du Kazalunda. Entre-temps,

> *" le ciel derrière eux, au-delà du palmier frontalier, rougeoyait. Ce n'était pas le soleil qui se levait sur le Kazalunda, mais le village de Pimbi qui flambait..."* (224).

Cette réaction était prévisible da la part des autorités contestées et profondément humiliées parce que ces pouvoirs étaient bâtis sur la violence dont ils se servent pour tenter de se raffermir.

Malheureusement pour les dirigeants, le peuple a déjà décidé de prendre sa revanche et la machine, une fois déclenchée, ne peut plus s'arrêter. Par conséquent,

> *" du climat créé par cette exaltation collective naquit une folle agitation qui devait être à l'origine immédiate de la déconfiture du chef et de ses protecteurs, de leur ruine lente mais inexorable, retardée par la ruse, ajournée par la violence, mais jamais vraiment conjurée"* (225).

---

(222) SIGNATE (I.), ***op.cit.***, p. 187.

(223) MUDIMBE (V.Y.), ***Le Bel Immonde*** p. 55.

(224) MENGA (G.), ***op.cit.***, p. 281.

(225) BETI (M.), ***La ruine presque cocasse d'un polichinelle,*** pp. 178-179.

Par ailleurs, même dans les cas où les révoltes n'aboutissent pas au renversement des pouvoirs en place, il y a une lueur d'espoir qui point. C'est le cas dans le royaume du Nakem où Raymond Kassoumi, même s'il a été placé au pouvoir par son ancien maître Saïf, incarne le modèle révolutionnaire contre ce dernier qui voulait perpétuer sa domination sur le royaume à travers son ancien esclave.

La situation n'est pas très différente dans *"Ce-pays"*. En effet, Fahati, un des défenseurs les plus ardents du Culte Rhinocéros-Tâcheté, est amené à changer de comportement par l'aide d'Afrikou dont l'intervention dynamique dans le cirque va résoudre l'énigme du Rhinocéros-Tâcheté par la mort de son créateur Fahati. Celui-ci retrouve sa conscience humaine dont il avait appris à se défaire, regrette ses fautes et demande pardon pour tous ses crimes :

> *" Je te demande pardon cher pays... pardon pour tes morts, pour toutes mes victimes...Pardon pour toutes mes injustices, pardon pour tout..."* (226).

Mais son sort est déjà réglé : il doit répondre de ses actes. S'il avait la possibilité de retourner dans le monde des vivants, Fahati aurait immédiatement rompu avec le culte. En tout cas, celui-ci est trop affaibli pour survivre à cette perte.

En outre, on peut espérer que les habitants de Ce-pays se déferont de l'indifférence dans laquelle ils étaient enfermés et où ils sont encore emmurés. Dans un avenir plus ou moins proche, ils pourront renverser ce monstre hybride__Rhinocéros-Tâcheté__tenant du rhinocéros et de la panthère (227).

Même si ***Le Récit du Cirque de la Vallée des Morts*** constitue le seul cas où un des grands défenseurs du régime se convertit et change de camp, la situation peut être appliquée à toute l'Afrique. En effet, l'entreprise d'Afrikou__démanteler le culte Rhinocéros-Tâcheté et amener le peuple à sortir de l'indifférence__dépasse les frontières de Ce-pays. Elle se situe à l'échelle continentale.

---

(226) FANTOURE (A.), ***Le Récit du Cirque...***, p. 124.

(227) La légende dit que Rhinocéros-Tâcheté provient de l'union d'un rhinocéros et d'une panthère.

Les nouvelles perspectives ce sont également ces tentatives d'éradiquer la corruption des moeurs soit par des collectivités, soit par des individus agissant sur le compte personnel pour l'édification d'une société bâtie sur les bonnes valeurs.

Ainsi, au niveau du conflit de cultures ou de générations, la fin des romans traitant de cet aspect est consacrée par un compromis entre les deux camps. Les jeunes ont entendu " *le cri des anciens*" et répondent à leur appel pour qu'ensemble ils puissent préparer l'avenir dont le passé constitue le fondement. C'est dans cette mesure qu'aux *"angoisses d'un monde"* se substitueront les certitudes quant à l'avenir. Cela s'explique parce que *"vieux et jeunes avaient tous détourné la tête"* ([228]) vers la même direction, une attitude hautement significative.

Par ailleurs, face à la déshumanisation de l'homme par la ville, Salla Niang organise tous les mendiants pour déclencher une révolte contre les mesures prises par les autorités publiques d'interdire la mendicité. A la fin du roman, A.S.FALL montre que la mendicité est une aide que les plus nantis *"doivent"* faire aux pauvres et qui est nécessaire pour les deux catégories de personnes.

Pour ceux qui agissent pour leur propre compte, nous avons M.Baly qui rassemble ses maigres économies pour les mettre au service des plus défavorisés en créant une école de village. Celle-ci accueille les écoliers pour moins cher, voire gratuitement. Monsieur Baly agit de la sorte parce qu'il observe autour de lui un mépris social des marginaux et que l'Etat n'intervient pas en leur faveur.

Il convient également d'évoquer le cas de Bakar DIOP qui, ayant été victime de la *"pourriture"* environnante, de l'indifférence des siens qui sont pourtant responsables de sa situation, décide de rompre avec le monde corrompu.

Ainsi, nous pouvons penser qu'il ne se laissera plus tromper pour puiser dans les caisses de l'Etat en vue de répondre aux caprices des parents. Les exemples abondent pour montrer les changements en perspective.

---

(228) COULOUBALY (P.B.F.), ***op.cit.***, p. 125.

En somme, même si certaines actions révolutionnaires, individuelles ou collectives, se heurtent à une opposition plus ou moins farouche, les premiers jalons sont posés. En plus, le peuple opprimé est confiant en lui-même et fait de la conquête de la liberté son unique objectif. C'est du moins la conviction de Pierre Landu :

> " *Dorénavant, la foi dans la révolution de mon peuple sera mon but et la seule raison de ma vie (...)" (229).*

Bien que le village de Pimbi, au Kazalunda, brûle suite aux représailles, le camp des insurgés dont l'effectif ne cesse de s'accroître enregistre une victoire semblable à celle remportée sur le colon blanc :

> " *Cela faisait six ou sept ans qu'on n'avait pas vu pareille allégresse dans la capitale du Kazalunda. On eût dit qu'un vent pareil à celui du premier jour de l'indépendance avait soufflé sur Sandoville" (230).*

Il y a donc un renouveau qui s'annonce en faveur du recouvrement de la liberté au terme d'une résistance multiforme. Ce qui enchante le plus, c'est que ce n'est plus une aube fragile qui point mais un véritable jour qui se lève pour le peuple longtemps enfermé dans les ténèbres. L'épilogue de ***La ruine presque cocasse d'un polichinelle*** confirme cette vision. En effet, il se termine sur une nouvelle conception de la justice: c'est une pratique où l'accusé a droit aux témoins et où ceux-ci reçoivent :

> *"l'assurance garantie qu'il leur est permis de se montrer et même de prendre la parole en public sans s'exposer à la lapidation" (231).* Bien plus, cette nouvelle justice est déjà mise en application.

Dès lors que les nouveaux leaders mettent l'intérêt du peuple au premier plan, les pouvoirs qui naissent seront certainement démocratiques. Ainsi, le peuple sera associé au pouvoir qui lui revient de droit. Les titres tels que Kotawali, ***La ruine presque cocasse d'un polichinelle, Le Cercle des Tropiques,*** pour ne citer que ceux-là, traduisent la révolte des peuples longtemps opprimés. Cette révolte aboutit au renversement des dictateurs et à la mise sur pied d'un pouvoir démocratique.

---

(229) MUDIMBE (V.Y.), ***Entre les eaux,*** p. 155.

(230) MENGA (G.), ***op.cit.,*** p. 160.

(231) BETI (M.), ***La ruine presque cocasse d'un polichinelle,*** p. 320.

C O N C L U S I O N G E N E R A L E

Après avoir dégagé les principaux aspects du discours intitulant, il est apparu clairement que les titres de notre corpus répondent à la classification proposée. En effet, trois catégories de titres ont été distinguées : titres thématiques, titres énigmatiques et titres de séduction avec une prédominance de la première catégorie. Cela se comprend dans la mesure où l'Afrique indépendante sert explicitement de référence pour les romanciers de cette période.

Quant aux titres intérieurs ou intertitres, les romanciers n'y attachent pas une grande importance. Dans la plupart des romans, ils sont absents ou du moins réduits à leur plus simple expression, c'est-à-dire le chiffre.

En tant que première cible des romanciers de cette époque, l'Afrique indépendante telle qu'elle est décrite pendant la décennie 1970-1980 ne présente pas un visage uniforme. Notre hypothèse de travail est donc vérifiée : les titres que nous avons étudiés reflètent l'Afrique indépendante sous trois aspects importants. Ceux-ci constituent aussi les thèmes essentiels développés dans ces romans. De l'espoir à la révolte en passant par le désenchantement, telle est l'image offerte par cette nouvelle ère.

En ce qui concerne les causes, les formes et les conséquences de chaque visage, elles sont d'ordre divers.

L'esprit patriotique et nationaliste qui anime les Africains dans les dernières années de la colonisation et surtout au moment des campagnes électorales les unit davantage autour des mêmes idéaux. Le fait que les dissensions internes s'estompent pour un moment confirme cette vision. Un titre comme ***Les Soleils des Indépendances*** traduit les attentes nourries à l'égard de l'indépendance.

Face à un peuple longtemps opprimé et exploité sur tous les plans par le colonisateur, l'indépendance__qui signifie d'abord le départ de ce dernier__incarne toutes les belles choses. Elle apportera au Noir tout ce dont il avait manqué : la liberté, la richesse, les écoles ; bref, tout ce qui contribuera à améliorer ses conditions de vie.

L'indépendance est donc plus qu'une réalité : c'est une nouvelle divinité pour les Africains. Aussi, est-ce pour cette raison que les nouveaux dirigeants sont présentés sinon comme des dieux, du moins comme des messies ou des prophètes envoyés pour sauver le peuple. Tous les espoirs populaires sont nourris par cette prétendue force salvatrice du *"Père de la nation"*. Cette situation est traduite par ***Le Cercle des Tropiques*** avec le messie-koïsme, ***Le Récit du Cirque***... à travers le Culte Rhinocéros-Tâcheté, ...

Malheureusement, le peuple se rend vite compte que tous ces espoirs ne sont que des illusions : les nouveaux maîtres ne répondent pas favorablement aux promesses tant chantées. Dès lors, les intérêts de la classe dirigeante divergent avec ceux du peuple. En effet, ces Noirs sont en réalité des hommes politiques sans scrupules qui ont été mis au pouvoir par le colonisateur pour s'assurer que ses intérêts seront toujours garantis. C'est pourquoi la politique de l'ancien maître subsiste en changeant uniquement de forme : le néo-colonialisme. C'est tout le propos d'***Une aube si fragile***, titre lourd de signification, de ***Kotawali*** qui est un procès-verbal contre le néo-colonialisme et surtout des ***Soleils des Indépendances*** qui désigne la déception de voir que ces soleils n'ont pas lui.

Pour éviter qu'il y ait des voix différentes de celles des dirigeants, ceux-ci recourent à la force, à la violence, au terrorisme... incarnés par le Parti unique et ses différentes branches implantées un peu partout dans le pays. La population est réduite au mutisme et à la résignation. Mais en même temps, elle est de plus en plus désintéressée par la politique comme c'est le cas dans ***Perpétue*** où la population *s'habitue* au malheur.

Pire encore, cette mauvaise gestion du pouvoir se double de la dégradation des moeurs : corruption, népotisme, favoritisme, délation, individualisme... Cela conduit à l'effondrement des valeurs sociales qui se fait beaucoup sentir en ville.

Malheureusement, c'est la population qui est victime de cette médiocrité cultivée et vécue par les hommes au pouvoir. C'est donc la problématique de l'identité qui réapparaît traduite également par le conflit des cultures. C'est ce que traduit ***Entre les eaux*** qui montre que la société contemporaine est désaxée sur tous les plans et que dénoncent ***La Grève des Battù***, ***Les angoisses d'un monde*** pour ne rappeler que ceux-là.

Il était donc temps que les masses opprimées se ressaisissent et prennent conscience de leur situation, de la nécessité de conjuguer encore une fois leurs efforts en vue de se libérer du nouvel oppresseur. A travers leur détermination, on constate qu'elles avaient longtemps attendu une main secourable. Cette belle occasion profite également à ceux qui, tout en y étant intégrés, rongent le système de l'intérieur. Une telle attitude est adoptée par l'héroïne de ***Kotawali,*** les partisans du Club des Travailleurs dans ***Le Cercle des Tropiques,...***

De la résignation, le peuple passe à une résistance plus ouverte contre le pouvoir. N'ayant plus rien à perdre, il est décidé à lutter jusqu'au bout même au prix de sa vie pour reprendre le pouvoir qui lui a été confisqué. Même si dans certains cas les tentatives de révolte n'aboutissent pas à la victoire totale des forces révolutionnaires, une lueur d'espoir point à l'horizon. C'est un grand pas déjà franchi dès lors que les combattants ont préalablement élaboré un projet de société qu'ils vont suivre une fois qu'ils auront réussi à renverser les dictateurs.

Enfin, bien que certains révolutionnaires aient été tués par les derniers défenseurs d'un système condamné à disparaître, ils serviront toujours de guides à leurs compagnons de lutte ou aux générations ultérieures qui auront à combattre toutes les formes d'oppression . Tout cela fait croire sinon au rétablissement, du moins à l'allégement de la situation. Cette lueur laisse également apparaître une possible démocratisation des pouvoirs en Afrique. C'est sur cette note d'espoir que se terminent ***Une aube si fragile*** avec l'aube qui devient un véritable jour, ***Kotawali*** avec un nouveau projet de société en vue, ***Le Récit du Cirque...*** dont la fin consacre l'affaiblissement du Culte Rhinocéros-Tâcheté par la mort de Fahati, son défenseur, etc.

Au moment où nous mettons une touche finale à notre travail, nous espérons avoir éclairé le lecteur sur les principales réalité de l'Afrique indépendante de la décennie 1970-1980 qui, du reste, est peu étudiée. Notre contribution est modeste mais elle peut aider ceux qui voudront étudier les autres aspects de cette période ou s'intéresser à la titrologie. Notre étude pourra aussi être utile à ceux qui veulent comprendre l'Afrique actuelle. Ainsi, un travail du genre peut être fait sur la décennie 1980-1990 comparativement à la précédente.

BIBLIOGRAPHIE

I. *Ouvrages de base*

1. BA (Amadou Hampaté), ***L'Etrange Destin de Wangrin ou les Roueries d'un interprète africain,*** Paris, Union Générale d'Editions, 1973, 440 p., (Collection 10/18).

2. BAMBOTE (Maikombé, ex-Pierre), ***Princesse Mandapu***, Paris, Présence Africaine, 1972, 187 p.

3. BEMBA (Sylvain), ***Rêves portatifs***, Dakar-Abidjan-Lomé, NEA, 1979,206 p.

4. BETI (Mongo), ***-Perpétue et l'habitude du malheur***, Paris Editions Buchet/Chastel, 1974, 303 p.

5. ***-Remember Ruben***, Paris, Union Générale d'Editions, 1974, 313 p. (Collection 10/18)

6. ***-La ruine presque cocasse d'un polichinelle (Remember Ruben 2)***, Paris, Editions des Peuples Noirs, 1979, 320 p.

7. CISS (Jean Gerem), ***Le Cri des anciens***, Dakar-Abidjan- Lomé, NEA,1980, 217 p.

8. COULOUBALY (Pascal Baba F.), ***Les angoisses d'un monde***, Dakar-Abidjan-Lomé, NEA, 1980,125 p.

9. DEM (Tidiane), ***Masseni***, Abidjan-Dakar, NEA, 1977,251 p.

10. DIAKHATE (Lamine), ***Chalys D'Harlem***, Abidjan-Dakar, NEA, 1978, 232 p.

11. DIALLO (Nafissatou Niang), ***Le Fort Maudit***, Paris, Hatier, 1980,125 p. (Coll. Monde noir poche).

12. FALL (Aminata Sow),***-La grève des Battù ou les déchets humains***, Dakar-Dakar-Lomé, NEA, 1979, 131 p.

13. ***-Le Revenant***, Dakar, NEA, 1976, 125 p.

14. FANTOURE (Mohamed-Alioum), - ***Le Cercle des Tropiques***, Paris Présence Africaine, 1972, 254 p.

15. ***-Le Récit du Cirque... de la Vallée des Morts***, Paris, Editions Buchet/Chastel, 1975, 153 p.

16. KANIE (Anoma), ***Les Malheurs d'Amangoua***, Abidjan-Dakar, NEA, 1978, 303 p.

17. KOUROUMA (Ahmadou), ***Les Soleils des Indépendances***, Les Presses de 1'Université de Montréal, 1968, Seuil, 1970, 170 p.

18. LOPES (Henri), ***La Nouvelle romance***, Yaoundé (Cameroun), Editions CLE, 1970, 194 p.

19. MANGA MADO (Henri-Richard), ***Complaintes d'un forçat***, Yaoundé (Cameroun), Editions CLE, 1970, 124 p.

20. MENGA (Guy), ***Kotawali***, Dakar-Abidjan, NEA,1977,281 p.

21. MUDIMBE (V.Y.), - ***Le Bel Immonde***, Paris, Présence Africaine, 1976, 171 p.

22. - ***L'Ecart***, Paris, Présence Africaine, 1979, 159 p.

23. ***-Entre les eaux. Dieu, un prêtre, la Révolution***, Paris, Présence Africaine, 1973, 184 p. (Collection Ecrits).

24. OUMAROU (Idé), ***Gros plan***, Dakar-Abidjan, NEA,1977,156p.

25. OUOLOGUEM (Yambo), ***Le Devoir de violence***, Paris, Editions du Seui1, 1968, 208 p.

26. OUSMANE (Sembène), ***Xala***, Paris, Présence Africaine, 1973, 171 p.

27. OUSSOU-ESSUI (Denis), ***La Souche calcinée***, Yaoundé, Editions CLE, 1973, 206 p.

28. SASSINE (Williams), -***Saint Monsieur Baly***, Paris, Présence Africaine, 1973, 223 p.

29. -***Wirriyamu***, Paris, Présence Africaine, 1976, 207 p.

30. SIGNATE (Ibrahima), ***Une aube si fragile***, Dakar-Abidjan, NEA, 1977, 189 p.

II. *Ouvrages de critique et de théories littéraires*

31. CHEMAIN (Roger), ***La ville dans le roman africain***, Paris, L'Harmattan-ACCT, 1981, 281 p.

32. CHEVRIER (Jacques), ***Littérature nègre***, Paris, Armand Colin Editeur, 1984, 272 p.

33. DABLA (Séwanou), ***Nouvelles écritures africaines. Romanciers de la seconde génération***, Paris, L'Harmattan, 1986, 223 p.

34. DELCROIX (Maurice), & HALLYN (Fernand), dir., ***Introduction aux études littéraires. Méthodes du texte,*** Paris, Louvain - La-Neuve, Duculot, 1990, 391 p.

35. GENETTE (Gérard), ***Seuils***, Paris, Editions du Seuil, 1987, 342 p. (Collection Poétique).

36. GRIVEL (Charles), ***Production de l'intérêt romanesque***, The Hague, Paris, Mouton, 1973, 428 p.

37. HOEK (Leo H.), ***La marque du titre. Dispositifs sémiotiques d'une pratique textuelle***, La Haye, Paris, New-York, Mouton, 1981, 368 p.

38. KOM (Ambroise), ***Dictionnaire des oeuvres littéraires négro-africaines de langue française***, Sherbrooke (Canada), Editions Naaman, 1983, 671 p.

39. MAKOUTA M'BOUKOU (Jean-Pierre), ***Introduction à l'étude du roman négro-africain de langue française. Problèmes culturels et littéraires***, Dakar-Abidjan-Lomé, NEA, 2ème édition, 1980, 349 p.

40. MIDIOHOUAN (Guy Ossito), ***L'Idéologie dans la littérature négro-africaine d'expression française***, Paris, L'Harmattan, 1986, 249 p.

41. NGANDU NKASHAMA (Pius), ***Littératures africaines. De 1930 à nos jours***, Paris, Editions Silex, 1984, 672 p.

42. WALLERSTEIN (Immanuel), ***L'Afrique et l'indépendance***, Paris, Présence Africaine, 1966, 202 p.

43. ZERAFFA (Michel), ***Roman et Société***, Paris, PUF,1976,183p.

III. ***Articles de revues***

44. M'BOKOLO (Elikia), "Afrique en devenir. Au-delà des illusions", in ***Notre Librairie***, n° 59, Avril-Mai 1981, pp. 46-67.

45. VIGNONDE (Norbert), "Les mutations de la société post-coloniale à travers le roman africain", in ***Notre Librairie***, n° 59, Avril-Mai, 1981, pp.17-31.

IV. ***Mémoire***

46. SINZINKAYO (Pierre-Claver), ***Quelques aspects de la littérature de désenchantement à travers le roman négro-africain d'expression française***, Mémoire, Bujumbura, FLSH, 1979, 101 p.

T A B L E D E S M A T I E R E S

Dédicace

Avant - propos

0. INTRODUCTION GENERALE.....3

CHAPITRE I : DEFINITIONS ET FONCTIONS DU TITRE.....6
I.1. Définitions.....7
I.2. Fonctions.....9

CHAPITRE II. TITRES ET INTERTITRES.....14
II.1. Les titres.....14
II.1.1. Titres thématiques.....15
II.1.2. Titres énigmatiques.....31
II.1.3. Titres de séduction.....36
II.2. Les intertitres.....37
II.2.1. Intertitres apparents.....38
II.2.2. Intertitres elliptiques.....39
II.2.3. Absence d'intertitres.....40

CHAPITRE III. L'ESPOIR.....41
III. 1. De nouveaux horizons pour l'Afrique.....41
III. 2. Fondements de l'espoir.....45
III.2.1. Patriotisme et nationalisme.....45
III.2.2. Indépendance : mythe ou réalité ?.....49
III. 2.3. Le culte de la personnalité du chef de l'Etat.....57
CHAPITRE IV. EVOCATION DU DESENCHANTEMENT.....63
IV.1. Une "aube fragile".....63
IV.1.1. Les Noirs au pouvoir.....68
IV.1.2. Le néo-colonialisme.....74
IV.2. Le parti unique et la gestion du pouvoir..78
IV.3. La résignation.....83
IV.4. Problématique de l'identité.....88
IV.4.1. Dépravation des moeurs.....89
IV.4.2. Conflit des cultures.....93

CHAPITRE V. LA REVOLTE.....95
V. 1. La prise de conscience.....96
V. 2. La résistance contre le pouvoir en place..101
V. 3. Les nouvelles perspectives.....107

CONCLUSION GENERALE.....115

BIBLIOGRAPHIE.....118

TABLE DES MATIERES.....122